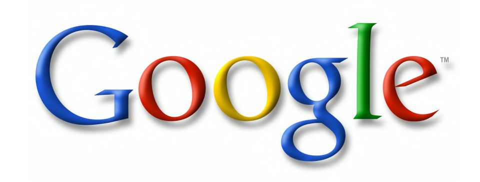
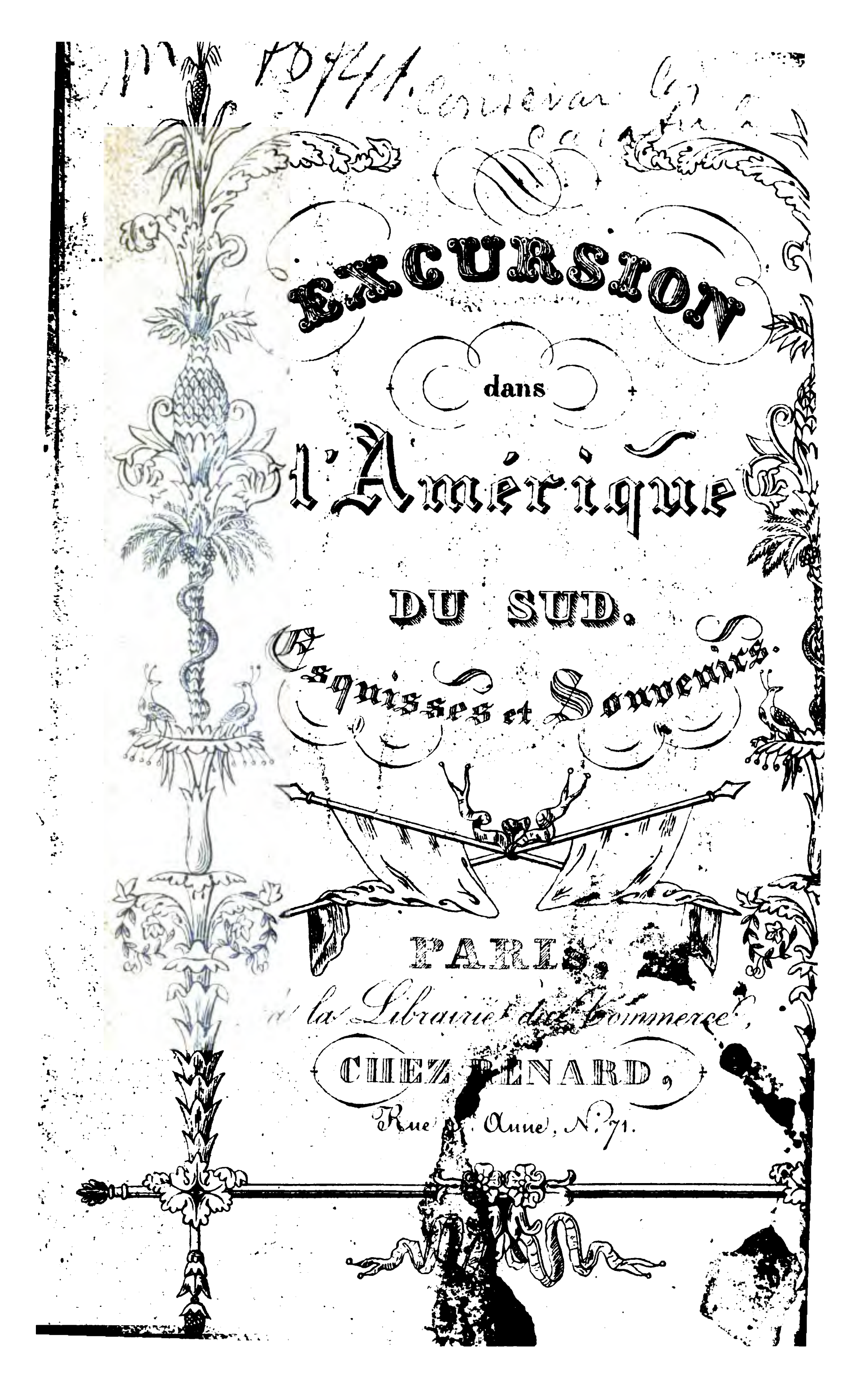



EXCURSION
dans
l'Amérique
DU SUD.
Esquisses et Souvenirs.
PARIS,
à la Librairie du Commerce,
CHEZ RENARD,
Rue Anne, N° 71.



ESQUISSES ET SOUVENIRS.

Fuir sur l'océan et donner à l'Amérique un homme libre de plus.

(*Ode à Venise*, — **BYRON.**)



IMPRIMERIE DE MELLINET-MALASSIS, A NANTES.

EXCURSION

DANS

L'AMÉRIQUE

DU SUD.

Esquisses et Souvenirs.



PARIS,
A la librairie du Commerce, chez Renard,
Rue Sainte-Anne, n.° 71;
Et chez les Marchands de Nouveautés.

1828.

De l'Ouvrage et de son Auteur.

Le titre et le nom de l'auteur sont incontestablement les premières choses que l'on demande en ouvrant un livre. Celui-ci ne porta ni l'une ni l'autre de ces suscriptions ; et, si nous le présentions au public tel qu'il nous est parvenu, nous aurions à le lui offrir enveloppé d'un extrait mortuaire et d'une feuille sur laquelle était la dernière pensée d'un ami.

En transcrivant ici cette pensée, que nous te-

nons de la bienveillance de la personne à laquelle notre auteur faisait ses adieux, nous expliquerons à la fois et notre position et les circonstances, dans lesquelles furent écrites les pages qui suivent.

Lima, ce 15 janvier 1827.

MON CHER VICTOR H***,

« Quand tu recevras ces lignes, il y aura » près de deux ans que j'aurai quitté l'Eu- » rope. J'ai souvent tourné mes yeux vers la » France : dans ce moment, et sur mon lit » de douleur, je prie mon garde-malade de » me tourner encore le visage vers cette patrie » que j'aimai tant et où j'eus aussi tant » d'épreuves à supporter. J'ai dépensé, sur » un sol étranger, mes forces et ma jeu- » nesse ; ce qu'il en reste je l'emploie à te » dire un dernier adieu. Ne pleure pas ma » fin prématurée : je l'avais pressentie.... Ton » amitié est, comme tu le sais, la seule chose » qui n'ait pas été pour moi une décep- » tion amère. Pourquoi t'en remercierais-je : » n'avons-nous pas dit souvent que les jouis-

» sances de l'âme étaient la seule manière de » goûter la vie.... J'ai eu le bonheur, mon » ami, de me délecter à cette source : peut-» être m'y suis-je enivré. Sois plus sobre, si la » sagesse t'a été donnée. Mais, j'en suis sûr, » tu ne déprécieras ni mes douleurs ni mes » sentiments : ils eurent ton approbation.

» Le mal, cher H***, me dévore, et il ne » pouvait en être autrement, car j'ai épuisé » tout le feu que j'avais en moi-même. Ses » dernières étincelles ont été répandues dans » quelques feuilles éparses que je t'adresse » comme un souvenir. Si le temps m'avait » donné quelques délais de plus, j'aurais essayé » d'y mettre de l'ordre et d'animer le tout » par le chant et le rhythme.... J'y ai re-» noncé : heureux si ces essais te font sentir » que la terre, dont je parle, mérite un poëte. » Je l'eus peut-être été ce poëte ; mais mon » imagination était fatiguée quand je m'en » suis servi. — Adieu : j'ai lu l'arrêt qui fixe » mon voyage.... Je crois pouvoir te dire que » celui-ci demande moins de disposition que » tout autre. Recules-en cependant le terme » pour ce qui te concerne ; mais lorsque tu » verras ouvrir une porte, sur laquelle on lit

» *infini*, ose regarder au-delà : tu me verras » dans la foule.... Adieu. »

Une seule chose nous reste à ajouter, c'est que les feuilles, qui nous ont été remises, n'étaient, à bien dire, que le travail préparatoire d'une œuvre plus importante, le premier jet d'un poëme. Nous avons dû, tout en conservant à la pensée sa forme et jusqu'à son désordre, ajouter quelques notes qui nous ont paru nécessaires à l'explication du texte. A cela, au choix d'un titre et à la transcription d'un manuscrit chargé de ratures, se sont bornées nos fonctions d'éditeurs.



AMÉRIQUE DU SUD.

PREMIER CHANT.

I.

Salut, nouvelle contrée, fille puînée des derniers âges! toi, que le génie a révélée aux générations présentes; toi qui goûtas la paix de l'innocence tant que, couchée dans le sein des mers, tu fus comme un enfant au berceau que le voile du temps cachait aux regards perçants des anciens peuples de l'Europe. Salut, Amérique, nouveau pays de la liberté! Salut! ne redoute rien d'un de tes admirateurs que le hasard et la tourmente des révolutions jettent sur tes rives. Depuis le temps où l'hyène féroce de la féodalité fut lancée de l'Escurial pour déchirer tes malheureux enfants et s'abreuver de leur sang, le soleil a souvent traversé l'Atlantique. Alors, les

lieutenants de Philippe et de Ferdinand t'apportaient des chaînes : les vétérans de Salamanque et de Saragosse ont débarqué sur tes bords avec leur épée et dix ans de gloire.

II.

Reçois-moi, noble patrie des Bolivar et des Washington; reçois-moi, quoique je n'aie que des larmes à t'offrir. Oui, j'ai pleuré, mais en vain, sur le sort de mon pays. J'ai invoqué la liberté, et j'ai défendu sa bannière. Hélas! elle n'a flotté qu'un seul jour sur les plages que je viens de quitter : n'avait-elle pas brillé aussi à Rome et à Athènes.... Où sont ces cités?.... La main du temps les a renversées ; et l'espèce humaine, qui les cherche comme un phare élevé dans la nuit des âges, ne voit ici que l'éclat farouche du cimeterre musulman ; là, que la pointe acérée d'un épée à deux tranchants, que l'ambition a tournée contre les peuples, en arrachant à la religion le noble voile qui couvre cette fille du ciel.

III.

Reçois-moi, terre encore vierge, et que le sang de tes enfants a rendue sacrée, reçois-moi. Plein de souvenirs, si j'évoque, sur tes rives,

les ombres dispersées d'un autre hémisphère, ce ne sera jamais pour insulter à tes héros : les défenseurs du peuple, les amis de l'indépendance, tels sont les premiers des mortels. A ton nom, j'ai vu la vieille Europe frémir de décrépitude; j'ai vu, dans ses champs, se presser en lignes serrées les satellites d'une alliance ennemie; j'ai vu ses plus fameux personnages se concerter au moment où le nom de Bolivar s'est fait entendre : tous ont pâli. Au même instant, le héros des révolutions, celui dont le cœur fut vingt ans à se consumer de la soif du pouvoir, s'élançait vers toi. Mais les chaînes qu'il avait données au monde venaient de se rompre. Au lieu du vaste empire où coulait le Rhin et le Tibre, la Seine et le Guadalquivir, il ne trouva, sous ses pieds, qu'un frêle navire.

IV.

L'heure avait sonné : son ambition devait s'éteindre au milieu des mers. Un rocher l'a reçu, un peu de terre le recouvre, et sa dépouille n'a pour abri qu'un saule, dont les racines se dessécheraient à l'instant, si l'eau qui les arrose venait à se tarir, ou que, détournée par une main mercénaire, elle changeât son cours pour aller féconder un domaine voisin (1). Que la

renommée qui fit retentir si souvent son nom, le proclame encore au milieu des cours et des despotes. Oui, dirais-je, beaucoup de gloire, de l'énergie et la force des tyrans, telles furent les vertus dont il se prévalut sur des esclaves. Mais, quand j'ai rencontré des hommes libres, et qu'il m'ont demandé ce qu'il avait fait pour sa patrie, qu'ai-je dû leur dire?....

V.

Des monceaux de cadâvres étaient entassés sur les limites de son empire. Et, si les arts obéirent un instant à sa voix, n'ai-je pas vu une ombre hideuse sortir de la poussière des siècles et venir proclamer le privilége où le nom de l'égalité se fit entendre.... Une voix alors a retenti au fond de mon cœur : j'ai appelé mes frères.... O Dieu ! j'ai trouvé partout la soif de l'or. — Tendez la main, et recevez votre salaire : désormais je suis étranger parmi vous, car le bruit de vos chaînes m'a effrayé.... Je me suis élancé vers un autre hémisphère.

VI.

Un vent favorable m'a poussé, et tout l'océan est entre moi et la demeure de mes pères. Je suis à Porto-Rico. La Guadeloupe, la Martinique,

Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Tabago, la Grenade, sont devant moi. Quelles sont ces villes? quels sont les peuples qui les habitent? quels sont ces hommes confondus sur le rivage de la mer, mais distingués entre eux par la couleur et le langage? pourquoi cet Européen qui marche un fouet à la main? pourquoi ce naturel qui succombe sous un fardeau dont on l'accable? pourquoi ce noir qui se traîne dans la fange? quels sont ces vaisseaux qui sont au port? quel est celui-ci qui débarque toute une peuplade venue des côtes d'Afrique? quel est cet autre qui enlève les richesses du sol? quel est enfin ce maître orgueilleux, ce gouverneur dont les signes sont des ordres? quel est ce palais? quel est ce peuple qui n'ose lever les yeux pour le considérer?....

VII.

Ce sont des esclaves et leurs maîtres. Celui qui possédait a été subjugué, et donne, pour rien, le travail de ses mains. — Mais une croix est le signe dont on a marqué son front. Le ciel lui est ouvert : de quoi se plaindrait-il, disent ses maîtres : le passage sur cette terre n'est qu'une traversée. Quoi, vous dirais-je moi-même, ministres d'un Dieu de paix, l'auguste

symbole que vous avez élevé sur vos temples, est-il donc le sceau dont vous marquez vos victimes.... Arrêtez ; car le jour de la vengeance a sonné dans la profonde vallée des Cordillères.

VIII.

J'ai levé les yeux au ciel, et je l'ai trouvé sans nuages. J'ai promené mes regards sur la vaste étendue des eaux, et j'ai compté des îles innombrables : elles paraissaient inondées d'un déluge de lumières que la gerbe enflammée des tropiques dardait du zénith, comme du sommet élevé d'une riche coupole à laquelle est appendu un lustre, où les émanations incandescentes du gaz se réflettent sur l'or et les cristaux.

IX.

Quelle est donc la bannière qui va s'agiter sous cette voûte, où des constellations nouvelles disent au navigateur que sa patrie est loin. Fortement implantée dans un sol nouveau, pourra-t-elle affronter la tourmente des révolutions ; et l'esclavage, et l'abrutissement de trois siècles auront-ils donné à l'homme, chargé de la défendre, un cœur que la mollesse et l'ambition

ne sauraient troubler ; une pensée capable de résister au désordre ; une volonté qui lutte avec le temps toujours prêt à refroidrir de son toucher cet amour de la patrie, seul principe de la vie des peuples et de la gloire des nations.

X.

Sublime souverain de l'univers ! pose ici ton trône ; et, si ta grandeur peut être flattée par l'hommage des mortels, vois des populations entières sortir des fondrières et des marais, où des flots de sang les avaient entraînés. Vois le couteau des Incas et le fer des Chrétiens rouler dans la poussière. Les victimes ont levé leurs mains : le rayon qui s'échappe de ton œil est la lumière qui féconde le sein de la terre.

XI.

Avant de toucher le continent, jetons un dernier coup-d'œil sur ces rescifs. Ce n'est plus ici cet archipel de l'ancien monde, cet archipel de la Grèce, où Tyr, Carthage, Athènes, Sparte, Rome, Venise, se montrèrent tour-à-tour et passèrent comme un vaisseau qui, favorisé de la brise du large, double à la chute du jour un promontoire où le spectateur s'est arrêté....

L'éperon des galères n'a pas touché les bords escarpés de Porto-Rico et de la Guadeloupe.

XII.

On ne voit dans ces lieux que des marchands et des troupeaux d'esclaves. Tous les pays de l'Europe ont fourni leur contingent. L'avidité et le désir de posséder sont les passions qui tourmentent ces cœurs dégénérés et pétris de limon. Ce n'est pas qu'ils redoutent le danger, la mort marche à leurs côtés : mais, au lieu d'avoir un ennemi généreux à combattre, c'est le lion des tropiques, la fièvre jaune, qu'ils attendent ou qu'ils repoussent sur un lit de douleur et dans le réduit obscur des hôpitaux. O toi, que l'appât du gain n'a pas attiré vers ces régions, fuis au loin, si les douces émotions sont l'aliment de ton cœur.

XIII.

Rappelle-toi que Ponce-de-Léon et ses Castillans ont inondé le sol du sang des Indiens; rappelle-toi que ces derniers courbèrent la tête, croyant à l'immortalité de leurs tyrans; rappelle-toi qu'un chien, *Brézerillo*, digne serviteur de son maître, exerça, dans l'île entière

de Porto-Rico, sa férocité sanguinaire, et qu'il apprit, de Ponce lui-même, à se repaître de chair humaine. Le Minotaure dévora aussi les jeunes hommes de la Grèce; mais celle-ci devait être libre: la fable ancienne, en cela, n'est pas aussi hideuse que l'histoire de nos jours.

XIV.

Qu'est-ce? au moment où la proue de mon esquif a glissé sur les plages de la Guadeloupe, un bruit sourd s'est fait entendre; pareil au murmure qui roule sur lui-même, il a son écho dans les entrailles de la terre. La nature en est préoccupée; le calme règne encore, mais pour peu d'instants. L'air se trouble; les pics escarpés des montagnes s'élèvent (2); un soleil rouge a passé à l'horizon et semble une masse embrâsée qui tombe du faîte de l'édifice au moment de l'incendie. Le ciel s'est revêtu d'une teinte foncée et laisse voir à peine quelques étoiles d'un lustre mourant, et pareilles à des lampes suspendues à la voûte sépulcrale d'un tombeau.

XV.

Sourdement agitée et se balançant sur elle-même, la mer se soulève avec l'apparence con-

vulsive du désordre. Comprimée par une atmosphère plombée, qui prolonge ses lents mugissements, on dirait que le vaste foyer des volcans va s'ouvrir et donne déjà passage aux vapeurs épaisses dont les tourbillons, chargés d'émanations bitumineuses, arrêtent la respiration et menacent d'un embrâsement général. Le vent, la pluie, les éclairs, la foudre, tous les éléments, dans le trouble du désespoir, disent que la tourmente sera terrible. Des déchirements ont lieu et retentissent comme l'accent du délire.... La nature aurait-elle à redouter l'éclat sinistre de la faulx du temps ; le clepsydre de l'Eternel se serait-il renversé ; une dernière heure enfin va-t-elle sonner !!!

XVI.

Cependant des trombes écumeuses s'amoncèlent et bouillonnent sur la vaste plaine des eaux. L'oiseau des tempêtes lui-même ne bat plus de ses aîles éployées la vague qui se brisait contre les flancs du navire. Le ciel, voilé d'une brume opaque, et comme embrâsé de mille sillons de feu qui s'y croisent, voit pyramider dans l'espace des vaisseaux entiers, dont les aîles et la mâture sont jetées jusqu'au milieu des terres. — Sur un même point sont la demeure

du riche et la hutte du pauvre; des plantations entières de cannes à sucre dispersées çà et là, et des forêts dont la tête s'est courbée jusqu'à terre.

XVII.

Un souffle desséché, celui de la mort, a frappé toute la végétation. Le roseau et le chêne, l'herbe qui tapisse les vallées, et les lianes qui décorent le bord des fleuves, tous ont éprouvé un sort commun. On dirait la trace encore fumante de la longue projection d'une langue de feu dont les replis sinueux eussent serré, d'une étreinte enflammée, la surface entière de l'île. Mais l'alluvion et les torrents grondent et descendent des montagnes. Il n'est plus rien qui résiste : tout est entraîné. Ce sont les planches dispersées d'un naufrage qu'un courant rapide pousse vers la pleine mer (3).

XVIII.

Cependant la tempête doit cesser, et le jour renaître. Mais, ô Dieu, quel réveil, quelle clarté, quelle lumière! est-ce ainsi que nous nous présenterons dans la sombre vallée où retentira la trompette de l'Archange; quand, immobile au

fond des tombeaux, toute la race humaine, descendue dans l'infini, se réveillera pour parcourir les réduits mystérieux de l'éternité! O ma Déora, seule espérance de mon cœur, alors au moins je t'aurai retrouvée; car tu paraîtras, au milieu des générations passées, comme l'étoile du berger qu'un œil, habitué à l'obscurité des nuits, reconnaît pour le signe de ses espérances. Mais ici, loin de toi et de ma patrie, qu'ai-je à chercher? Mon œil, sec de larmes, se promène sans émotion sur ce champ de désastre. J'y vois des cadavres et des ruines: que me disent-ils?... J'ai vu, au milieu de l'orage, un nègre fuir et gagner les hautes montages.... Il sera libre: j'ai respiré.

XIX.

Mes pas, cependant, se sont ralentis.... mes regards se sont tournés vers la cité: où est-elle?... mais ses ruines.... ses ruines, que sont-elles devenues?... J'ai porté au loin mes pas incertains, et toute la terre m'a paru parsemée de débris.... J'errais encore: une pierre m'arrête.... est-ce une statue, une nouvelle Niobé, une mère en pleurs? — Je me suis fait ces questions, et je n'ai pu rien démêler dans les formes grossières et indécises d'un bloc sans mouvement.

XX.

En vain chercherait-on le style et la trace de l'art : tout est muet. Une roche brute et informe, telle qu'on la voit au sortir des mains de la nature, sert de piédestal à ce monument. Il est sans date, et le ciseau de l'artiste ne l'a jamais touché. O merveille incompréhensible du seul maître à qui tout est possible ! Cette statue, comme une autre Galatée, eut peut-être aussi son Pygmalion ; ou plutôt elle avait déjà goûté l'émotion qu'éveille le plus noble des sentiments, quand il arrive dans l'âme, comme une rosée qui féconde le cœur altéré d'une vierge.

XXI.

Arrête-toi, triste pèlerin ; cette pierre est un tombeau : le mortel qui y dort depuis une éternité n'a pas changé de forme; mais le froid du granit a succédé à la douce chaleur de la vie. Le mystérieux procédé de la pétrification s'est exercé ici sur l'un de tes semblables (4). Immobile, il laisse fuir les siècles incontinent, et des larmes ne couleront plus de ses yeux : comment battrait son cœur, il est renfermé dans une enveloppe calcaire.

XXII.

Cette terre est donc âgée comme les siècles. Mais toi qu'un destin inconnu a posé sur cette roche, oh ! détourne tes regards. Dis-nous combien de générations ont passé devant toi ; quelles révolutions se sont succédées dans la longue suite des ans ; révèle-nous enfin ces secrets inextricables des profonds couloirs de la terre ; dis-nous quelles sont ces espèces vivantes qui se sont assises dans les couches souterraines et qui n'ont plus que le toucher de la pierre.

XXIII.

Mais que sert que je te presse : les rochers seront toujours sans paroles.... tu es immobile comme ces pyramides d'Egypte dont le front porte une couronne de quarante siècles. Comme toi, ces pyramides nous offrent aussi des débris animalisés que l'âge avait réduits à l'état de pétrification, dès le temps où les architectes des Pharaons (5) réunissaient leurs matériaux. Serait-ce que le monde eût déjà vécu une fois ? et les pierres que nous roulons aux pieds seraient-elles les ossements d'une autre création ?

XXIV.

Passe, faible mortel.... Ces pyramides, que tu

contemplais aux premiers jours de ta grandeur, et devant lesquelles tu arrêtas tes légions altérées de carnage et de gloire, sont comme l'autel des catacombes ; en vain tu les pris à témoin de tes paroles, en vain tu promis à tes soldats la conquête de l'Egypte et la dépouille du musulman ; les événements ont abaissé ton front, et les années vont passer sur ta tête abattue : elles seront comme les grains de sable qui tourbillonnent autour de ces monuments. — Non, l'ombre de ces pierres ne fut jamais propice à la liberté, tu l'appris de l'Arabe fuyant vers le désert : tant de victoires devaient-elles nous répéter la même leçon !

XXV.

Je poursuis : ici sont les Caraïbes au teint cuivré. Quel contraste, et qu'elle est singulière cette diversité de la peau, à laquelle nous attachâmes long-temps de si bizarres préjugés, et que la raison, plus forte que les sens, nous apprend à voir sans étonnement. Les Antilles autrefois furent couvertes de leurs générations nombreuses : on dirait aujourd'hui une souche dont la chevelure rameuse est adhérente au sol. Elle portait un fût élevé que la coignée vient

d'abattre. Quelques rejetons poussent à peine, et leur feuillage n'est plus un abri.

XXVI.

Toute trace d'indépendance n'est cependant pas effacée sur le visage hâlé de ces enfants de la nature. Les mornes et les savannes sont leur dernière ressource : la liberté n'y fut jamais forcée. Quel est donc cet amour de l'indépendance, quel est ce besoin de tout souffrir, pourvu qu'on ne connaisse pas de maître ? quel est cet orgueil indompté qui pousse le barbare, et cette noble pensée qui soulève le cœur d'un citoyen ?.... Demandez-le au mortel qui ne s'est pas dégradé : c'est le sentiment d'une nature épurée qui s'électrise par la flamme des régions supérieures.

XXVII.

Mais, qu'attends-tu ? Si tu succombes à la tribune, au forum, en défendant les droits de tes concitoyens ; comme celles de l'orateur romain, tes mains peut-être seront fixées aux rostres publiques. Si tu tombes sur une brèche à peine ouverte ; une feuille de chêne abritera, mais pour un seul jour, ton front souillé de

la sueur des combats. Que sera-ce si, perdu dans la foule, ton bras ensanglanté n'a jamais soulevé une bannière dont les couleurs soient avouées de la renommée : l'oubli aura bientôt dévoré ton nom; et ton image, emportée sur l'aîle du temps, n'aura paru que comme l'oiseau sauvage qui traverse le marais à la faveur d'une nuit obscure.

XXVIII.

N'aie garde, toutefois, de t'abandonner au découragement. Si le néant s'ouvre devant toi, et que le hasard t'y montre les nombreuses générations que sa main puissante y pousse avec toutes les renommées qui font effort pour résister au torrent des âges, vois un bras encore plus puissant, le bras de l'éternel; étendu sur ce même gouffre, c'est lui qui arrache de l'abyme les peuples qui passent à ses pieds, pour s'inscrire sur la table où il pointe la durée du monde....

XXIX.

J'ai touché les bords d'Haïty : Colomb fut le premier à y poser le pied. Animé d'une passion généreuse, il demandait des hommes pour les soumettre au doux bienfait de la civilisation.

Que son cœur eût eu à souffrir, s'il avait pu pressentir tous les maux qui devaient suivre sa découverte. Quel ne fut pas, en effet, le sort des Caciques, dont l'hospitalité fut payée de la mort. Du milieu des bourreaux cependant une voix s'élève : c'est celle de l'apôtre moderne, de Las-Casas. Hélas ! elle était sans écho ! Ainsi s'envole vers le ciel le dernier soupir de la victime, quand la puissance et la tyrannie ont pris, des mains du bourreau, le fer qui ne doit atteindre que le crime.

XXX.

Quelles étaient tes destinées, ô Haïty ! Vingt ans, et tous tes enfants ont fermé l'œil à la lumière. Ce n'est cependant ni la peste, ni la famine, ni la guerre qui ont amené cette sanglante exécution de tout un peuple. La soif de l'or, cette maladie de l'âge moderne et du vandalisme, a ainsi déterminé ton avenir. Qu'il a été triste le sort de tes enfants, et qu'il dut être hideux ce spectacle qu'offrirent tes champs désolés à l'homme qui conservait encore quelque sentiment de justice, s'il est, qu'il s'en rencontra un dans ces bourreaux organisés en légions.

XXXI.

Comme on vit tes champs, se présentent aussi ces déserts brûlants, domaine du Bédouin et de l'Arabe, où chaque halte est indiquée par quelques squelettes humains, derniers restes des hyènes et des chacals qui suivent les *kafilas* et se disputent les membres de l'esclave, quand, exténué de fatigue, seul au milieu d'un océan de sable et délaissé de ses maîtres, il cherche, dans la profonde obscurité de la nuit, la pierre où il prendra son dernier sommeil. — Mais ces mêmes tribus ainsi décimées, ces noirs, ces hommes, voués à l'opprobre et nés sur une terre lointaine, devaient avoir leur jour de vengeance. C'est sur tes plages, Haïty, là où ils furent esclaves, qu'ils ont proclamé leur liberté.

XXXII.

Mais, long-temps avant cette régénération, un instant de silence et de désolation générale régna dans tes vallées. On n'entendit alors que le cri des fauves. Ce n'est pas que tes rives fussent entièrement délaissées : quand deux armées s'éloignent d'un champ de bataille, il est toujours des oiseaux sinistres qui viennent s'y disputer les lambeaux palpitants des malheu-

reuses victimes que le fer à dévorées. Tels apparurent ces hommes altérés de sang, que l'histoire désigne du nom de *boucaniers* (6).

XXXIII.

Retirés dans des huttes, il n'ont de domaine que le champ où se trouvent les claies sur lesquelles ils exposent la chair de leurs proies. La chasse est leur seule industrie. Une chemise trempée dans le sang des animaux qu'ils ont tués, un caleçon teint des mêmes couleurs, et une courroie pour ceinture, tel est leur habillement. Leur physionomie sauvage se cache sous un feutre épais; et, pour soutenir les courses les plus rudes, leurs jambes ne sont défendues que par la dépouille soyeuse des peccaris. Le fusil est l'arme dont ils se servent.

XXXIV.

Nul n'est boucanier, s'il n'a reçu le baptême de Neptune. Supporter les fatigues de la chasse, s'abreuver de sang, être prompt à saisir sa proie, habile à la déchirer, se délecter de la moëlle d'une fauve, quand on a séparé ses membres ou brisé ses os, voilà les vertus qui sont ho-

norées dans ce repaire. La communauté est la loi de cette république.

Mais Morgan paraît, et le crime devient fort comme le dogme de la légitimité. Sorti des plus basses classes de la société, Morgan était le dernier de ces concitoyens. Cependant il règne en despote sur la mer des Antilles, et son nom est puissant comme l'orage qui gronde sur toutes les têtes. Dès qu'on l'entend, les mortels redoutent la mort : le pillage et la dévastation accompagnent ses pas.

XXXV.

Ce chef, toutefois, étonne ses ennemis par la promptitude de son bras et le calme de ses résolutions. Maître absolu des siens, les forbans qui lui obéissent sont autant de bêtes féroces qu'il tient enchaînées et qu'il lance tout à coup sur la victime qu'il a désignée. Terrible au combat, inébranlable dans ces desseins, c'est tour à tour un lion qui s'élance, un cervier qui est aux aguets.

XXXVI.

Son œil, caché sous un épais sourcil, paraît immobile dans sa cavité; on n'en voit

que la prunelle, et ses paupières ne s'élèvent que quand la passion du sang en fait jaillir l'étincelle ardente du carnage. Ses traits mâles et fortement prononcés sont encore rehaussés par la couleur roussâtre que leur a prêtée un climat qui n'a rien de trop actif pour un tel cœur. Ses joues sont ombragées par une barbe épaisse, on y voit les traces profondes des agitations de l'âme; mais qui oserait en chercher le secret, lirait un arrêt de mort.

XXXVII.

A quoi serait sensible un pareil mortel? S'abreuver de sang doit être le plaisir dont il se délecte.... Cependant on remarque dans ses manières, une recherche qui semble indiquer quelques autres pensées. Si son œil est farouche, son regard a quelque chose de fier. Cet homme ne doit pas être insensible à tout éloge : le soin qu'il a pris de sa mise l'affirme; et le prestige sauvage qu'il exerce, par des habitudes recherchées, décèle autant l'art que le commandement.

XXXVIII.

Une toque, richement travaillée et que relève une aigrette de saphir, orne sa tête. Sa longue

chevelure pend sur ses épaules ; et, si les mèches n'en sont pas artistement contournées, une frisure naturelle et crêpue bondit sur son col d'ivoire et le protége de la brûlante action du soleil, en laissant cependant deviner des formes prononcées qui décèlent autant la vive ardeur de son âme que la force musculaire de ses membres.

XXXIX.

Déjà le soleil s'était abaissé, et les sommités de la Tortue et de Saint-Domingue avaient perdu cette couleur pourprée qui se réflète, à la chute du jour, sur la crête des montagnes. La nuit avançait, et son obscurité était adoucie par la lueur argentée d'un croissant qui touchait à l'horizon.... C'est assez pour qu'on ait remarqué une voile qui passe au large et semble se perdre dans les dernières vapeurs du crépuscule. Morgan a donné le signal : un frêle esquif est à la mer. Agile sous le pied de son maître, il fait jaillir l'écume et bondit sur la lame qui lutte en vain contre son étrave élancée (*a*).

XL.

Quelques instants, et Morgan est bord à bord

(*a*) L'étrave est ce prolongement de la quille qui forme, sous l'apparence d'une courbe, l'avant d'une embarcation.

avec un vaisseau de la Compagnie des Indes. Une chemise teinte en pourpre a remplacé sa blanche tunique, et son épaisse chevelure ne se joue plus sur ses épaules; un mouchoir, nuancé des riches couleurs de la Chine, ceint sa tête. Déjà son bras est armé du cimeterre : l'éclat que jette ce fer semble éclaircir son front, et l'approche du danger prête à sa figure une majesté mêlée de rudesse et d'enthousiasme sanguinaire, qui ne permet ni le doute ni l'indécision.

XLI.

Ses ordres sont donnés : l'esquif qui l'a porté doit couler dès qu'il aura mis le pied sur le pont de l'ennemi. Jamais d'alternative: ou la victoire, ou la mort. Ainsi tombait sous le bras du corsaire tout ce qui portait le nom espagnol. Juste vengeance des atrocités que le Castillan avait exercées sur le naturel. Rien n'aurait su lui résister, rien ne pouvait se soustraire à son audace. Puerto-del-Principe, Porto-bello, Panama, disparurent. Les flammes qui s'en élevèrent furent comme des torches allumées pour éclairer sa marche.

XLII.

O prodige! cette âme farouche s'est adoucie

tout à coup. Tel un tigre qui se laisse renfermer dans une ménagerie; sa rage s'est désaltérée dans le sang : au lieu de rugir, il lèche la main qui le flatte et lui donne des chaînes. Morgan est devenu citoyen, Morgan exerce la vice-royauté dans une des Antilles : il a laissé tomber le cimeterre, et, l'œil sur les plateaux d'une balance, il pèse, aux poids de la justice, et les actions des hommes et les destinées d'une colonie (7).

XLIII.

Qu'es-tu donc, misérable mortel; et le destin a-t-il jeté, à la fois, dans ton cœur, et les semences de la vertu et le germe de tous les vices? Quelle est la puissance qui féconde les uns ou les autres? quel est celui dont la prévision peut dire telle chose sera?.... Si quelque fait, lecteur, te montre une puissance aussi prodigieuse, arrête-toi. Mais, je l'avoue, noyé dans le doute, j'ai cru souvent voir le crime et la sagesse provenir d'une même source.... Pourquoi l'arrêt des dieux est-il comme le mystère!

XLIV.

Qui pourrait dire à quel fil tiennent la destinée

de l'homme et celle des peuples ? qu'à deux mille ans de nous la Grèce n'ait pas eu ses Thermopyles, et la civilisation eût été bannie du monde ancien ? que l'imprimerie, de nos jours, n'ait pas été découverte, et la cause des peuples était, peut-être, perdue à jamais? Serait-ce que les dieux prendraient ainsi plaisir à lier les plus grands résultats aux événements les plus minimes : on le dirait; car, souvent, c'est l'esclave qui donne la liberté à son pays, le tyran qui l'aide à recouvrer sa dignité.

XLV.

Naguères inconnue, hier à peine aperçue sur un point de la carte, qu'es-tu, Haïti, qu'es-tu.... Mais tu as secoué le joug, et les couleurs de l'affranchissement brillent sur tes cités. — Les peuples, as-tu dit, comptent leurs années du jour où ils sont libres. Qu'importe que Carthage ait été : une république vient de surgir; le guidon qu'elle arbore est un signal plus sûr que la pierre qui couvre la cendre d'Hamilcar.... C'est vers tes bords que le nautonnier devra cingler.

XLVI.

Dénoue tes crêpes funèbres et te pare des in-

signes d'un peuple ami. Que le bras de tes noirs enfants fiche ici, sur un sol rendu à la liberté, ce guidon qui devra conduire, sur tes rives, les divers peuples de la terre. Qu'ils apprennent, ces peuples, trop long-temps injustes, plus long-temps encore trompés et séduits par leurs maîtres, qu'ils apprennent que la couleur et le sang, qui distinguent les races, ne doivent plus être une cause de proscription; que le nègre et le blanc sont appelés aux mêmes destinées. — Oui, le soleil qui luit sur tes plages, Haïty, est le même qui brillait à Tyr, le même qui blanchit les dunes du Texel et rejouit aujourd'hui les bords de la Tamise. Puissent tes ports être fréquentés comme la Carthage de nos jours, cette autre reine à laquelle *un Dieu a remis son trident.*

XLVII.

Un banquet a été préparé, et les convives sont des peuples qui fraternisent. Parée comme la fille aînée d'une maison qui contracte une haute alliance, la ville du Cap montre, avec orgueil, les riches banderoles qui décorent le faîte de ses monuments : ce sont les pavois de vingt nations. Çà et là courent ses enfants : l'accent du patriotisme et de la liberté est leur cri de joie.

Mêlées au roulement majestueux de la foudre des citadelles, les acclamations militaires résonnent et se répètent au loin : on dirait la voix d'une multitude empressée faisant retentir les longs portiques de la demeure des princes, quand la victoire y ramène un héros du sang royal.

XLVIII.

Heureuse de ta jeunesse, environne-toi de tout ce que la science et les arts peuvent t'offrir; et, si ton sol n'est pas couvert de ces dépouilles monumentales, derniers débris du luxe et de la grandeur des nations, au lieu d'interroger des ruines, consulte les besoins naissants d'un peuple avide de liberté. Appelles-en aussi à ses souvenirs, car la grandeur et la noblesse des pensées se montrent souvent sur une terre inculte, là où les chaînes de l'esclavage firent entendre leurs longs murmures.

XLIX.

Inspire-toi du génie de la peinture et remets à une main habile le soin de reproduire les derniers moments de deux de tes enfants qui vécurent dans la captivité et finirent de la mort des hommes libres.

Nés sur les bords lointains de la brûlante Afrique, Yakoa et Atiko tombèrent, avant l'âge de la force, entre les mains des Felatahs, nomades barbares aussi prestes que la sauterelle, et, comme cet insecte, la terreur des contrées qu'ils envahissent. Entraînés loin des rives fertiles du Kouara (*a*), ils traversèrent les sables, et, mis à prix, devinrent la propriété des blancs qui trafiquent de l'espèce humaine.

L.

Séparés pour toujours de leurs vieux parents, qu'ils ne pourront pleurer sur le seuil de leur case (*b*), nos deux jeunes Africains, réunis à d'autres victimes de la cupidité brutale des bandes armées qui dépeuplent ces régions, attendaient, à la côte de Bénin, le jour où ils devaient voguer pour un autre monde. Couchés sur le sable, leurs yeux épuisés n'avaient plus de larmes. En proie à des essaims de moustiques dont le bourdonnement dominait leurs gémissements, Yakoa et Atiko étaient sans paroles ; un soupir seul disait que la jeune Africaine eut désiré pou-

(*a*) Fleuve mentionné dans la relation du capitaine Clapperton.

(*b*) Ces nègres enterrent leurs morts sous le seuil de leur hutte.

voir offrir à son compagnon l'eau de Gossob, qui ranima si souvent le courage des hommes de sa tribu. Mais que peuvent ses vœux : en vain la nappe blanchâtre de ses yeux s'agite-t-elle au travers de sa chevelure en désordre, l'huile de palme ne doit plus couler sur sa tête, et l'heure de cueillir la fleur du gourgi (*a*), pour en colorier les dents de son amant, ne reviendra pas pour elle.

LI.

Le signal du départ a été donné. Un officier de la traite reçoit ses victimes, resserre leurs chaînes et les pousse vers le navire en les pressant du fouet. Tel un troupeau de bétail que des dogues harcèlent sans relâche. A peine cependant si l'on entend une plainte : Yakoa seule s'agite et articule quelques cris accentués par le sentiment naïf d'une détresse pudique; elle a laissé, sous une calbasse de riz, sa panne d'un tissu bleu et blanc frangé de laine, seule vêtement qu'elle ait pour ceindre ses reins. — Marche, a dit l'officier; et nos jeunes nègres arrivent à leur prison.

(*a*) La fleur du gourgi est en usage parmi les nègres d'Afrique pour la teinture de leurs dents en rouge-sanguin.

LII.

Comme un tombeau flottant, le vaisseau qui les récèle traverse les mers à force de voile, emportant la proie qu'il tient enchaînée dans ses flancs, et livrant aux vagues qui mugissent sous sa carène les restes palpitants des victimes qui succombent, chaque jour, aux peines de la captivité et aux traitements les plus durs; aux douleurs inouïes de la faim et aux tourments convulsifs de l'air infect qu'ils aspirent. Couchés dans la fange et luttant contre les fers qui les tiennent attachés aux varangues du navire, Atiko et Yakoa, en proie aux ulcères qui rongeaient leurs membres, n'avaient que quelques heures à vivre lorsque l'équipage cria *terre!*

LIII.

Du marché ils passent dans l'habitation du créole. Unis par leurs misères, les enfants d'Houassa (*a*) se rappellent souvent le lieu où ils furent surpris, le tamarinier qui abritait leur case et les eaux courantes du Kouara si abondantes en poissons. Tous ces souvenirs étaient

(*a*) Province centrale de l'Afrique.

sans fruit, ou n'en portaient que d'amers; et Yakoa versait à chaque soleil de nouveaux pleurs.

LIV.

Belle et d'une taille svelte, la jeune Indienne se faisait cependant remarquer par une grâce naturelle, que ses mouvements prestes et animés rehaussaient encore. Sur sa peau, d'un tissu luisant et d'un noir obscur, se réfléchissait, en teintes légèrement bronzées, la lumière du jour. Son œil, aussi vif qu'expressif, était pareil au cristal enchassé dans l'ébène, et l'on suivait, avec intérêt, sur ses lèvres épaisses, le sourire expansif que l'éclat de ses dents d'ivoire révélait comme le sentiment d'une âme contristée de douleur et qui se fait jour au travers des peines qui l'obsèdent.

LV.

Mais Yakoa a déjà été remarquée par le gouverneur de l'île; des champs elle a passé dans la demeure de ses maîtres. — Epuisé de douleurs, l'infortuné Atiko cherche inutilement celle à qui son sort avait été uni. Qu'est devenue celle qu'il aime, celle qui lava ses plaies et les humecta de sa salive onctueuse, dans ces jours

d'affreuse calamité. C'est en vain qu'il l'appelle, en vain qu'il a fait retentir, à la chute du jour, la corne recourbée du taureau sauvage, ou la conque marine que la mer a déposée sur le rivage. Les échos ont retenti, mais Yakoa n'a pas répondu. Déjà criminel, il sait qu'il y va de sa vie pour avoir troublé le silence de la nuit (*a*). Egaré, et ne sachant où trouver la mort, il erre et cherche partout celle qui lui fut attachée.

LVI.

Du rivage il court aux montagnes; des montagnes il revient aux bords de la mer : les yeux troublés, et promenant au loin ses regards sur l'onde amère, dont la nappe est couverte de brisants, le malheureux croit voir le drap mortuaire, parsemé de larmes, qu'il a lui-même étendu sur les restes d'un de ses compagnons d'infortune, qu'un prêtre catholique a aspergé de l'eau du baptême au moment de leur arrivée des côtes d'Afrique. Le silence des grèves et le bruit sinistre de quelques gouttes d'eau,

(*a*) Tout appel nocturne, sur un cor de chasse ou tout autre instrument, était puni de mort aux Antilles, comme un commencement de rébellion.

tombant de roche en roche dans les cavernes, achèvent d'égarer ses sens, ou plutôt retrempent son courage prêt à faillir. « *Oui*, *a-t-il dit*, » *je retrouverai Yakoa*, *ce fer m'en répond.* » Et, poussé par un instinct brûlant de vengeance, il marche droit au palais du gouverneur et demande sa compagne.

LVII.

Brusqué par une soldatesque grossière, ses demandes sont sans réponse. Il parle de justice, et on le déchire du fouet. Tel un chien, fidèle serviteur, qu'un maître barbare laisse errer sur les immondices, revient à la porte de celui qui lui doit un abri, et n'en reçoit que mauvais traitements. — Atiko s'éloignait, n'ayant plus d'avenir; quand un cri déchirant émeut les airs et retentit dans ses entrailles.... C'est elle. — Sans vêtements, le sein déchiré, sa chevelure, tout humide de sang, est épandue sur son visage comme un voile en désordre sur une urne funèbre.... Un dernier embrassement leur est encore permis : avec lui s'exhale le souffle de deux époux. Et le fer les a détachés de cette terre (8).

LVIII.

Oui, si tu as un artiste, Haïty, qu'il trace,

avec du sang, cette scène d'horreur ; que la toile où elle sera consignée soit chargée des couleurs les plus sombres. Tes sénateurs devront y arrêter leurs regards ; et, comme les anciens patriciens de la reine du monde, lorsqu'ils se rappelaient l'infâme tyrannie des décemvirs et la noble résolution d'un des leurs, tu devras aussi te dire, qu'avec un forum et une tribune, des consuls et des citoyens, tu aurais déjà eu ton Virginius.... Que les décemvirs apprennent quelle serait leur fortune.

LIX.

Mais c'est assez : perdus sur quelques rescifs et jetés au milieu de l'océan, les hommes sont ici ce qu'ils sont sur les bords de la Seine et de la Tamise ; ce qu'ils étaient sur les rives de l'Euphrate et du Nil ; dans les Sables de la Mecke et sur les flaques mobiles des Oasis. Demandons à la nature quelques pensées ; qu'elles n'excitent ni les pleurs, ni les regrets.

O sublime rosée d'un ciel brûlant ! on te représente à l'Européen, qui s'endort sous le riche manteau d'azur qu'éploie la nuit, quand elle étend ses aîles, comme la cause prochaine d'une mort assurée.... Viens à moi, viens tomber dans mon cœur en larmes abondantes et

l'inonder de ta fraîcheur. Le sein de l'homme n'est-il pas comme la terre que tu fécondes : quand le feu brûlant des passions a tout desséché, la suave douceur d'un souvenir recueilli à l'écart est la seule rosée qui calme nos sens.

LX.

De la cime élevée d'une des collines qui cernent la plaine du cap et forment autour de la cité comme une large ceinture, se déployait, à l'orient, une longue bande de pourpre ornée d'une frange diaprée. Une main officieuse semblait soulever ce rideau et l'écarter avec discrétion. Aussitôt un globe de feu s'est élancé du sein des ondes : on eut dit un large bouclier d'or se balançant sur une vapeur diaphane, dont les couches ondulées se jouaient à la surface de l'eau et s'élevaient dans les airs comme la fumée odorante d'un trépied, où la piété eût jeté la mirrhe et les gommes de Chyraz.

LXI.

Arrive à moi, doux parfum de la nature, première émanation d'un beau jour. Au lieu d'un maître, assis pour recevoir l'encens que la flatterie prodigue, vois un fidèle s'avançant, d'un

pas respectueux, dans la nef du temple, au moment où la fumée de l'autel monte au souverain dominateur des cieux. Agitées par le premier souffle de la brise de terre, les forêts qui couronnent les montagnes voisines sont comme les massifs d'une vaste édification qu'on a décorés de verdure pour un jour de fête. Ces massifs ont aussi leur voûte, mais une voûte sans écho, celle qui domine toute la nature.

LXII.

Des milliers de voix entonnent l'hymne de reconnaissance : c'est tour à tour le gorion et le tigrillo mariant leurs chants ou luttant pour l'éclat et la fraîcheur des sons. Une même joie, un même désir de plaire les inspire ; ce n'est, toutefois, ni l'idylle du rossignol, ni la strophe amoureuse de l'alouette, quand elle bat l'air de ses aîles ; on dirait quelque chose de plus passionné, de moins languissant, d'aussi tendre, de plus joyeux. A ces chants se mêlent le murmure uniforme des flaques d'eaux qui tombent des mornes, en filets argentés, pour aller féconder les vastes jardins qui décorent la plaine du cap. Là mûrissent la canne à sucre et le café, le limon et la noix d'acajou, la vanille et les parfums des Antilles. La nature y ellabore

ses essences les plus précieuses : pourquoi cette douce fraîcheur ne dure-t-elle qu'un instant.

LXIII.

Faisons une dernière station à l'île de Cube : un vent favorable y a conduit notre vaisseau. — A peine ai-je touché terre qu'une pensée vague me dirige vers la basilique. Le silence et la vive lumière du ciel y répandent la majesté et l'auguste puissance de l'infini. C'est l'heure où les habitants vaquent à leurs affaires : je suis seul vis-à-vis de l'Eternel.... il est ici ce qu'il est sur l'autre bord de l'océan : fort dans sa pensée, universel dans ses conceptions.... Mais quelle est cette table à peine décorée : est-ce le dernier asile d'un citoyen obscur ? On y lit cependant le nom de Christophe (9) ; on y lit aussi que sa patrie fut Gênes.... C'est l'heureux navigateur qui de Madrid devinait un monde ; qui, suppliant à l'Escurial, promettait un empire pour un vaisseau ; qui soumit l'Amérique à l'Europe ; qui, peut-être, décida une ère nouvelle, et qui posa, sous une autre forme, le problême dont Thèbes et Babylone furent les premières données, et que Rome et Athènes résolurent simultanément.

LXIV.

Près de cette table est une boussole; j'y vois aussi un compas que vient de manier la main d'une reine. Sur le bord d'une carte sont les Asturies; une poignée de proscrits en descend aux cris de la liberté.... Les Maures ne sont plus, et Charles Quint reçoit de Gonzalve l'épée, qu'il remet à Fernand Cortez. Mais, qu'est-ce: à l'ombre de ce même mausolée paraît une troupe de sauvages. Tous sont la face à terre; leurs longs cheveux pendent comme les rameaux d'un saule. L'or et les pierres précieuses couvrent le parvis, qu'ils inondent de leurs larmes. Leurs flèches sont éparses, et la supplique est dans leur attitude.

LXV.

Que de faits, que d'événements, que d'oppositions dans ta fortune, illustre navigateur. Parti de Gênes sur un vaisseau, tu abordes à Lisbonne sur un débris, dernier reste du naufrage (10). Tourmenté de l'idée d'un autre hémisphère, tu cherches, pendant huit ans, la protection des grands, et tu ne trouves sur le trône, comme dans le palais du riche, que le dégoût et le sarcasme amer de l'ignorance. Isa-

belle elle-même t'a repoussé; mais elle cède à son confesseur.... Cette fois au moins le génie trouve un protecteur au milieu des cours.

LXVI.

De ce moment ta fortune est sur les mers. L'hésitation de la timidité ne doit plus t'arrêter : tu as vaincu ton équipage et les flots qui luttent contre ton navire; ta destinée est de commencer l'immense révolution qui changera la face du monde. Tout un hémisphère reçoit des chaînes; des aventuriers se donnent pour les maîtres de la terre, et cent peuples courbent la tête, fléchissant sous la loi qu'on leur impose. — Mais ce n'est pas assez : ces peuples se plaignent; ils doivent se dire heureux. Et, quand on les a déshérités des biens de ce monde, on leur vante les béatitudes de l'autre. Des légions sont répandues çà et là, faisant briller le fer aux yeux des uns, dépouillant les autres, parlant à tous de Dieu et d'humilité; les tenant dans l'asservissement pour les convaincre; les égorgeant pour les persuader; ne leur laissant de repos que la dégradation et l'avilissement.

LXVII.

O Dieu tout-puissant ! une si brillante dé-

couverte devait-elle amener tant de désastres, pour ne produire que, si tardivement, le peu de bien que la philosophie ose attendre de ses doctrines? Mais le temps devait avoir son cours, et si les foudres du Vatican proscrivirent tes heureuses découvertes, ô Colomb, la route que tu parcourais n'en restait pas moins tracée, et ton génie laissa son empreinte sur la mobile surface des mers, comme le feu du ciel quand il parcourt les flancs insensibles d'une masse granitique.

Qu'importe que tes membres décrépis aient porté les stygmates de l'ignominie, et que la basse jalousie ait troublé tes derniers jours (11). Isabelle, cette reine qui avait la haute sagesse des princes et la tendre pitié d'une femme, fut elle-même t'attendre sur le rivage pour te rendre, aux yeux du peuple, ce suffrage du maître qui sert de règle à la multitude. Honneur lui soit rendu! honneur à cet ange de paix et de consolation!

LXVIII.

Que les sombres arceaux des voûtes souterraines, où tant de malheureux périssent victimes de leur dévouement et de la fureur des partis, ne reçoivent-ils plus souvent cette douce clarté

qui descend du ciel avec l'espérance et la réparation? que ne voient-ils briller cette lueur dont resplendit le cristal qui tombe de l'œil attendri d'une femme.... Mais la jalousie veille à l'entrée de ces réduits: les bourreaux y poursuivent leur vengeance à la faveur de l'ombre.

LXIX.

Adieu, ombre révérée de deux hémisphères; reçois ici mon hommage! Adieu! Que la terre qui te reçut, accepte enfin le doux bienfait de la philosophie. Les larmes et le sang des Caciques ont long-temps coulé sur ta tombe; mais la liberté vient de poindre sur l'autre bord du golfe. Les cris de joie ont remplacé les accents de la douleur. Repose en paix, et que l'auréole qui ceint ta tête auguste, se pare du brillant éclat que lui donne la cause sacrée des peuples.



DEUXIÈME CHANT.

I.

Le signal est donné : nous cinglons vers le continent. Le passager et les officiers du navire, tous ont souhaité le dernier adieu à leurs amis. J'ai serré aussi la main d'un hôte généreux : pour un instant j'ai cru retrouver les douces émotions du toit paternel ; moment trop court, et par cela pénible. Quelques femmes sont sur le rivage et portent les yeux sur nos manœuvres, où d'agiles et jeunes novices se jouent comme l'oiseau qui s'élance d'une branche à l'autre. Déjà se font entendre les cris pénibles du cabestan, roulant sur lui-même et cédant lentement aux efforts répétés des vigoureux matelots qui sont suspendus à ses barres. L'ancre, cependant, se soulève et traîne sur le fond. Le porte-voix et le sifflet du contre-maître ont retenti le long des quais ; les voiles, d'abord flottantes, puis enflées, donnent à la machine un

premier ébranlement. Mollement inclinée, elle se balance, se penche, et franchit l'onde écumeuse.... un long sillon se dessine à la poupe.

II.

Nous sommes dans le golfle, et des vents contraires nous ont écartés de notre route. C'est l'île de Galweston : sur le second plan se prolongent les dunes jaunâtres du Texas. Que de souvenirs ce monticule réveillera dans des siècles ! que de désastres et d'infortunes il rappellera ! Battu par la tempête et miné par les flots, pourquoi, plage solitaire, mobile agglomération d'un sable brûlant, pourquoi n'as-tu pas disparu pour toujours dans cette journée calamiteuse, où quatre cents de nos compatriotes, cherchant un asile, virent se soulever contre eux l'océan qui ne reconnaissait plus ses limites.

III.

O Dieu puissant, quelle leçon terrible, et que de faits dont tu accables le navigateur qui, après avoir traversé l'Atlantique, demande un autre monde !..... J'ai porté les yeux sur cette grève désolée : et comme d'un trône mouvant dont les bords étaient dévorés par la lave des siècles, j'ai

cru voir s'élever, dans des nuages épais, la figure changeante des révolutions. Ses yeux mobiles étaient encore attachés sur les régions que je venais de quitter; elle portait à la main un fouet de serpents, dont elle se servait pour châtier les peuples. Des sceptres et des couronnes roulaient à ses pieds. Des tables et des fragments, dispersés dans la fange, flottaient sur une vague de sang, dont l'écume, d'un pourpre ardent, était encore empreinte sur les degrés d'un piédestal où on lisait la Barthélemy et le 10 août, Fleurus et Waterloo....

IV.

Mes yeux se détournaient quand, tout à coup, un aigle, dont l'aîle humide et mutilée semblait lutter depuis long-temps contre la tempête, s'est abattu sur ce monticule. Accablé, il portait quelques débris qu'il tenaît religieusement dans ses serres.... A peine le sable s'est soulevé sous le dernier coup de son vol épuisé, que la mer en fureur s'élance et franchit ses barrières.... Un instant, et tout a disparu sans qu'on entendît une plainte.

V.

O vous qui avez quitté le toit paternel pour

un ciel étranger, ô dites-nous, s'il se peut, ce qu'a d'indéfinissable, de doux, mais aussi de terrible, la pensée qui nous vient à l'aspect d'une région placée sous d'autres parallèles que celles qui bornent les lieux où l'ombre du berceau nous prêta son abri protecteur. Est-ce une existence nouvelle, dont le premier terme se développe? Sont-ce d'autres idées qui vont éclore et fermenter dans notre sein? une autre nature, un autre monde qui se révèlent à nous?... Telles se succèdent les nombreuses sensations dont l'Européen se sent pressé quand il pose le pied sur le sol étranger de l'Amérique.

VI.

Comment rendre ce qu'on éprouve à cet aspect d'une nature dont on n'a pris l'idée que dans les serres, et ces galeries, où la mort elle-même a scellé les débris que nous lui disputons en vain. Chaque arbre, chaque buisson, chaque plante, est un phénomène qui a l'attrait du merveilleux. Tantôt s'offre une forêt de palmiers se balançant aux molles agitations de la brise et dont les fûts sont autant de colonnes régulières; ici s'épanche, sur la plaine, l'ombre solennelle des cèdres antiques; là, paraît et se fait voir le mangel des indiens, l'un

des plus bizarres caprices de la nature : ses branches laissent échapper une foule de rameaux qui s'inclinent d'eux-mêmes et vont s'implanter dans le sol; chacun devient un nouvel arbre : leurs têtes réunies forment des berceaux de verdure.

VII.

D'un autre côté, quelle vivacité de teintes et quelle harmonie de couleurs dans ces masses dont les contours sont avivés d'une transparence bleuâtre. Quel luxe brillant de formes et de richesse abondante dans cette fructification. Quelle variété de nuances et quel charme dans ces parures que tous les êtres animés semblent étaler avec le sentiment d'une joie qui est comme l'expression anniversaire du grand jour de la création !

Cependant, du sommet élevé de la colline se montre, à la fois, la plaine, la lagune, la forêt et les replis du Panuco. Une multitude d'oiseaux s'approchent et voltigent autour du voyageur, le saluant de leurs concerts bruyants. C'est le cordon-bleu, le grimpereau aux aîles jaunes, le colibri-topase, le septicolor ou le cotingua aux plumes soyeuses. Mais, tout à coup, leur vol s'arrête, leurs chants ont cessé, ils s'échappent,

et l'air a retenti du bruit de leurs aîles.... D'autres détails appellent la pensée : ici, c'est le mystère des ombres et la teinte foncée du feuillage, la voix isolée d'un seul oiseau.... Il semble se plaindre et préoccuper la nature : est-ce l'expression d'une douleur poignante ou d'une existence menacée ?

VIII.

La nuit venait d'étendre son voile. Un long sentier était devant moi : il conduisait à un bassin creusé par la nature. Du rocher qui le dominait une eau pure jaillissait dans les anfractuosités de la pierre. Une masse d'herbes rampantes et de fleurs enlacées formaient une voûte qui couronnait cette grotte : elle n'était éclairée que par l'inégale lumière que le disque de la lune jetait au travers du feuillage. Çà et là étaient quelques fruits de l'arbre à noix, et l'œil prolongeait une longue avenue dont la courbe fuyante semblait prêter son abri à un village où plusieurs groupes d'habitants dormaient, près le seuil de leur porte, étendus sur des nattes.

IX.

Non, jamais tableau ne fut plus majestueux et plus attrayant.... Je crus être à cette nuit si-

lencieuse qui dut précéder le jour où l'éternel, préparant son œuvre sublime, allait lui imprimer le mouvement de sa grandeur. Arrêté involontairement au pied d'un bananier dont les larges feuilles projetaient une ombre indécise sur l'eau qui fuyait devant moi : Peut-être est-ce ainsi, m'écriai-je, à la vue de cet antique géant de la forêt, qu'un autre homme, l'aîné de tous les âges, considérait une eau tranquille, quand il fut tenté de porter la main au fruit défendu d'Eden ? (1) Que le cours des ans a changé l'ordre des choses, et qu'il est loin de nous le temps où la saveur d'un fruit des tropiques était un aliment capable d'amollir le cœur ou d'y répandre le germe du mal. Mais l'enfant naïf du nouveau monde, avec la banane, prit la feuille satinée qui lui prête son ombre, et s'en fit une bandelette sacrée dont il couvre la dépouille mortelle de son semblable.

X.

Qui pourrait remonter à ces souvenirs et assister à ces scènes sans être ému ; qui pourrait jouir de cette incitation touchante, qui naît à l'aspect d'une nature encore vierge, et n'être pas tourmenté du pénible souvenir de la conquête. Tous les plus beaux sites, toutes les vallées où la

nature offre son calme paisible, appartiennent aux descendants des vainqueurs de Mexico. Héritiers de ce coup-d'œil, dont Cortez étonnait toute une population qui le prit pour l'envoyé du ciel, les Espagnols conservent encore tout ce qui rappelle la domination et l'autorité; ils portent et la même dague, et le même costume, et les mêmes éperons qu'eurent les premiers conquérants du Mexique. Comme eux ils se plaisent aussi à parcourir la plaine sur un coursier rapide, et à étonner l'Indien par leur hardiesse et leur habileté.

XI.

Les montagnes et leurs escarpements sont seuls restés aux naturels. C'est là qu'ils se retirent, comme l'oiseau ou le daim sauvage qui abandonne les lieux fréquentés de l'homme, pour échapper à ses poursuites et retrouver la liberté! Des huttes en roseaux, qu'on voit pendre sur l'abyme ou s'élever sur le sommet isolé des roches calcaires et basaltiques, sont la demeure de ces malheureux. Quelques feuilles de palme en forment la toiture et favorisent, par leur couleur verdâtre, la timidité de ces premiers possesseurs du sol. Ils ne semblent occupés qu'à se soustraire au-devant de leurs maîtres.

XII.

Mais, contemplant la simplicité de ces Indiens, est-ce bien là, disais-je, cette race, ces hommes qui ont plié tour à tour sous le fer de Cortez et la verge des vice-rois ? sont-ce là ces hommes qui ont arrosé de leur sueur le sol qu'ils déchiraient pour des maîtres inhumains? sont-ce là ces hommes qui, pendant trois siècles, ont bu le calice amer de l'humiliation, et qui, forcés de le recevoir de la main ensanglantée de leurs bourreaux, ont dû l'épuiser jusqu'à la lie ?

XIII.

Et ces mêmes hommes paraissent insensibles au bienfait d'une régénération politique; et ces mêmes hommes ne veulent ni des douceurs de la civilisation, ni de ses jouissances fécondes, ni des inspirations qui élèvent le cœur et rehaussent le courage? Ce climat, cette température, si favorables aux développements de la végétation, n'auraient-ils donc de puissance que pour les brutes et les inanimés? O Dieu puissant ! l'étincelle qui, sous le ciel de ma patrie, s'échappe de ta voûte céleste pour échauffer le sein du patriote, se serait-elle égarée

ici dans une nature morte et inerte.... Ces êtres, ces hommes enfin, que j'appelle du nom de frères, les aurais-tu déshérités de tout le bonheur que tu promets aux âmes généreuses et dévouées ? (2)

XIV.

Mais aujourd'hui que cette tyrannie vient d'expirer, aujourd'hui que ces naturels peuvent avouer et leurs désirs et leurs espérances ; cet amour de la nouveauté, cette irritation enflammée d'une curiosité qui s'aiguise par l'attente d'une condition meilleure, ne doit-elle pas poindre avec la pensée que tant de désastres avaient peut-être effrayée, mais que tant d'heureuses tentatives doivent aussi seconder et jeter dans cette fermentation, de laquelle naissent, comme par enchantement, et les institutions et les bienfaits de l'acte social.... Je comprends : la nature ne promit jamais en vain, se dirent les enfants du Mexique ; les hommes, au contraire, cachent souvent les plus noirs dessins sous les paroles colorées du mensonge. Comment le souvenir de la conquête se fut-il effacé, dans un seul jour du cœur de ses victimes.

XV.

Qu'on me parle de théories et de systèmes,

de philosophie et de leçons de morale : oui, ce sont des tables où l'espèce humaine peut trouver des sentences ; mais l'expérience, l'expérience seule forme les hommes. Heureux celui qui complète les années de sa jeunesse, non en lisant des livres, mais en cherchant des modèles qu'il puisse apprécier et qui lui donnent l'habitude des fortes méditations. Heureux l'homme, heureux les peuples qui ont trouvé ainsi un champ à l'entreprise, une école pour les mâles résolutions.

XVI.

Mais, me diront ceux qui répandirent le calme et l'uniformité sur mes premiers ans, de quoi osez-vous vous plaindre ? — De trop de sollicitude, car dès que j'ai pu embrasser les limites de mon horizon, j'aurais voulu qu'il se couvrît de nuages. Oui, j'ai appelé la tempête quand le calme m'accablait de son épaisse langueur ; et aujourd'hui, aujourd'hui que les derniers éclats de la tourmente se font entendre, je ne rejette aucune des catastrophes qui m'ont assailli. Resté inébranlable au milieu de leurs coups redoublés, que puis-je regretter. J'ai senti que mon cœur s'épurait à ces épreuves, et qu'il se fortifiait comme le métal dont le feu resserre

les pores et double l'élasticité.... Si d'autres faits me sont réservés, qu'ils adviennent.

XVII.

Quel éloge, vous dirai-je à mon tour, osez-vous donc faire de la civilisation et de ses bienfaits, vous qui n'avez jamais quitté le portique? Oui, elle est tout, cette civilisation, quand, encore à naître, elle s'offre à nos désirs comme un aliment propre à étancher cette soif de l'âme, ce besoin de créer et d'agir, qui nous porte vers le mouvement et nous fait le rechercher jusques dans le désordre. Elle est tout, quand un peuple, qui la demande, lutte et combat contre ses oppresseurs. Mais, qu'est-elle, quand des maîtres viennent nous l'offrir avec dédain et qu'il faut l'accepter comme un bienfait....

XVIII.

Non : je ne veux ni de vos jouissances, ni de vos caresses ; elles sont égales au poison.... Je sais qu'il est des jouets dont vous avez besoin : qu'on vous les donne. Telle est aussi la parure dont on gratifie l'esclave, quand les portes du sérail se sont fermées sur elle. — La langueur et le marasme de la vie sociale, voilà

les fruits que vous avez à m'offrir : goûtez-les, et vous en rassasiez sans fin.

XIX.

Pour moi, l'uniformité et l'habitude sont la mort. Sous leur languissante opacité s'éteint l'active incitation de la pensée, premier don du ciel. — Votre existence une fois réglée, que sert que vous entreteniez le feu générateur de l'intelligence. Celle-ci est presque sans mission, et, si ce n'était le soin de reconnaître chaque jour les points du cercle que vous avez à parcourir, je vous dirais de remettre à la main qui a tracé la carrière que vous devez fournir, les rênes d'un char que vous ne dirigez plus que pour épuiser les heures qui vous ont été comptées. Alors, au moins, quelques symptômes effacés d'une nature supérieure ne vous tourmenteraient plus, vous n'auriez pas le souvenir de votre dégradation.

XX.

Malheureux celui qui a accepté, tout d'une fois, et sans ressentir le frisson du désespoir, tant d'humiliation et d'infamie. Déchu comme l'ange des ténèbres, ses yeux ne devront plus

s'élever au ciel.... Prends le lot qui t'a été départi, toi que la soif de l'or dessèche de son feu inextinguible : je n'ai convoité aucune des faveurs dont tu te pares, et j'ai pris, sans hésitation, cet autre lot auquel l'intelligence et les riantes couleurs de l'imagination prêtent leur charme. L'agitation et le trouble d'une émotion extatique sont le bonheur dont je te parle : c'est celui que goûte l'artiste quand l'enthousiasme le transporte de son ardeur fiévreuse : la joie féconde qu'il aspire est comme l'essence de sa vie.... Le calme, la langueur et l'ennui poussent les autres, d'un pas triste et lent, vers le néant qui les attend.

XXI.

Arrête-toi sur ces bords, triste pèlerin d'un autre continent : ici, comme au pays des interminables discussions et des recherches oiseuses, tu trouveras et les longues périodes de tes annales, et les siècles innombrables de tes anciennes légendes. De nouvelles Babylones et de nouvelles Thèbes t'apparaîtront aussi dans la nuit du temps ; moins célèbres que les premières, leur nom est à peine connu et leur histoire n'est pas écrite; mais quelques pierres, des traditions et le trait mystérieux d'un al-

phabet phonétique témoignent d'une antiquité reculée....

Nous vaincrons par ce signe, dit Fernand Cortez : et son étendard, qui portait la croix comme le *labarum* de Constantin, dont il avait emprunté les paroles, annonça une longue suite de révolutions et le renversement des pratiques anciennes.

XXII.

A quoi tiennent le sort des empires et la fortune des peuples!.... Qu'un audacieux arbore une bannière et y trace quelques signes : est-ce assez pour soulever tout un monde; et les mortels seraient-ils comme ces essaims d'insectes que nous voyons converger dans l'espace et traverser l'atmosphère, en suivant les ondulations répétées que le hasard et le moindre incident leur impriment inopinément.

XXIII.

Ces bannières, ces signes, sont cependant un témoignage de puissance autour duquel on appelle incessamment la multitude. Jouets sacrés des peuples, véritables fétiches de la politique, insignes vénérés de l'ambition, que le patriote et l'esclave soulèvent tour à tour, et dont ils

se prévalent également pour avoir des maîtres, ou pour conquérir la liberté. Qui n'a souri à tant de simplicité ; qui n'a trouvé une larme pour tant d'erreurs ?... Ah ! s'il faut aux hommes une bannière, qu'ils considèrent cet étendard d'azur qui s'éploie sur la surface du monde. Une lampe, que promène la main de l'invisible, y répand la clarté du jour, et, avec elle, cette splendeur qui anime les profondes abymes de l'espace, et nous montre la vérité comme une pensée sublime échappée du sein de l'éternel pour se reproduire avec l'ordre et les lois générales du monde.

XXIV.

Je suis à Cintla, non loin de Tabasco, sur les rives du Grijalva. Un site agreste, décoré de tout le luxe de la végétation des Tropiques, rappelle les bords fleuris de l'Arno, où, suivant l'expression du barde, honneur d'Albion, les sciences ensevelies virent luire une nouvelle aurore. Quel titre à la mémoire des hommes ! — Aucun, si tu n'offres qu'une suite de désastres et trois siècles de carnage. — Mais ici les Espagnols remportèrent leur première victoire : elle prépara une ère nouvelle. N'est-ce pas d'ailleurs avec du sang que les peuples ont toujours

payé leur affranchissement ! Tel paraît être l'arrêt du ciel ; car les larmes ne suffirent jamais pour conquérir la liberté. C'est, sans doute, que la faiblesse suppliante peut appaiser les tyrans : qu'elle ne saurait les corriger.

XXV.

Là parurent quarante mille Indiens opposant à Cortez le choc terrible de leurs masses. Là, sur cette autre colline, furent six cents Espagnols et toute leur fortune. Le génie, la puissance de l'art, la foudre des combats, tels furent les arbitres de cette journée. Au premier bruit de l'airain, les enfants de la nature se sont étonnés ; ils ont cru entendre la voix du ciel, cette voix du grand inconnu, que l'ignorance a toujours cherchée dans les météores et qu'elle croit trouver dans les murmures de la vallée, quand le ciel en feu se déchire et laisse jaillir des ténèbres l'étincelle sulfurée de l'ardente électricité.

XXVI.

Fut-il cependant une entreprise qui n'ait eu ses contradicteurs ; un conquérant qui n'ait eu ses envieux ; un homme de génie qui n'ait eu des obstacles à vaincre ? Autant vaudrait dire

que l'ombre n'est pas opposée à la lumière.... Que celle-ci brille et l'obscurité se dissipe. Arrête-toi devant un obstacle, toi que le souffle céleste n'a pas échauffé de son impatiente excitation ; mais admire celui qui sait braver le danger : ses peines, ne les compte pas. L'opposition qu'il rencontre est l'aiguillon de la renommée dans les mains de la fortune. Heureux le mortel qui en a senti les atteintes enflammées.

XXVII.

Tel fut Cortez. En but à des rivalités étroites, la jalousie, dans ses menées sourdes et couvertes, s'agite autour de lui comme la nue qui tourbillonne au pied d'un cèdre et s'échappe en long mugissement de ses rameaux à peine émus. Que peuvent, sur une âme élevée, ces vaines rumeurs de l'obscurité. D'un mot, Cortez eut puni les coupables ; il le dédaigne et annonce qu'un monde fut accordé à ses armes. Il n'en veut d'autre preuve que la confiance qu'il a dans son propre génie; et, une torche à la main, il marche à ses vaisseaux, y met le feu et se complaît à voir les langues brillantes de la flamme, qui se nourrit du bitume des carènes, remonter jusqu'aux branches aîlées de

ces immenses machines, dont la seule image a déjà jeté le trouble dans la cour de Montezume.

XXVIII.

Oui, la force et l'audace parcourent la terre et y jettent l'épouvante. Plus d'une fois aussi on a vu le génie, fort de ses seules inspirations, enchaîner la fortune et lui arracher ses faveurs. Mais alors que la renommée pose sur la tête d'un mortel son auréole toute brillante de gloire, les événements eux-mêmes n'ont-ils pas cédé à la nécessité; et le hasard, brusqué jusques dans ses écarts, n'a-t-il pas été dominé : dès lors la volonté d'un seul fait loi, et le monde y cherche son avenir. Tels parurent, à des époques différentes, et le Tartare qui conquit l'Asie, et le soldat prophète des déserts, et l'enfant de nos révolutions modernes.

XXIX.

Telle fut aussi ta renommée, ô Cortez! l'histoire et les acclamations de la multitude en ont témoigné. Ce qui m'étonne n'est pas toutefois ce résultat inattendu que le vulgaire, trop souvent, prend pour l'équivalent du mérite ou de l'audace. Je n'ai rien à dire de tes conquêtes :

quand je vois des peuples entiers immolés à l'ambition, je n'ai que des larmes, et l'indignation est sur mes lèvres. Mais j'ai séparé, dans ta personne, le conquérant du soldat : j'ai donné des regrets à tes victimes ; j'ai admiré ta courageuse persévérance et la générosité de ton cœur.

XXX.

Qu'avec une poignée de soldats ou d'aventuriers, Cortez, soldat lui-même, et soldat sans discipline, ait soumis l'ancien empire des Astèques, rien dans ce fait des âges modernes dont il puisse se prévaloir aux yeux de la philosophie : car ces mêmes hommes qu'il soumit, loin de courber la tête au-devant du joug, ne se confièrent à ses armes qu'en croyant à des jours plus heureux. S'ils se rangèrent sous les drapeaux de l'Européen, ce fut pour combattre Montezume et renverser l'usurpation ; pour recouvrer la liberté et se rendre dignes de leurs ancètres long-temps indépendants.

XXXI.

Que de mensonges, cependant, et de calomnies, d'erreurs et de méprises, dans ces pages que le vulgaire consulte encore comme l'histoire

de la conquête et de la ruine de Mexico. Fallait-il trois siècles pour les dissiper; et l'aspect des lieux, la physionomie des naturels, les traces de leur ancienne civilisation, des monuments égaux en splendeur à tout ce que l'Europe eût de plus gigantesque, des calculs et des supputations cycliques plus perfectionnés que n'en eurent les Romains et les Egyptiens (ces peuples trop souvent pris pour modèles), ne disent-ils pas hautement que la terre que soumit Cortez, ne subit le joug que parce que ses habitants furent séduits par l'espoir de la liberté, et voués au fer, quand ils eurent déposé les armes.

XXXII.

Oui, ce fut la liberté que vous crûtes entrevoir dans les promesses de l'Espagnol. Et, lorsque vous attendiez des libérateurs contre l'usurpation nouvelle de Montezume, est-il étonnant que vous ayez pris Cortez pour le descendant de Quetzalcohualt? (*a*) que, mettant en lui tout votre espoir, vous, soldats et citoyens de Tlascalla et de Chollulan, vous, habitués à braver les armes du despote et le joug oppressif des

(*a*) Personnage mystérieux, dont les paroles prophétiques parurent se réaliser par l'arrivée des Espagnols.

nomades du Nord, est-il étonnant que, pour arriver à l'objet de votre haine, vous ayez jonché de vos cadavres le chemin qui conduisait à Mexico et donnait passage à l'Espagnol ?

XXXIII.

Ce n'étaient point des barbares, ces hommes qui, défendant leurs demeures, cherchaient et demandaient la mort au milieu des flammes; non, ce n'étaient point des barbares, ces chefs qui, comme Guatimacin, le dernier des Astèques, se laissaient coucher sur un lit de feu sans réveler leur secret; ces chefs qui, debout au milieu des cendres, disputaient des ruines à leurs vainqueurs et souffraient le dernier supplice au lieu de se rendre. Eh! pourrions-nous dire où sont, de nos jours, les rois qui, à l'égal de ceux de Tezuco et de Tacuba, demandent la mort sans désespérer de la cause de leurs peuples, et n'ont d'autre fortune que celle du dernier de leur sujet.

XXXIV.

Non, tant de fermeté et de résolution ne brillent point sans la vive excitation du patriotisme. Pourquoi les enfants de la plaine avaient-

ils été humiliés? pourquoi se portèrent-ils avec aveuglement contre l'élu des nomades du Nord, alors assis sur le trône de Mexico, quand son bras seul pouvait assurer l'indépendance commune. — Mais la tyrannie, même avec les avantages de la civilisation (3), pouvait-elle être moins odieuse à des âmes fières? et n'est-il pas un doux sentiment qui naît des ruines elles-mêmes, quand, renonçant à tout espoir, on a vu disparaître, sous les débris, l'ennemi auquel on s'était attaché pour lui ravir l'air et la liberté dont il nous priva?

XXXV.

Arrête ici tes regards, froid observateur des révolutions, triste et sombre penseur, dont la tête se remplit de dates sans que le cœur éprouve la moindre émotion! Jusqu'à ce jour tu n'avais peut-être regardé qu'avec dédain le drame politique dont je te retrace l'esquisse incorrecte: apprends combien cette seule page de l'histoire des Mexicains est riche en nobles sentiments; apprends que, depuis le temps où les Toultèques assirent leur puissance, les naturels d'Anahuac ne s'étaient point encore soumis, et qu'ils remontèrent vers le nord, dès qu'ils eurent fait l'essai pernicieux de l'alliance espagnole.

XXXVI.

Non, ces tribus, aujourd'hui errantes sur les bords du Zaguanas, et celles qui, fuyant la civilisation européenne, remontèrent du Canada vers les monts Alléghanys, non, ces tribus ne méritent ni le dédain qu'on déverse sur elles, ni la froide indifférence dont on accueille leurs traditions. La barbarie n'existe que là où le peuple préfère l'asservissement à la liberté, l'ignorance au bienfait de la science. L'homme auquel on présenta des fers et qui a cherché les forêts, eut une âme fière; la vérité, qu'il connaîtra un jour, ne sera jamais flétrie dans ses mains.

. . . .

. . . .

XXXVII.

Je passe à San-Antonio de Padilla. Rien dans cette cité qui puisse fixer l'attention ; un seul fait : Iturbide y succomba. C'est une république de plus, un empire de moins.... Quel est donc l'âge où nous vivons, cet âge, où les hommes et les empires surgissent inopinément, et tombent avec la même précipitation ? Hier sur un trône, et décoré du diadême, aujourd'hui sur une plage déserte, et devant le front d'un peloton ;

est-ce le même homme qui, naguères, marchait entouré de la faveur? Un instant, et il a vécu..... Son hymne de mort a retenti dans les acclamations tumultueuses d'un peuple ivre d'amour pour la liberté.

XXXVIII.

Mais ton sort, jeune audacieux, fut commun à plusieurs autres. Je compterais aujourd'hui vingt rois qui montèrent sur le trône et qui en sont descendus. Comme toi, ils eurent aussi un moment de faveur : souvent ils éprouvèrent la fortune, et, puissants d'un nom réputé dans les armes, ils décidèrent, pour un jour, du sort de l'Europe. Ne les cherchez plus : l'un dort au milieu de l'océan, et n'a qu'une pierre pour reposer sa tête ; un autre est tombé sur les rives de l'ancienne Ausonie, et ceux qui exécutèrent la loi martiale, furent peut-être les mêmes qui avaient cherché son panache dans la capitale des Czars..... L'ombre et l'obscurité, comme un voile protecteur, se sont étendues sur le front des autres. Abstenons-nous d'en parler : le silence a aussi sa morale.

XXXIX.

Qu'est la vie humaine et sa solution? Tel est

le problême, dont les données sont aussi diverses que la condition des hommes est bizarre.

Je descendais les paramos de la Cordillère, donnant mon attention aux merveilles des lieux, et les énumérant comme les tableaux qui se succèdent dans une longue galerie, lorsque je me trouvai près la porte d'entrée d'une habitation espagnole, qui paraissait appartenir à quelque descendant des premiers conquérants du Mexique. Une jeune fille, en longs habillements, et dans une pause immobile, fixa mon attention. J'allais lui adresser quelques questions : mais ses yeux vitreux, et dont l'azur était flétri, ne donnaient plus que ce regard qui arrête la parole et dit qu'il n'y a point de réponse.

XL.

Quelle a été ta vie, douce Aroaxia, et quel génie malfaisant a pu troubler l'harmonie de ton visage ? Pourquoi cette chevelure en désordre, dont les mèches confondues voilent ton front d'ivoire où la candeur, comme un rayon céleste, projetait sa lumière pure et tranquille? Pourquoi cette paupière qui n'a plus son énergie ? Pourquoi ces joues et ces lèvres dont l'incarnat semble manquer de vie ? Pourquoi cette physionomie frappée de stupeur? Pourquoi enfin

cette absence de pensée ? Qu'est devenue l'étincelle qui jaillissait à travers ces longs cils qui portent leur ombre sur tes joues prêtes à se fanner ?.....

XLI.

Aroaxia n'avait que dix-neuf printemps, et déjà elle avait épuisé la coupe d'amertume. Tout souriait à ses désirs, quand l'amour jeta le trouble dans son imagination. Douée d'une âme vive, et sans inclination que celle de la nature, elle reçut les hommages d'un homme de couleur, dont l'origine était commune avec la sienne. Sans défiance, et toute à la naïveté de ses pensées, elle s'abandonna à la chasteté de ses désirs, au lieu de prendre la volonté d'un père, dans le cœur duquel bouillonnait encore la fierté castillanne.

XLII.

Aroaxia s'était engagée par des serments..... Le sacrifice devint impossible. Soumise, elle n'eut point l'idée de braver l'autorité que le ciel sanctionne de toute sa puissance; mais résignée, comme une victime, elle nourrissait dans son sein le feu que l'amour y

avait allumé. Ni les prières, ni les menaces n'eurent de succès..... Hélas ! qu'il est dur le jour où l'autorité d'un père doit se mesurer avec la volonté d'un enfant, et qu'elle est pénible cette lutte, où la force morale de la paternité exerce une violence qui doit avoir sa victime.....

XLIII.

La jeune créole ne sort plus, et elle ne voit le ciel enflammé des tropiques qu'à travers les berceaux de grenadilles qui décorent la demeure de ses ancêtres. Ses soins et ses regards doivent s'arrêter sur des fleurs : telle est la seule distraction qui lui soit permise, et ses doigts légers s'exercent à former des guirlandes.... Mais les sentiments exaltés ont toujours fermenté dans la réclusion. Le désordre ne tarda pas à troubler l'imagination de la jeune vierge.... Elle se dit dans les jardins de *Montezume* ; et, comme les femmes de cet ancien maître de Mexico, elle cherche à imiter, avec des fleurs, l'image de celui qu'elle aime (4).

XLIV.

Cependant le citronier et le floripodion ne doivent plus la recevoir sous leurs ombres.....

Aroaxia est sur un lit de douleur; la maladie, celle de l'aliénation exerce ses derniers ravages sur ses membres épuisés par le chagrin. — Quel remède pourrait arrêter un pareil mal : il n'en est aucun. Ses ans sont flétris, et il n'est plus pour elle que quelques courts intervalles qu'elle fait servir à l'exaltation de la haîne qu'elle a vouée à l'auteur de ses jours.... Qui pourrait rendre à ce père et la joie qu'il a perdue et l'espérance qui lui échappe.

XLV.

Plusieurs fois, cependant, les yeux de l'adolescente ont paru retrouver un éclat factice. Se tournant vers un hermitage, où, dans diverses circonstances, elle avait mêlé sa prière à celle des indigènes, elle dit : « *Venez avec » moi, mon père, j'ai besoin de prier.* » Et se saisissant de son bras, elle se dirigea vers le lieu de la méditation.

Un an s'était à peine écoulé, et le visage de la jeune créole portait les traces profondes des plus grands ravages de l'âme. Sa démarche n'avait plus cette liberté de l'âge où les graces se révèlent au cœur tendre de l'innocence. Naguères, remarquée entre ses compagnes comme

la fleur des bois, quand un jet de lumière vient l'émouvoir sur sa tige, elle porte maintenant la tête penchée, et ses pas entrecoupés n'ont plus de mesure. Ainsi est sa pensée et l'élan de son imagination.

XLVI.

Dès son entrée dans l'enceinte, où ses ancêtres avaient pris leur dernier asile, son regard s'est troublé. De ses deux mains elle a déchiré ses vêtements, et, comme pour insulter à celui dont elle tenait l'existence. « Regarde, regarde » le sein de ta fille, a-t-elle dit, c'est toi » qui l'a déchiré. Oui, si je te dus le jour, » reprends tes droits et te désaltère dans la » source corrompue de mon sang.... » Et elle a saisi de nouveau le bras de son malheureux père..... Où le conduit-elle....

XLVII.

« Tiens, a-t-elle ajouté, en se précipitant vers le » reliquaire, tiens : voilà la tête de celle qui m'aima » toujours. Oui, elle était ma mère, car elle n'a » jamais fait verser de larmes ; j'en atteste l'Eternel, ici présent. Qu'il parle si je lui ai fait injure, » car la table où s'offre, tous les jours, le sang de

» Notre-Seigneur et son Hostie sainte ne saurait » recevoir une offrande plus pure! » — Et Aroaxia s'est traînée vers l'autel : elle est immobile près de sa table sacrée. — Là même, là où pose le calice, sont les ossements épars que la jeune fille vient d'arracher, avec un sombre délire, de la poussière religieuse de plusieurs générations éteintes.

XLVIII.

Quel jour de pénible mémoire, et qu'ils furent terribles, ces derniers moments de la fille du Castillan.

Assise comme un Therme à la porte de ses pères, la malheureuse n'a plus que la langueur de l'agonie; et le souffle qu'elle exhale, comme un soupir, dit qu'elle a vécu..... Telle était la vierge des Andes : pâle, défaite, sans avenir, flétrie pour toujours, elle était ainsi qu'une fleur dont la corolle s'est fannée avant que la poudre fécondante des étamines se soit épanchée au-dehors.

XLIX.

J'ai quitté les montagnes, et je cherche Mexico. Quoi de plus entraînant que ce premier transport d'une population entière affranchie de ses chaînes. — Quel nouveau spectacle tu dus offrir au jour

de ta régénération, et quel aspect singulier ne durent pas avoir ces castes, immobilisées par l'asservissement des vice-rois et le long règne des Astèques, quand le mot de *liberté* vint retentir à leurs oreilles pour la première fois depuis des siècles. Qu'il dut être doux ce jour de fête, où tes avenues se remplirent des habitants de la vallée, venant à la grande cité, comme aux anciens jours, avec une guirlande ou un choix de fleurs qui témoignaient de leur joie expansive et sans réticence (*a*).

L.

Oui, il fut doux ce jour de réconciliation, où lés castes, confondues entre elles, sans distinc-

(*a*) Un témoin des mêmes événements nous a confirmé les détails que donne ici l'auteur; ce qui ne doit en rien nous étonner, si l'on se rappelle, qu'en temps ordinaire, le Mexicain se pare toujours de fleurs, et qu'il n'est pas d'Indien qui étale au marché, sans s'environner d'une haie de verdure, formée d'herbes, de fleurs et de graminées. Pour ces peuples (et le symbole est au moins aussi significatif), les fleurs furent ce que sont pour nous les rubans et leurs couleurs distinctives comme signes de ralliement. Une autre particularité de cette révolution fut que les tombereaux chargés habituellement de recueillir dans les rues les Indiens ivres qui s'y traînent dans la fange, cessèrent alors leur service. (*N. de l'Ed.*)

tion d'origine ou de couleur, virent arrêter le sang qui avait coulé, et consommèrent une révolution, non par l'extinction des partis, mais en se réunissant sous les mêmes signes, sous ces signes que la nature offre elle-même, et qui, cette fois, des mains de la candeur et de la beauté, dont elles sont le plus cher ornement, passèrent dans celles des hommes en armes, se réconciliant à ce symbole de paix, et les prenant à témoin de la pureté de leurs intentions et d'une certaine rudesse agreste, mais cordiale, qui disait que l'empire aurait des citoyens.

J'ai rencontré, j'ai peut-être même goûté ce plaisir indicible qu'un homme reçoit ou qu'une famille éprouve à l'avénement inattendu d'un succès inespéré, mais, j'ose le dire, rien de consolateur, de bienfaisant et de doux ne peut advenir à l'homme, qui égale cette joie sans partage, cet enivrement de l'esprit et de l'imagination, cette plénitude de sentiment dont on se sent saisi en se mêlant à un peuple qui recouvre sa dignité.

LI.

O puissante magie de la liberté, suffit-il que l'homme ait proclamé ton nom, pour qu'aussitôt la science et le savoir deviennent son partage....

Mais, qui ne sait que l'adversité est la meilleure des leçons. L'homme qui a souffert sait tout par expérience : heureux le pays qui compte pour magistrats des citoyens pris à cette école. Oui, l'illustration et la puissance seront ton partage, ô Mexico ! car les élus de ta douleur ont levé les mains au ciel et ont proclamé les droits de la cité, le respect pour l'étranger et l'indépendance de tes fils. Aie confiance dans ton avenir : le cœur de l'homme est fécond en nobles sentiments, dès que le rayon de la liberté vient à le réjouir de sa flamme générative.

LII.

O ville superbe et déjà opulente, tes monuments publics, tes écoles, tes hommes d'état, tes artistes te mériteront un jour peut-être ce sceptre avec lequel tu devras, à ton tour, diriger l'espèce humaine et la porter vers cet ordre de perfection, type originel de la civilisation moderne. J'en trouve le sentiment dans la sagesse de tes actions et la virilité de tes projets. Placée au centre d'un hémisphère, sous le ciel qui te favorise doivent germer et le génie et le goût des arts. C'est sur tes rives aussi que devront se joindre l'Asiatique et l'Européen; et, sous la protection de tes lois, que

l'Occident et l'Orient de l'ancien monde, se rapprochant enfin, réaliseront cette fusion des dogmes et des préjugés nationaux, dernière barrière que l'ignorance oppose à l'affranchissement universel des deux mondes.

LIII.

Quelles ne sont pas, en effet, les merveilles de notre âge, quand, au moment où nous recueillons ces traditions d'un jour, l'ignorance long-temps poursuivie sur l'ancien continent, après s'être vue refoulée vers les frimats de la Moscovie, recule graduellement, du pays des Kalmoucks à celui des Kamchadales, et, qu'arrivée au travers des déserts de la Tartarie, elle se voit forcée, malgré l'appui que lui prête le colosse du nord, de s'arrêter à l'ouest du nouveau continent, et de rendre hommage à la liberté américaine déjà forte et vénérée. Oui, que l'action puissante de la pensée ait son cours; et, des côtes septentrionales de l'Amérique, le flambeau de la vérité viendra éclairer enfin ces vastes régions qui, du Thibet et du Caucase, s'étendent au pôle glacé de la terre.

LIV.

J'ai visité les lieux qui cernaient l'ancienne

Mexico, et j'ai porté à ma bouche l'onde amère qui baigna les palais de Montezuma. La surface du lac est paisible; la ville, comme une citadelle immense, se montre au travers du brouillard et semble dans une oscillation perpétuelle. Cependant, la nuit étend son voile, et le dernier cri de la sauterelle interrompt seul son doux silence. J'en goûtais le charme, quand une nuée de scarabées, au corps de feu et aux aîles d'azur, traversa les airs. On eut dit un réseau nuancé d'or, que l'haleine des vents agitait dans l'espace.

LV.

Préoccupé, je crus avoir aperçu l'une de ces grandes figures que le respect des peuples se plaît à placer dans la nuit de l'histoire, et auxquelles il accorde une puissance sans borne, qui fonde ou renverse les empires au gré de son caprice. D'autres souvenirs vinrent m'obséder. — Peut-être la nature, me dis-je, était-elle aussi paisible et le ciel aussi pur dans ces jours de deuil, où l'ancien empire des Mexicains disparaissait à jamais..... Quel ne fut pas mon étonnement : j'entendis le bruit confus de plusieurs voix; on eût dit qu'elles s'exerçaient à faire retentir les échos. Cependant leur con-

fusion cesse, et je goûte le charme d'une harmonie sinistre, dont le mode, pareil à l'accent du désespoir ou de la plainte, m'émeut jusqu'au fond des entrailles ; et les paroles suivantes m'arrivèrent comme le cri lugubre de la mouëtte, quand elle abaisse son vol au niveau de la lame qui prélude à une affreuse tempête par ses balancements prolongés.

I.re Voix (5).

1.

O Vitzliputzli, quel signe viens-tu de donner de ta colère ! Quand j'entends la foudre des étrangers, pourquoi ces flammes dévorantes qui s'échappent du sein de la terre et s'élèvent sur la crête des montagnes comme les éclairs de ta vengeance dans un jour de désastre?

2.

Pourquoi cette pyramide de feu, qui a traversé les airs pendant le silence de la nuit? Pourquoi ce serpent à trois têtes, qui s'est élancé de l'occident vers les portes de l'aurore, au moment où le soleil allait commencer sa course?

3.

Quel est cet oiseau d'une figure monstrueuse, dont le fier Montezuma n'a pu envisager la crête resplendissante comme les émeraudes du firmament? Qu'est devenue la lueur douce et tranquille dont se réjouissaient nos terrasses ? O Mexico, quel présage sinistre !

4.

Le bras de nos guerriers, puissant Vitzliputzli, n'a-t-il pu t'appaiser ? et ces victimes, que j'ai approchées de tes autels, n'ont-elles pas senti le fer sacré que tu as confié à mes mains ?

5.

Aspire la fumée enivrante du cœur que je vais arracher du sein de l'étranger : laisse épanouir ta grandeur à cette vapeur de la vie, et qu'un regard de ta puissance arrête ces légions qui ont usurpé la foudre des dieux.

II.e Voix.

1.

O Mexico ! Mexico ! la valeur de tes caciques est désormais inutile. Que peuvent cette flèche et cette sagaie contre la foudre des étrangers !

2.

J'ai passé des années aux pieds de tes autels, puissant Vitzliputzli; et tu as armé de ta colère des monstres à deux têtes !!!

3.

Le sang qui a coulé de mes membres était-il donc impur; et quand j'ai déchiré, de la dent du jaguar et de la griffe de l'aigle, mes joues creusées par l'abstinence, as-tu repoussé mon hommage ? (6)

4.

Mes cheveux, cependant, sont ornés de bandes colorées

qui disent que j'ai souffert sans murmure. Dieu puissant, je perdrai la vie, mais je n'aurai pas soupiré.

5.

Qu'ai-je à craindre, moi qui ai vu, sans frissonner, les nombreux ossements qui décorent ta demeure ; moi qui ai vu s'élever, avec des têtes humaines, ces pyramides que le sang des victimes a cimentées ?

6.

Malheur à toi, généreuse Mexico ! malheur à tes nombreux enfants, qui ont ajouté foi aux caresses de l'étranger ! Quel vertige a pu les abuser ! Quel espoir t'a séduite !

III.e Voix.

1.

Réunissez-vous, filles sacrées de Tépac, vous n'aurez plus le regard du grand Montezuma.

2.

Pleurez, tristes habitantes de la demeure de vos rois, nos mains ne tisseront plus ces trames légères et ces couronnes, qui offraient à l'œil de nos souverains les nuances pourprées de l'Uavamayas et l'or mobile du Vicicilli.

3.

Pleurez, et que vos larmes coulent comme le cristal qui se précipite du haut de Tépeya, lorsque la neige a été atteinte des premiers rayons de la saison des fleurs.

4.

Pleurez, et que vos yeux soient noyés de larmes, car

vous ne couvrirez plus vos longs cheveux de la poudre de l'ébène. Que servirait que vous fussiez parées ? Vous ne devez plus errer dans les jardins de Tépac, et le miroir des eaux ne renverra plus votre image.

5.

Pleurez, car vous n'entendrez plus ni la voix mugissante du jaguar, ni celle du bison, qui peuplaient la ménagerie de votre maître, et dont les accents réjouissaient son courage.

IV.e Voix.

(Ses sons avaient quelque chose de guerrier et de mâle.)

1.

Que deviendras-tu, puissante Mexico, toi la demeure de Montezuma, qui commande à tant de provinces, que nul ne peut en retenir le nombre ?

2.

Toi qui t'élèves sur les eaux, reine paisible des lacs et de la terre entière, que deviendras-tu ?

3.

Et vous, Tezcuco, Istacpalapa, Magiscatzingo, Cuyocan, ne répéterez-vous plus les accents joyeux qui s'échappaient du milieu des eaux ?

4.

Ne répéterez-vous plus les accents de la multitude, quand, assemblés dans Mexico, les nombreux enfants de cette cité

faisaient retentir les rives du lac des éclats bruyants d'une fête nationale ou d'une acclamation militaire.

V.e Voix.

1.

Tu n'es plus, Montezuma, et tu t'es dirigé vers la montagne de Chapultépeca..... (7) Nous ne t'admirerons plus, élevé sur l'épaule de tes sujets, comme au jour où tu t'avançais au milieu d'eux, assis sur une litière d'or que protégeait un dais tissé de plumes et revêtu d'argent.

2.

Nous voyons encore la verge d'or de tes serviteurs annoncer l'arrivée d'un maître.... Mais c'est pour la dernière fois; et notre front n'ira plus toucher la poussière pour te laisser promener tes regards sur la multitude de tes sujets : le sombre voile des tombeaux est tombé sur tes yeux.

VI.e Voix.

1.

Ah! qu'est devenu cet insigne de la puissance, ce griffon, moitié lion, moitié aigle, qui décora, pendant seize siècles, le brillant palais de Tépac ? Faut-il qu'il resserre ses ailes? et n'aura-t-il plus de victimes à déchirer?

2.

S'il était vrai que ces étrangers fussent les enfants du soleil, s'il était vrai qu'ils s'affaiblissent au couchant de cet astre radieux, comme l'herbe des prairies quand elle vient à

se flétrir : qu'ils tombent au sifflement de nos flèches.... Pour cette fois, sois-nous propice, ô génie terrible des ténèbres !

VII.e Voix.

1.

Filles délaissées du meilleur des maîtres, veuves du premier des mortels, dites un dernier adieu à ces demeures..... dites-leur un dernier adieu..... Vous ne reverrez plus ces appartements où le cèdre et les bois odoriférants de nos forêts répandaient leur douce transpiration.

2.

Oui, ces murs de jaspe vont s'écrouler sous la foudre de l'étranger, et des monceaux de cadavres vont s'élever aux trente portes du palais de vos maîtres : des flots de sang ont grossi les eaux du lac.

VIII.e Voix.

1.

Redoublez vos cris, ô nobles fils de Mexico ! qu'ils soient comme l'accent du désespoir, comme la fureur des combats et la résolution de la mort, quand elle supplée à la force, et que le courage a fait son dernier effort.

2.

Oui, tu régneras sous un ciel éloigné, toi que les feux de l'orient ont vomi sur nos terres : tu auras aussi tes trophées et tu compteras tes victimes..... mais, des sujets, tu n'en auras plus.

3.

Leurs cadavres ont nagé sur les eaux du lac, comme des roseaux que le courant charie du marais vers des eaux plus profondes..... Il n'est plus de chants pour nous.

4.

Adieu ! adieu ! pour toujours. Gloire au tout-puissant seigneur !.... La maison du soleil nous a été ouverte : c'est là que sont réunis les anciens ; c'est là que sont les caciques qui tombèrent dans les combats, et ceux qui ont été sacrifiés par leurs ennemis.

5.

Mais la vengeance, cette passion dont se délectent les âmes fières, nous n'en jouirons donc pas ? Adieu !.... C'est à toi, puissant *Tescatilpochtla*, que nous remettons nos injures. Adieu ! adieu !

6.

Toi qui, d'un coup-d'œil, vois tout ce qui se passe dans l'univers, agite ton bouclier, et que les dards, dont ta main droite est armée, aillent frapper le sein de l'étranger. Adieu ! adieu !!!

LVI.

J'avais prêté attention à ce concert des anciens âges, et j'entendais encore murmurer les échos, comme au moment où la foudre retentit dans les gorges profondes d'une vallée, quand je crus reconnaître les voix confuses

d'une multitude qui courait aux armes, en répondant, par des cris de guerre, à l'appel des ministres de l'autel..... Tout cessa : et le silence a régné. Ainsi est une nuit de désastre, lorsque la flamme s'éteint et que les cendres se sont assoupies.....

LVII.

Cortez, cependant, triompha des Mexicains, et Charles-Quint put ajouter un fleuron à sa couronne. — Quel délire, ô Dieu ! et que de sang pour attacher une perle de plus au diadême d'un potentat! mais toi, soldat effréné et tourmenté de la passion du carnage, recule : la mort te menace où tu as entassé tes victimes ; la peste apparaît au sein de tes triomphes, et ces malheureux, qui n'ont pu te résister les armes à la main, te bravent des lieux où gissent leurs cadavres amoncelés..... Cette fois, la mort s'est émue en faveur de ses victimes : elle va punir ceux à qui elle remit le soin de les égorger.

LVIII.

J'ai quitté Mexico pour visiter l'ancienne *maison* du soleil : ici ce sont encore des ruines (*a*); elles

(*a*) Notre auteur parle des pyramides de *Teotihnacau*,

s'élèvent d'un effort pesant et difficile. On dirait des remarques que l'espèce humaine eut jetées çà et là pour tracer son passage sur cette terre. Mais à quels autres points se raccordent ces jalons? Depuis quand sont-ils posés; qui les a mis là?.... Toutes ces questions sont sans réponse.—Ni dates, ni inscriptions : l'énorme quadrangulaire, que dessinent ces pierres entassées, n'offre que deux pensées, dont l'une a sa comparaison dans le poids des siècles sur l'ouvrage des mortels; l'autre dans l'effort que sait tenter l'homme pour triompher du temps et de sa destruction.

LIX.

Mais les humains qui élevèrent ces monuments ne sont plus; on ignore jusqu'à l'époque où ils vécurent, on ignore aussi quels furent leurs noms, leurs mœurs, peut-être même à quel peuple ils appartinrent.... Que cette dernière réflexion me paraît accablante : égale au coup porté par un géant qui terrasse un pygmée, elle jette le découragement dans le cœur de l'homme. Le spectateur ne saurait tenter un nouveau combat;

situées au nord-est du lac de *Tezcuco*, l'une desquelles a une base plus large que la place Vendôme à Paris, et a, encore de nos jours, une hauteur de 55 mètres.

découragé, il est dominé par le sentiment de sa faiblesse.

LX.

Errant, pour un seul jour, sur le globe terraqué qui se meut sous ses pas, qu'est l'homme, le pèlerin, isolé et dénué de tout, quand des peuples, des nations entières, des milliers de générations passent et se succèdent sans laisser d'autres preuves de leur existence que quelques pierres et des débris, où le temps, comme en se jouant, efface leurs noms? Qu'elle est imposante cette marche lente et progressive des siècles, qui est comme le pas réglé d'un géant qui s'avance de l'infini vers l'avenir toujours renaissant, à la mesure d'une harmonie sauvage, dont les arpèges sont formés du bruit que font les ruines quand elles s'écroulent sur elles-mêmes.

LXI.

Inutilement, ô mortel ambitieux, tu tenterais, dans ta prévision inhabile, de parer à cette mort que tu redoutes. La renommée peut être une seconde existence, mais elle a son terme. Si tu pouvais en douter, je te dirais de t'arrêter dans ces déserts qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre : élève dans ta main une poignée du sable que

Sémiramis et Zénobie foulèrent à la tête de leurs armées, ose interroger cette poussière que le vent des solitudes soulève tous les jours; elle avait été domptée quand Babylonne et Palmyre furent puissantes : existe-t-il quelque chose de ces deux villes!! Eh! bien, recule encore de quelques périodes, vois l'incertitude qui règne sur l'âge qui est au-delà, et, si tu le peux, dis où posa, sur cette terre aujourd'hui dépouillée, et le berceau des Assiriens, et celui des Mèdes, et celui de tant d'autres peuples, dont les noms même ont échappé à l'histoire.

LXII.

Hélas! elles s'abrégent tous les jours ces pages du registre des nations passées, où chaque peuple prétend montrer son nom et avoir droit à un rang distingué. Qu'importe que les lettrés de la Chine et les bonzes de l'Inde supputent leur antiquité d'après des éclipses plus ou moins certaines. Les titres, les faits, les dates, dont ils se prévalent, ne sont pas aujourd'hui plus apparents que ne le furent, dans la longue suite des siècles, les légères altérations de lumière dont ils se servirent pour appuyer leurs calculs. Si des chiffres ont précisé des éclipses, quelques pages d'une légende incertaine peuvent aussi rappeler des faits insi-

gnifiants par eux-mêmes. Dès que la mémoire n'aurait suffi pour conserver les uns et les autres, il est oiseux d'en tenir compte.

LXIII.

Que cette masse de pierres devant laquelle je suis; que ce trophée d'une nation perdue dans les ténèbres du temps est bien plus éloquent! Arrête-toi devant ces fragments qui sont comme les feuillets d'un livre sur lequel le destin tient toujours sa main prête à tout dévorer; et dis-moi, toi qui nourris tes pensées au milieu des ruines, dis-moi si l'on peut ne pas se sentir dévoré d'une anxiété cruelle quand on a levé les yeux au sommet des Téocallis et qu'on ne trouve ni une tradition ni un caractère qui témoignent d'un âge dont on demande au moins le nom avec celui des peuples qui le virent s'écouler.

LXIV.

Qui n'a senti également l'irritation puissante de la curiosité en s'arrêtant au pied des pyramides égyptiennes, ou en parcourant les longues allées de sphinx qui décoraient Thèbes et servent aujourd'hui de repaire à des nomades sauvages. Plus d'une fois, lorsque j'habitai un autre hémisphère, je

tentai aussi de soulever un coin de ce voile mystérieux, qu'une main puissante a jeté sur tout ce qui appartient à l'ancienne Egypte. Dans mes efforts répétés, et dans l'impuissance de mes moyens, je m'écriai souvent que les hommes et le peuple qui avaient tant fait pour la postérité, avaient plus tenté que l'homme ne le pouvait, mais, qu'en triomphant du temps, ils n'avaient pu faire que les générations reculées auxquelles ils s'adressaient, obtinssent le même succès, et rapprochassent, à leur portée, des faits, que ce même temps en avait séparés pour toujours.

LXV.

Cependant ce n'est pas assez : l'imitation est dans le cœur de l'homme, et il demande à lutter ; il veut se mesurer avec la nature et mettre près de ses œuvres ce que l'art lui inspire. C'est une haute pensée, sans doute, que celle que nous suggère l'œuvre de nos artistes, quand nous parcourons les riches galeries où sont exposés les modèles de la statuaire et de la peinture ; mais combien plus touchante fut l'imitation naïve des enfants de Mexico !

LXVI.

Qu'ils étaient simples et grâcieux, en effet, ô disciples d'une école qui n'eut pas de chef, cet

art, cette science du décor que vous employâtes pour orner la demeure de vos maîtres et l'ancienne Ténochtitlan (*a*). Qu'on nous fasse voir aujourd'hui d'immenses magasins, où sont réunies des dépouilles de toutes les espèces vivantes et même de l'homme; au lieu d'y trouver une riche collection, je n'y vois que la mort sous ses divers aspects : combien elle était plus simple l'idée que vous sûtes féconder.

LXVII.

C'était sous des bosquets de nopal et d'aloës, dans des jardins délicieux, que vous appeliez vos rois à la contemplation de la nature. Là, vous réjouissiez leurs yeux par des guirlandes et des faisceaux de fleurs dont les massifs, artistement combinés, donnaient ou l'image des fauves qui peuplaient vos forêts, ou celles des reptiles qui habitaient vos fleuves, ou l'oiseau et tel autre être qui égayait vos contrées, et dont les habitudes étaient chères à l'homme contemplateur de la nature.

LXVIII.

Qui n'eût été touché de cet art grâcieux s'il

(*a*) Ancien nom de Mexico.

avait vu s'élever, dans ces mêmes jardins, des figures humaines qui ne furent ni de marbre ni de bronze. Pareilles à nos statues, elles ne devaient point braver cependant la destruction des âges : c'est sans doute que l'orgueil n'avait point encore élevé, comme idole, cette postérité, être fantastique si souvent invoqué depuis, et que les mortels honorent par autant de crimes que de belles actions.

LXIX.

Ces statues rappelaient et les illustrations du pays, et ses notabilités : c'était ou la figure d'un roi ou celle d'un guerrier. Mais le ciseau de l'artiste n'avait pas promis alors l'immortalité, et celle-ci n'était pas encore à l'encan. Des fleurs enlacées, sorties en longues guirlandes de la main des vierges, servaient à consacrer la mémoire des citoyens, dans ces premiers âges d'une civilisation peu avancée ; et ce que ces imitations eurent de périssable ne compromit jamais le sentiment que la multitude vouait à ses bienfaiteurs (8).



TROISIÈME CHANT.

I.

Quelles nouvelles destinées les hommes et les peuples attendent-ils ? Quels événements se préparent, et quels sont ces cris : Bolivar, Yaccucho, Panama ! Partout retentit l'acclamation bruyante de l'indépendance; et l'éclat spontané de son entraînement irrésistible, prompt comme un écho, se répand d'une gorge à l'autre; des bords de l'Orénoque à ceux de la Plata; des rives du Mexique aux sommets élevés du Pérou. Cent peuples ont tendu leurs mains au ciel et demandent la liberté pour tout un monde.

II.

Mais quels faits peuvent expliquer cette révolution et son cours rapide; quels antres son explosion foudroyante ? Un jour a suffi, et la liberté s'est révélée à des millions d'esclaves : sa conquête a été prompte comme l'illumina-

tion soudaine de la pensée. En vain recourrait-on aux leçons de l'histoire, à l'expérience du passé; tout se tait. L'empire romain, écroulé sur lui-même, ne laissa que des décombres : la nuit de l'ignorance fut l'avenir que les Vandales léguèrent à l'espèce humaine. Ici, c'est aussi une domination usurpée qui s'écroule; mais à peine le fer a-t-il brillé : une lumière est sortie de l'ombre, et la verge des tyrans s'est échappée de leurs mains. Leurs yeux n'ont pu supporter une clarté qui les a frappés à mort.

III.

Que ma voix, pareille à certains météores, qui, dardant du pôle leurs gerbes enflammées, nous font voir, dans les ténèbres d'une nuit paisible, la nature comme une figure gigantesque, dont la tête s'est parée du brillant éclat d'une aurore boréale ; que ma voix ne peut-elle vous peindre une autre aurore, solennelle comme celles qui nous étonnent, lorsque nous approchons des sommets applatis de la terre. Au milieu du jet brillant d'une douce lumière, qui va féconder l'avenir, s'offrirait à vous tout un hémisphère, éblouissant de jeunesse, et comme un héros paraissant tout à coup au milieu de la foule, lorsque les regards empressés de ses

concitoyens reflètent sur sa personne ce lustre de la considération, qui est l'annonce d'une haute renommée.

IV.

Telle vous apparaîtrait l'Amérique indépendante, sortant du tombeau à la clarté lucide d'un nouveau siècle, et débarrassée des langes dont l'avait garottée le monstre de la féodalité, lorsque, la surprenant dans l'innocence du premier âge, il l'avait attachée au fond d'un cercueil comme une victime qui devait lui servir de pâture et qu'il pressait de ses étreintes dévorantes, avide de se délecter aux sources d'une existence qu'il avait juré de tarir.

V.

Panama, je te salue ! inscrite hier sur les tables du monde, ce ne sont ni ton origine, ni tes souvenirs, ni ta fortune dont je suis préoccupé. Quand les mots *liberté* et *patrie* allaient être effacés, ton nom est devenu un cri de ralliement. C'est le mot d'ordre qui circule dans les rangs d'une armée qui se recrute jusqu'aux confins de la terre. Rome, Athènes, furent aussi des centres d'action pour la civilisation et l'affranchissement de l'espèce

humaine ; mais eurent-elles jamais un jour pour déposer toutes les prétentions du despotisme ? Eurent-elles une réunion à époque fixe pour voir tous les peuples d'un hémisphère cimenter leur alliance et la consacrer, par une sanction ostensible des droits communs de l'homme, sans distinction de caste ou d'origine.

VI.

Oui, que le saug coule par torrents, si c'est pour la liberté ! que le sol en soit arrosé, et, si la mort doit être le partage d'une génération tout entière, qu'elle soit dévouée, cette génération, à qui une aussi haute illustration fut promise..... Dans tes murs, ô Panama, va se résoudre le problême de l'existence sociale. Quel avenir attaché à ton nom ; quel résultat dans une seule délibération ! et de vils adulateurs osent calomnier, non la révolte, mais le droit qui se fait entendre. Ah ! laissons ces hommes boire, comme du nectar, le venin que distille l'envie : de la main de leurs pareils furent nourris, autrefois, les serpents qui sifflèrent sur la tête de la Gorgone.

VII.

Ce sont eux aussi, qui, sur l'autre bord de l'Atlantique, prennent plaisir à épier la douleur

d'une jeune vierge, sur qui se referment les portes d'un harem. Ne leur demandez pas quel a été le crime de celle à qui ils insultent si grossièrement. Hélas ! elle n'eut même pas le tort de se défendre, et si elle a une patrie ce ne fut que pour lui donner des larmes.... Des fers cependant ont pressé ses jeunes membres, et des bras d'une mère, tombée sous le cimeterre, elle a passé dans les mains d'un maître farouche, dont les plaisirs sont impérieux et sauvages comme les lois sanguinaires qui retentissent, d'un minaret à l'autre, à l'approche d'un massacre général.

Pleure, vierge trop à plaindre, pleure, car ta tête, courbée sous les souillures qu'on lui imprime, ne devra plus s'élever vers le ciel que quand tes yeux auront demandé une autre patrie... Et tes yeux alors n'auront plus de larmes : leur source se sera épuisée....

VIII.

O fils du ciel et de l'éternité ! une croix, un soupir, trente ans d'épreuves, voilà l'exemple que tu nous as légué, et tout doit se modifier suivant les préceptes de ta doctrine surhumaine. Oui, les hommes sont frères.... Vérité puissante et qui doit triompher enfin, car la liberté vient

d'être conquise ; et les droits de l'humanité, remis en discussion, doivent, avec des garanties nouvelles, acquérir une extension jusqu'ici inconnue ou contredite.

IX.

Liberté civile et religieuse, droit commun et uniforme, abolition du privilége, charges et faveurs égales, droit d'examiner et de contredire ; tels sont les besoins de la société, les espérances du moment, les avantages qui nous furent promis, et dont le germe, fécondé par quarante siècles, doit enfin avoir ses fruits. Ni les traditions du passé, ni le prestige des âges anciens et des renommées, dont le temps a fait justice ; non, rien de ce clinquant des cours, étalage mensonger de la puissance, vaine et puérile magie des titres, trop long-temps vénérés, et qui n'excitent plus que le sourire ; rien, dis-je, ne put remettre le jour où, l'espèce humaine, se levant en masse, vint forcer la porte de ses oppresseurs et leur demander compte de leur gestion passée.

X.

Qu'Homère, les poëtes épiques et leurs imitateurs aient chanté l'Olympe, les Dieux et les

combats ; qu'ils aient peuplé le ciel, comme ils auraient voulu que la terre le fût ; qu'ils aient animé, de leur imagination, tout ce qui attire nos regards ; qu'ils aient prêté jusqu'aux objets privés de vie, la pensée dont ils se sentaient tourmentés ; alors, fatigués de la réalité, et désireux d'un nouvel ordre de choses, l'homme s'attachait aux rêves de l'esprit. Combien aujourd'hui nous sommes plus heureux ; tout ce que le monde ancien eut de poésie, mais que la nécessité relégua sur de vaines images, l'Amérique nous l'offre, se répandant, en teintes abondantes, sur une civilisation toute neuve, dont les termes réunissent, au prestige d'un avenir acheté par de longs sacrifices, et la démonstration des faits et la sanction de l'expérience.

XI.

Que l'épée et la force aient été nécessaires pour confirmer cette dernière révolution : tel était le résultat inévitable de l'ordre préétabli. Mais une garantie, jusqu'à présent inconnue, a été remise à chacun, du jour de son affranchissement, *le droit de suffrage* est devenu, pour les sociétés américaines, une arme dont les conquêtes, plus nombreuses que celles de

l'épée, ne seront pas, comme elles, accompagnées de larmes et de gémissements. — L'audace, la valeur militaire, les résolutions spontanées, l'amour de la liberté, poussé jusqu'à l'exaspération, l'énergie et la constance dans les revers ; telles furent les vertus des âges anciens : échues à quelques hommes fiers, elles servirent à consacrer une cause légitime par une lutte toujours instante ; mais l'asservissement des masses et les exactions du privilége ne cédèrent point.

XII.

Que le courage et la bravoure soient toujours de nobles inspirations ; mais, au lieu de les aller chercher sur le champ de bataille, c'est au conseil, dans le congrès national et dans l'assemblée populaire, au jour d'une élection ou d'une délibération souveraine, que nous les demandons. Hier, entraînés par les acclamations militaires, nous érigions des trophées sur une redoute enlevée à la baïonnette ; aujourd'hui, un principe, une vérité, une notion d'utilité commune préparent et assurent d'autres triomphes.

XIII.

Que d'autres se targuent de la conquête d'une

province ou du sac d'une ville, nous leur opposerons l'exemple de Penn et l'érection de vingt cités nouvelles. Qu'ils parlent d'un monument, fruit de la victoire, nous en appellerons à la conviction des nouvelles doctrines ; et, au lieu de compter les morts, après une rencontre à main armée, nous leur présenterons le décret qui abolit la peine capitale ; celui qui abolit la piraterie et consacre l'inviolabilité des propriétés ; celui qui proclame l'indépendance de la conscience, et reconnaît à chaque membre de la société le droit d'élire ses pasteurs, à chaque citoyen celui de nommer ses magistrats.

XIV.

Eh ! pourrions-nous dire, nobles Américains, au droit de l'épée, au droit aveugle de la force, substituez celui de la raison (1) ; observateurs scrupuleux des lois de la nature, ayez garde de perdre ce caractère instinctif qui vous valut la liberté. Trop fiers pour imiter, ne soyez les copistes d'aucune civilisation. Cherchez à Rome et à Athènes quelques figures historiques, dont les proportions portent un caractère élevé ; inspirez-vous de ce qu'elles ont de noble ; mais, en regardant ces idoles de la scholastique, songez aux masses qui furent dévouées à leur

élévation, et, si ces ombres règnent encore dans l'école, que les bancs soient leur trône, et la poudre des classes l'encens qu'elles aspirent.

XV.

La gloire, la renommée et l'illustration, furent la pensée dominante des républiques anciennes : celles des états modernes doit être le bonheur du grand nombre. A Sparte, Athènes et Rome, le privilége et l'exclusion servirent de garantie à la liberté : l'aisance et le bien-être commun doivent assurer notre haute fortune. Souffrir ou tolérer une puissance rivale était courir à sa perte; de là, ces doctrines qui faisaient d'un étranger un ilote ou un esclave, et prescrivaient la pauvreté comme une vertu propre à donner à l'état des hommes entièrement dévoués. Que ces mensonges soient loin de vous, et que le crédit et la puissance, étayés du talent ou de la richesse, proclament le travail comme l'élément impérissable de la loi nouvelle.

XVI.

Heureux le mortel qui, en comptant ses années, vit tant de grands événements! Qu'il se réjouisse et qu'il ait aussi des paroles pour l'action de

grâces, car, lorsque tous les hommes viennent à jouir de leurs droits, la condition humaine s'est ennoblie; on est heureux de fouler du pied un sol où les sentiments généreux et les inspirations de la vertu servent à féconder le champ de la vie.

XVII.

J'ai touché le territoire d'une république nouvelle et déjà puissante. Qui a nommé la Colombie et Bolivar a réveillé de nobles espérances. — C'est sur tes plages, ô Carthagène, que je me suis arrêté. Peu d'années et beaucoup de désastres, telle avait été ta fortune, quand Vernon, confiant dans ses armes, promit ta soumission. Mais l'événement ne justifia point ses paroles; et, si Londres frappa une médaille, celle-ci, au lieu de transmettre une victoire, a témoigné du fol orgueil des enfants d'Albion.... Honte à ceux dont la déception fut consignée sur le bronze (2).

XVIII.

Ouvrez les annales de nos jours : la même prétention et le même orgueil se montrent. Voyez, d'une part, la France; de l'autre, l'Europe entière; un aigle s'élance et plane sur toutes les

capitales : à qui sera-t-il donné d'en appeler aux âges futurs, ou des Français, qui, pendant vingt ans, déployèrent leurs tentes chez l'étranger ; ou de l'insulaire et du Moscowite qui eurent un seul jour pour s'arrêter dans nos murs.... Et l'enfant perdu des mers a consigné sur le bronze son entrée dans notre capitale..... Mais nos neveux oublieront-ils la rencontre de Toulouse, et, s'il leur faut des jours entiers pour énumérer les nombreuses légions qui d'Albion et du Caucase affluèrent aux rives de la Seine, ne se rappelleront-ils pas qu'enveloppée d'ennemis, la France, seule et sans alliée, en imposait encore.

XIX.

Monté sur une frêle pirogue, ma fortune est remise au Rio de la Magdalena. Mes adieux ont été courts et sans amertume ; je ne ressentis ni la douceur des larmes, ni l'émotion qui dit au voyageur que des souvenirs l'accompagneront dans son entreprise.... Mes bogas (*a*) ont entonné les litanies de la Vierge ; et ces seuls chants ont signalé notre départ.... Que leurs accents monotones sont différents des échos que Venise, la *cybelle des mers*, répète dans ses jours de fête,

(*a*) Mariniers de la Magdalena.

au moment où ses mille gondoles sillonnent les canaux qui coulent dans son sein. Mais il existe peut-être entre les naturels de la Magdalena et les nymphes qui se jouent sur les bords de l'Adriatique, la distance qu'il y a du cri sauvage de l'ara aux poësies du Tasse, quand elles sont soupirées par la voix des jeunes Vénitiennes.

XX.

Qu'il est imposant ce spectacle d'un fleuve rapide qui, coulant à pleins bords dans ses limites naturelles, ne connaît ni les digues qui le resserent dans son lit, ni les môles qui l'arrêtent dans sa course, ni ces ponts, ni ces culées, qui sont autant d'entraves à l'aide desquelles l'homme essaie de s'en rendre maître. Oui, le coursier que vaus avez dompté, et auquel vous venez de donner un frein, peut être un animal superbe : qu'il est différent de ce quadrupède audacieux qui, après avoir bondi sous lui-même et foulé l'herbe tendre des prairies, s'élance et fait voler au loin le gazon qu'il déchire de ses pieds.

XXI.

Tel s'offre la Magdalena se précipitant au travers des rochers pour s'enfoncer sous les

ombres épaisses de la forêt et parcourir des sites agrestes dont les escarpements ne peuvent être un obstacle à son cours.

Suivre le mouvement tranquille d'un fleuve majestueux, et se trouver porté, de son embouchure à sa source, en traversant les riches pâturages qu'il arrose, et les cités opulentes dont il baigne les murs; tel peut être le caprice d'un homme voluptueux : de bonne heure, je dédaignai de pareilles jouissances; et, toujours avide des beautés natives de la nature, j'ai cherché, avec empressement, l'irritation puissante du contre-temps et de l'adversité.

XXII.

Ma pirogue bondissait sur la lame et franchissait l'onde écumeuse. Jamais habileté pareille à celle des Bogas ne fut connue de l'Européen, et leurs triomphes inespérés auraient appris aux plus timides à braver le danger. Ici c'est un courant qui va nous engloutir et qu'ils évitent; là, une roche contre laquelle ils passent furtivement; plus loin, une liane à laquelle ils se saisissent. Paisibles quand tout menace, ils voient, sans émotion, et les flots de la cataracte, et les roches qui font bouillonner le fleuve, et les avides caïmans qui pressent les flancs de

notre esquif, et les rives qui s'élèvent autant au-dessus de nos têtes que l'hirondelle quand elle quitte sa jeune famille et va se perdre dans la nue.

XXIII.

Qui pourrait passer, sans se sentir pressé de mille sentiments contraires, devant les rives si diversement variées de la Magdalena : ce sont des lieux déserts, une île fertile, un réduit ombrageux. Des milliers d'aras et de perroquets, dont le plumage ressort sur la verdure, animent tout à coup cette scène. Un pas de plus, vous touchez à une plage qui peut servir d'asile; l'ombre des céïbas et des bananiers en fait un lieu de délices : c'est là que l'Indien des Cordillières s'arrête et vient chercher des œufs de tortue, qui flattent autant son palais que le mocka dont se délecte l'habitant de Stamboul. (*a*)

XXIV.

Mais la nature aurait-elle sa coquetterie? Voyez ce promontoire que vous venez de doubler; de quel effet magique ne sont pas les longues bandes colorées que forment ces couches d'argile, dont les nuances variées étalent à l'œil

(*a*) Constantinople.

tout le luxe de la palette d'un peintre : serait-ce que le génie de la nature vînt là se recueillir comme dans le sanctuaire des arts, et y chercher les tons animés du brillant coloris dont il embellit ses tableaux. — D'un autre côté, quelle harmonie de couleurs et quel éclat splendide de lumière dans ces berceaux où les lianes et l'épais feuillage des arecs forment des massifs auxquels pendent des guirlandes que décore la fleur pourprée de la maravilla.

XXV.

Mais un accent plaintif fait remarquer à l'extrêmité d'une branche l'impassible toucan. Pareil à l'oiseau sinistre de la fable, les gémissements qu'il fait retentir dans les longues cannelures de son bec, sont comme le cri de détresse d'un être souffrant et malheureux. — Cependant, une troupe nombreuse d'oiseaux agiles, en embuscade et comme une légion en escarmouche, bourdonnent et s'élancent sur les insectes qui s'agitent dans le feuillé de la forêt. Au même moment, et dans le lointain, on croit entendre les coups redoublés qui tombent sur l'enclume. Le souvenir de la patrie se réveille spontanément : c'est cette pointe, de laquelle on reconnut si souvent le bruit animé d'une fabrique ; encore quelques

instants, et l'on y arrive..... Erreur trop courte: les sons métalliques de la voix de l'uraponga ont seuls abusé le voyageur.

XXVI.

Ainsi s'égare la pensée, quand le pic neigeux des Andes, grand et majestueux comme une solennité de l'ordre moral, se montre tout-à-coup et vient agiter puissamment le cœur du voyageur. Étonné, on s'arrête pour parcourir avec ravissement cet arrière plan du tableau sur lequel le soleil, en pénétrant l'atmosphère, déverse une pluie d'or et de feu qui semble adoucir sa lumière et rendre flottante la courbe qui dessine, par ses molles inflexions, la série continue des escarpements de la Cordillière; on dirait l'écharpe brillante du monde que l'invisible tient suspendue dans les airs. Approchez-vous de cette scène ; c'est un autre spectacle : sous des formes solides et gigantesques, la chaîne des monts se présente comme les rudiments de la création, ou les fragments épars, et non encore ordonnés d'une édification colossale dont l'ensemble va envahir la voûte céleste.

XXVII.

Cependant, des arbres jetés d'un côté à l'autre

du torrent, et dont les extrémités posent sur des blocs de granit, que les tremblements de terre ont détachés de la rive, prouvent que des mortels ont passé là. Où sont leurs habitations ? Perdues sous le feuillage, elles pendent sur la croupe escarpée d'une colline, gissent dans l'enfoncement d'un fleuve, ou au bord tranquille d'une anse. C'est là que l'indien du Condina-Marca a resserré ses affections domestiques ; ses dieux animent encore cette nature à laquelle il emprunte toutes ses émotions. Incessamment excité par les obstacles qui l'irritent et par un amour naturel des hasards, il porte dans le geste et le regard cette activité bouillonnante, faculté rare et peu commune aux nomades qui languissent sous le feu des tropiques.

XXVIII.

Une cabane formée de joncs et de bambous; un châssis revêtu de fourrures, pour reposer leurs membres; un métier pour tresser des nattes; des filets, des dards; quelques écailles de tortue pour siéges, d'autres pour vases; une hache; un sabre; des calebasses; la liberté de poursuivre le jaguar et d'attaquer le reptile, de percer le vagré et de creuser sa pirogue : voilà le bonheur de ces hommes. Mais au milieu des cacaotiers et des

ananas qui décorent ces retraites, j'aperçois quelques fleurs : je n'en puis douter, elles ont reçu des soins, et l'art de plaire a séduit le cœur naïf des enfants de la nature. Les Indiennes de la Magdalena ont-elles le même amour pour la parure que les belles de nos cités?

XXIX.

Cet art si recherché des habitantes de nos contrées; cet art d'aviser à l'outrage des ans, qui supplée à tant d'imperfections et console de tant de désastres ; cet art enchanteur qui donne la fraîcheur et la vie à des appas déjà fannés ; qui répand je ne sais quel charme, aussi séduisant pour les yeux que pour le cœur ; cet art, enfin, qui absorbe toutes les pensées d'une femme à la mode, aurait-il eu aussi ses progrès dans les lieux où le besoin est à peine connu et les désirs presque sans irritation.... ?

XXX.

J'arrive à Bogota. Soumise aux Espagnols pendant trois siècles entiers, tu portas le joug, ô malheureuse cité ! Quesada posa la première pierre de ton enceinte. Cette période n'eut rien sans doute qui soit digne de tes souvenirs. Que tu n'aies

pas inscrit le nom de tes maîtres, je le conçois. — Mais celui de ton fondateur : où est-il ? — Quoi ! pas une pierre, une seule fontaine, un édifice qui dise quel il fut, et en quelle année tu sortais de ses mains. — Ses cendres au moins où sont-elles ?.... Cache ta honte, car tu as profané tes mains filiales en livrant ces restes au vent dévastateur des révolutions. Apprends qu'un père ne doit jamais être jugé par ses enfants : telles que soient ses fautes, il leur a donné le jour (3).

XXXI.

Qu'il est funeste cet esprit de changement et de réforme qui, pour créer, s'attache à tout détruire et qui ne sait rien réaliser sans y procéder par le désordre et la dévastation. Empressons-nous donc ; et, si nos yeux doivent rencontrer des ruines, qu'ils les aient promptement parcourues, et que l'obséquieuse pensée, qui devra nous affliger, soit sans remise. C'est toujours vers les temples que l'émeute populaire va éclater, comme l'orage qui atteint les lieux élevés : portons-y nos pas !....

XXXII.

De quel poids je me sens soulagé : tout est

intact dans ces enceintes. Le sacrilége ne les a pas souillées : le nom de Dieu est resté sans outrage.... Que ces dieux te soient propices, ô Bogota ! Cette fois, au moins, les ennemis de la liberté seront sans prétextes, car tes enfants sont exempts de souillures, et l'on pourra dire à la postérité que tu essuyas un pillage et que tes temples furent respectés (4).... Arrêtons-nous un instant pour nous recueillir. Mais, que vois-je, l'or et l'argent s'étendent en lames sur les parois de l'édifice : que reste-t-il pour la pensée où tout a été donné à l'œil et aux sens ?

XXXIII.

Cependant, il est une solennité religieuse qui revient avec le solstice d'été, et que les citoyens de Bogota célèbrent avec un appareil bizarre. J'ai vu, à cette même solennité, les cités de la France se décorer de tentures, et tout l'étalage du pouvoir sortir des lieux saints pour se montrer aux yeux de la multitude. Là, toutefois, ce n'était que la vénération et le prestige, tels qu'ils s'exercent par le brillant du décor et le luxe des ornements. A Bogota, le sacré et le profane ont traité ensemble ; comment concevoir une telle alliance : est-il rien de commun entre l'hilarité d'une joie bruyante et le pieux recueillement de la dévotion !

XXXIV.

Tout se confond : ici, c'est un feu d'artifice, un autel richement décoré; plus loin, des marionnettes et des mâts de Cocagne; ailleurs, des cages remplies d'animaux rares et curieux. La cloche se fait-elle entendre : aussitôt la foule se jette à terre et s'incline jusqu'à toucher la poussière. Au loin s'avance une longue procession dont les files flottantes se balancent avec lenteur; des chars bizarrement décorés, que des hommes traînent eux-mêmes, ouvrent la marche. Dans l'un, est le saint roi David, tenant la tête de Goliath; dans l'autre, Esther; dans un troisième, Mardochée. Suivent Joseph et sa garde : celle-ci, sur des chevaux artificiels, jouets ordinaires de l'enfance; le ministre des Pharaons, sur un cheval richement caparaçonné.

XXXV.

Entouré de vierges, et sous la protection de la beauté, paraissent l'arche sainte et les pains de proposition. Le brancard sacré pose sur l'épaule arrondie des néophytes, et la vapeur subtile de l'encens s'agite comme un voile diaphane dont des mains innocentes enveloppent le saint des saints, en même temps que d'autres vierges

vident leurs corbeilles et semblent parsemer de fleurs cette gaze légère, dont les ondulations fugitives contournent les pieuses reliques et vont se perdre dans l'espace.

XXXIV.

J'en appelle à ton souvenir, ô Venise, le grotesque n'a-t-il pas aussi sa puissance? et quelle renommée n'ont pas eu tes Saturnales? C'est, sans doute, que le délire de la raison a ses titres, et que l'homme retient, dans sa mémoire, ce qui l'étonne ou le flatte. En cela, il brave peut-être l'opinion des philosophes, mais quand ceux-ci recommandent les pensées solides, pourquoi n'accueillerait-il point ce qui peut le distraire ou le flatter; et lequel est le plus sage de celui qui, chaque jour, soulève ses chaînes, pour en connaître le poids, ou de celui qui les traîne en s'étourdissant sur leur bruit.

XXXV.

Salut, infortuné Narino; je foule la terre où le premier tu fis entendre le cri de la liberté: c'était au moment même où la France, ma patrie, commençait l'ère périlleuse des révolutions. J'ai donné des pleurs à ses malheurs, je te dois une larme et le regret qu'inspire un dévouement sans

succès. Hélas ! à peinc tu proclamais les droits sacrés de l'humanité, que des fers ensanglantèrent tes pieds : console-toi : un mausolée, fait pour honorer un grandcitoyen, s'élèvera sur tes restes, les ruines entassées de l'inquisition fourniront la pierre tumulaire qui couvrira ta dépouille mortelle.

XXXVIII.

Honneur à toi, qui eut le courage de proclamer la vérité républicaine au sein de Bogota ; car, dès ce moment, le génie et la pensée y ont pris l'élan qui vient de l'inspiration. Pourquoi le laurier de la dictature n'abrita-t-il ton front qu'un seul jour.... Tel a souvent été le caprice de la fortune : son sourire est comme l'accent de la renommée, et il réjouit le cœur de l'homme ; mais, quand un rayon vient éblouir nos yeux, le glaive quelquefois est déjà levé : celui que cette déesse caresse est souvent la victime qu'elle a dévouée. Que de couronnes, ainsi flétries, sont tombées dans l'arène du monde, et ne prêtèrent leur ombre au front qui les portèrent, que comme ces fleurs dont la piété décore les victimes qu'on conduit aux autels (5).

XXXIX.

O Bogota, heureuse cité, c'est de ton sein

que sont sortis les plus vaillants défenseurs de l'indépendance. Comment n'aurais-tu pas été fière de donner des libérateurs à l'ancienne patrie des Incas. Oui, tu as vengé ces enfants de la nature. Pizarre leur donna des chaînes : tu leur as rendu la liberté. Sois fière de tes trophées : parmi les dépouilles que tu as enlevées à tes ennemis, est cette même bannière que portait le conquérant du Pérou, lorsqu'à trois siècles de nous, l'ancienne capitale des Incas vit ses légions et ne put les rassasier d'or.

XL.

Puisse cette bannière, trop fatale à la liberté des premiers habitants de l'Amérique, ne plus décorer que la coupole d'un temple et y rester suspendue pendant des siècles. J'ai vu aussi, au sein de ma patrie, la riche coupole des Invalides décorée des couleurs de plusieurs peuples. Sillonnées par la foudre des camps, ces banderoles pendaient en festons inégaux ; le fer des combats en avait formé les découpures, et leur ombre couvrit, pendant vingt ans, le front cicatrisé des braves..... Mais un jour a tout détruit : de tant de souvenirs il ne resta que des cendres !!! (a)

(a) A l'entrée des étrangers à Paris, en 1814, les Invalides

XLI.

As-tu donc aussi, ô puissance invisible de la nature, être incompréhensible de qui tout dépend, as-tu un art, une science, des procédés, une magie dont tu te serves pour jeter l'étonnement dans l'esprit de l'homme ?

Je suivais le cours tranquille du Bogota, et je voyais se répéter, dans ses ondes limpides, la masse ombrageuse des arecs et des chocos qui bordent ses rives, quand une vapeur épaisse et le bruit sourd d'une excavation caverneuse me dirent que j'approchais de *Téquendama*. Ici, le fleuve entier se précipite sous l'aspect d'une nappe d'argent, dont les cannelures striées réfléchissent, sous mille formes, les feux variés du ciel. On dirait un vaste miroir, dont le champ mobile embrasse toute la voûte céleste et renvoie à l'astre du jour son image éblouissante. Une atmosphère condensée en flocons neigeux s'épand sur l'abyme et se volatilise comme une substance légère qui pénètre les sens d'enthousiasme et porte avec elle je ne sais quoi d'inspirant et de solennel.

descendirent de la voûte de leur hôtel les drapeaux conquis sur l'ennemi, et les consumèrent par le feu.

XLII.

Tel, dans son charme, tout vivant du mystérieux entraînement de l'imagination, et avec une égale puissance d'inspiration, se fait aussi entendre, dans le silence d'une nuit pure d'Italie, la douce mélodie d'une harpe qui frémit sous les doigts d'une jeune virtuose et va se répéter sous le pérystile en ruine d'un temple que la pâle Phœbé atteint de ses rayons mourants. — Puissance, éloquence de l'art, horreur des lieux sombres, pressentiment sublime, force surhumaine, oubli de soi-même, néant, et mille autres pensées propres à troubler notre faible intelligence : toutes se trouvent dans ce lieu bizarrement tourmenté des caprices de la nature. S'arrête-t-on sur l'abyme : le souffle qu'on retient est comme l'existence prête à s'échapper. Il faut fuir et détourner les yeux : l'esprit et le cœur ne sauraient supporter tant d'émotions.

XLIII.

O toi, qui me suis dans mes explorations vagabondes, si tu doutais de la puissante action de ces merveilles sur l'esprit de l'homme, j'en appellerais, pour te convaincre, au suffrage de tout un peuple. Il t'apprendrait que Bolivar et le vice-roi Samanon, son rival, visitèrent ce

même lieu, que je viens de décrire; que Samanon, avant de fuir de Santa-Fé, prit le cruel plaisir de précipiter des taureaux dans le bassin où tombent les eaux du Bogota, et que Bolivar, osant franchir les roches qui en dessinent le cratère, fut jusqu'à s'élancer, d'un pas assuré, sur le bord du gouffre. Arrêté là et immobile, ses regards plongeaient dans le vide, et le trouble n'agita point son cœur... Auquel, du visir qui demandait du sang, ou de l'homme qui cherchait le danger, devait s'en remettre un peuple fatigué d'opression, auquel devait rester la victoire.

XLIV.

Tel un aigle familiarisé avec les bords d'un lac orageux, s'élance, au plus fort de la tempête, du pic escarpé d'où il observe le choc des éléments. Comme pour s'essayer, et en se jouant de la tourmente, il s'abandonne à son vol et va jusqu'à toucher le flot qui blanchit à la surface du lac. Un promontoire dont les flancs résonnent sous les coups pressés de la lame écumeuse est le terme qu'il s'est donné; les serres pressées contre le corps et recouvertes des plumes soyeuses qui s'épanchent de sa poitrine, il y vole à fleur d'eau, et d'un coup de

son aîle puissante il s'élève autant au-dessus du pic que le rocher lui-même est au-dessus des ondes. L'œil en feu, dévorant l'espace, il promène au loin ses regards et les porte jusqu'aux dernières limites de l'horison. Tel, et plus majestueux encore, s'offre le libérateur de tout un monde, dominant l'orage et dispensant aux peuples la liberté qu'il conquit de son épée.

XLV.

Mais quel empire est plus étendu que le vôtre, lieux sombres et sauvages, qui vous ouvrez sous les pas de l'homme comme pour troubler ses pensées et jeter l'anarchie dans ses souvenirs et ses espérances. Arrêté sur le pont merveilleux de Pandi (*a*), l'œil qui suit dans l'abyme les inflexions mobiles du miroir des eaux, croit y lire ou les arrêts du destin, ou les variations sinistres de la pensée quand elle s'élance des ténèbres. — A une profondeur qu'on ne saurait mesurer, coule un torrent dont les eaux, pareilles aux flots noirâtres du bitume, ne renvoient que des images voilées de deuil. Sur la tête du spectateur pend la longue che-

(*a*) Province de Coudaye.

velure des arbres qui prêtent leur mystère à ce drame d'une nature en désordre, et, des flancs escarpés de cette excavation, transpire une humidité froide qui se détache en larmes comme les perles que le crime fait jaillir de l'épiderme quand le trouble se répand sur le front d'un coupable. Chaque cri des oiseaux de nuit, seuls êtres qui habitent ces lieux, est, pour le naturel de Coudaye, la voix glapissante d'une victime tombée sous le fer des jongleurs.

XLVI.

Quelle puissance ce lieu ne dut-il pas exercer, en effet, sur l'imagination craintive des enfants de la nature! Et qui sait s'il ne servit à fixer, pour ces peuplades, l'art mystérieux des tragédies religieuses. Qui sait si les prêtres *Panches* (*a*) ne s'en autorisèrent point pour parler du ciel et de l'éternité à des hommes encore simples; s'ils n'établirent pas leur terrible sacerdoce en montrant dans le fond de l'abyme, et comme une image de la mobilité de la vie, l'eau qui y coule et le sang qui s'y mêlait en tombant goutte à goutte de la pierre où se consommait leurs barbares sacrifices.

(*a*) La tribu des *Panches*, dans la province de Coudaye, était des plus cruelles.

XLVII.

Macbeth, Faust, Manfred, vous tous, ombres tristes et sinistres, êtres délirants de la raison en délire, du génie en convulsion, vous, enfants chéris de la lugubre imagination des Shakspeare, des Goëthe et des Byron; vous, génies du mystère et de l'inconnu, dont se repaissent, avec une avide anxiété, des esprits malades ou atteints du marasme de la pensée, venez vous réunir sur le pont du *Pandi* : c'est le ciel et la température qui vous sont propres; l'ombre où votre sourire affreux se plaît à éclore. Errez dans ces déserts où règne la mort, et remuez, sur cet antre du désespoir, vos aîles déchirées qui ne connurent que la lueur des torches et l'éclat de la foudre.... que le jour soit purgé de votre présence; et, si l'imagination des nouveaux peuples de ces contrées s'anime au premier feu d'une seconde civilisation, que le jet brillant de la lumière, et non la clarté funèbre des cavernes, éclaire les riants tableaux qu'elle devra produire.

XLVIII.

Neuf vierges, toutes adolescentes, et parées de couleurs diverses, se sont réunies au même

signal. Une lance, fichée en terre, est au milieu d'elles : c'est la baguette dont elles se servent, comme en jouant, pour dissiper le mensonge; c'est aussi le fer dont elles ont frappé l'ennemi : et il a fui des bords de l'Orénoque et du Mississipi, des rives de la Plata et des plages élevées du Mexique. Que les génies qu'elles évoquent soient puissants comme les calculs de la sagesse, flatteurs comme le doux sourire d'une muse nouvelle, séduisants comme l'art quand il féconde un champ inculte, entraînants et persuasifs comme la parole, quand elle retentit de la tribune dans la place publique, et qu'elle a son écho dans le cœur des citoyens. — La coupe, qu'elles tiennent à la main, ne doit plus troubler le regard des mortels.

....

XLIX.

Mais je dois poursuivre : le désert et les précipices, l'épaisse obscurité des forêts et la sauvage aridité des Andes, sont devenus ma fortune: tel est l'avenir que j'ai accepté...... Je venais de gravir l'une des sommités échelonnées d'Opon, comme le cheik qui habite les sables d'Égypte, quand, au moment de prendre du repos, ses chameaux ont fléchi le genou, j'arrêtai mes guides pour fixer mes piquets et déployer ma

tente. Le soleil était descendu jusqu'au cercle qui formait l'horizon, et semblait dessiner la base d'un cône, dont j'aurais occupé le point culminant.

L.

D'une part, tout le luxe et la richesse d'une végétation active ; de l'autre, l'aspect de la misère et le nu désastreux de quelques habitations sauvages. Mais un dernier rayon est tombé sur San-Benito : comment ce reflet pourpré du soir s'y est-il arrêté ? ces cases ne sont que les restes exhumés d'une ancienne création. A San-Benito, l'homme a fait sa demeure de débris et de fossiles; des squelettes entassés lui servent d'abri..... Comment la lumière ne s'est-elle point retirée de ce lieu stygmatisé par la mort !

LI.

Cependant, à l'opposite, et sur un plateau d'un aspect riant, s'élance une flèche gothique qui rappelle les hameaux de la France et la vie de l'homme des champs. Déjà cachée sous l'épais feuillage qui l'abrite, le demi-jour incertain du crépuscule ne lui prête plus qu'une lueur presqu'effacée : c'est le pélerinage de Chiquinquira. Chants, éclats de rire, joie bruyante ; telle est la dévotion des pélerins de Notre-Dame de la

Colombie. Des fleurs et des cassolettes sont sur l'autel : une image de la Vierge fait l'objet du culte..,. Les profondes méditations et le rire léger de l'inconséquence n'auraient-ils qu'un même principe pour le nomade errant de la Sierra.

LII.

Arrêté sur des plages lointaines, que le voyageur s'étonne et reste émerveillé des phénomènes de la nature, il est toutefois d'autres sentiments qui suspendent son attention. Avide de considérer les traits caractéristiques des hommes qui se pressent sur sa route, leur physionomie générale est pour lui comme une légende qu'il se plaît à consulter : ce ne sont, il est vrai, ni des documents, ni des traditions certaines ; mais, s'il est des souvenirs qui le préoccupent, il cherche leur trace dans l'œil d'un grec moderne, ou sur le front élevé du nouvel habitant des rives du Tibre.

LIII.

Mais la dégradation, souvent, prête à ces visages, dont le type primitif révèle encore l'élévation et les hautes pensées, le calme d'une immobile indifférence ou les traits contractés d'une servilité prolongée. Telle chose qui puisse être, on aime cependant à retrouver, dans le farouche africain

du Caire, cet œil oblong et ce visage olivâtre que nous avons vu si souvent se découvrir sous les bandelettes aromatisées des momies qui peuplent depuis des siècles, et l'ancienne Thèbes, et ces cités opulentes qui virent couler le Nil dans leurs murs. Pourquoi le même sort ne serait-il pas réservé à des hommes d'une origine commune; pourquoi ne seraient-ils pas les émules de leurs pères?

LIV.

Que de fois ces réflexions se présentent en parcourant les plaines nouvellement affranchies de l'Amérique! Que de fois aussi j'ai cherché la corélation que j'aurais voulu trouver entre la physionomie des habitants et les phénomènes que j'admirais; mais, ni les rapports les plus éloignés, ni l'observation la plus subtile ne sauraient assurer que la fortune des naturels sera aussi grande que les phénomènes sont imposants ou majestueux. Ici, c'est tantôt la physionomie sauvage des Tartares, tantôt celle des Asiatiques ou de l'habitant de l'Arabie; là, l'œil et le regard de l'Espagnol; plus loin, l'attitude de l'Africain et la couleur foncée de l'habitant de l'Éthiopie. Ne cherchez, dans cette confusion, ni un trait, ni un caractère national: tous se sont effacés dans le mélange des couleurs; ce

n'est que fortuitement qu'on retrouve, à l'un, la candeur de l'indien ; à l'autre, la fierté des anciens naturels.

LV.

Combien plus poignantes sont ces mêmes idées, lorsqu'on a gravi les paramos et que l'on considère la neige qui couvre la tête des andes, en s'étendant sur leurs flancs comme un vaste tapis, dont la blancheur n'est interrompue que par les pics sourcilleux de quelques roches noirâtres. — Qui saurait résister à un tel spectacle, et repousser le frisson dont on se sent glacé en voyant toute la nature comme enveloppée d'un drap mortuaire, et pareille à un cadavre dont les extrémités percent le linceul qui l'enveloppe... Çà et là, cependant, paraissent quelques ais en croix. Ce sont autant de victimes que l'ouragan à frappées de mort. Le *frailecon*, seule plante de ces lieux, fleurit à leurs pieds. Sa tige est d'un noir foncé, sa corolle d'un jaune éclatant : on dirait une torche funèbre.... La nature aurait-elle ses émotions et ses moments de pitié !!

LVI.

Mais cette même croix, ce signe de miséri-

corde, a décoré la plaine comme il décore aujourd'hui le sommet du *Sérinsa*. Destiné à protéger le faible, il ne désigna non plus alors que des victimes. C'était dans les jours où l'Espagnol cherchait à étendre sa puissance : tout avait été dévoué à la mort; les temples furent désignés comme un lieu de merci et de pardon.... O double perfidie de l'homme et du chrétien! la plus infernale machination se cachait sous le signe du rédempteur; quand les églises furent ouvertes, la maison du pasteur avait déjà ses retranchements; cet asile de la paix, cette autre bergerie fut le lieu où les victimes devaient être égorgées....

LVII.

Laissons couler nos pleurs, car le sang a partout inondé la terre, et, si nous devons nous étonner, c'est de ne point trouver des fleuves dont les eaux en soient restées rougies.... Quelle était ma méprise en croyant n'avoir à observer que les sites agrestes de la Cordillière; ne suis-je pas à Boyaca. C'est encore une arène ensanglantée, un lieu consacré par le génie des révolutions, un champ de deuil, où il eut ses hécatombes et ses victimes.... C'est ici que les pasteurs sauvages de Casanare se sont mesurés

contre l'Espagnol avec la lance dont ils poursuivaient les fauves, dans l'épaisse profondeur des forêts de la plaine.

LVIII.

Né sous la tige ombrageuse du palmier sauvage, le pasteur de Casanare a pris son premier sommeil sur l'escarpement déchiré des roches élevées. De bonne heure, habitué au danger, son œil roussâtre et d'un fauve transparent mesure, sans émotion, la sombre profondeur des fondrières. Dès ses premiers ans, il entendit les longs mugissements que fait retentir le jaguar quand, rassasié de carnage, il vient humecter, dans l'eau courante du fleuve, ses lèvres pendantes d'où tombent des soies encore humides du sang dont il aspira la fumée, en promenant, sur ses naseaux, la large palme de sa langue qu'on voit halter entre un double rang de crochets dont l'émail étincelant le dispute au feu de ses prunelles.

LIX.

Tels on voit ces jeunes habitants des airs, dont la demeure est appendue aux rameaux d'un céibas, suivre dans l'espace les moindres agitations du vent, tels on vit aussi ces Indiens,

lorsqu'encore à la mamelle et retenus sur le dos de leur mère par la bande légère d'un tissu d'écorce, ils supportaient tous les mouvements précipités d'une marche brusque et rapide sous le feuillé de la forêt ou au travers des Ilanos. Passionnés pour la liberté, souvent ils contemplèrent le lever du soleil du sommet de la Cordillière, par-delà les régions où sont suspendues les vapeurs condensées de la terre. Mais la plaine, comme leur première demeure, les vit toujours le lendemain du danger. — Là, s'écoulent la plus grande partie de leurs années, et, posant la plante du pied sur le sol brûlant, dont les ardentes exhalaisons se répercutent en teintes cuivrées sur leur visage, ils s'essayèrent, dès la plus tendre enfance, à manier la lance et le filet, à lutter de vîtesse avec le daim, et à rompre, dans une course rapide, les herbes touffues qui embarrassent les pampas de leurs nœuds flottants et répétés.

LX.

Rangés sous les ordres de Paëz, dont la chevelure cotoneuse annonce que le soleil tomba d'aplomb sur la tête de ses pères, les Indiens de *Casanare* abandonnèrent les riches pâturages

des bords de la *Méta* (a) pour se rallier à la voix du libérateur. Endurcis à la fatigue, ils ont porté au camp cette vertu mâle d'une résignation à toute épreuve, dont le principe est dans le respect qu'ils professent pour la vieillesse et le silence auquel ils se réduisent en présence de leurs aînés. Fiers et indépendants de caractère, l'obéissance passive n'est pas, toutefois, ce qui les recommande. Confondus entre eux, le rang qui les distingue est nul ou n'existe qu'au jour du combat.

LXI.

Égaux et frères, ils supportent les mêmes fatigues, partagent les mêmes plaisirs. Assis à la même table, le sol reçoit leurs mets peu apprêtés; quelques *tortillas* formés de la fine fleur du blé des Indes, après avoir subi l'action du feu sur un plat de terre grossière, suffisent à ces hommes simples. Le *chicka*, ou l'essence du maïs, que l'art donne limpide comme l'eau qui coule de l'Erable, ou les larmes qui tombent d'une vigne, quand elle a été touchée par le fer, excite leur courage et les porte à braver le danger.

(a) Rivière qui forme une branche de l'Orénoque.

LXII.

La douce lumière du croissant des nuits commence-t-elle à étendre sa nappe blanche sur le sommet agité des forêts, après que le soleil les a dorés de ses derniers rayons : couchés sur le sol, les enfants de la plaine déroulent les plis d'une étoffe grossière, dont la trame, formée de la toison de leurs troupeaux, fut filée de la main de leurs compagnes. La tête et le haut du torse enveloppés dans cette panne, ils attendent le sommeil et se livrent au repos au milieu de leurs armes, les rênes de leurs chevaux au bras, ne redoutant ni les frimas, ni l'ennemi.

LXIII.

Au camp et dans la plaine, la même ardeur anime ces fiers enfants de l'indépendance. Habiles à monter les coursiers les plus rapides, qu'ils poursuivent leurs troupeaux à demi-sauvages ou qu'ils courent à l'ennemi, la lance et le lasso suffisent à leur adresse. Formée d'une branche de nopal, la première de ces armes se trouve partout, et, sans briller des gerbes éclatantes que jette l'acier quand il sort poli des mains de l'ouvrier, une bande de fer affilée

sur l'obsidienne la rend terrible. Non moins redoutable, le lasso, composé d'une bande de cuir, que l'Indien porte roulée entre ses doigts, est comme le nœud fatal dont il enveloppe sa victime.

LXIV.

Un Espagnol paraît-il séparé du gros de sa troupe : l'agile Indien l'épie et calcule le moment de l'attaque. Penché sur la crinière poudreuse d'une cavale ardente, dont il presse les flancs tachetés de feu, il s'élance, arrive à son adversaire, lâche le fatal lasso, s'éloigne, fait tomber sa victime, l'enlève de toute la course de son cheval ; revient, saute à terre, perce son ennemi et jouit de la victoire avant le combat. Tel tombe le buffle, au menton chevelu, dans une journée de chasse ; le cèdre quand une avalanche roule du sommet escarpé du Chimborazo.

LXV.

Bolivar est à la tête de ces légions, que commande après lui l'impétueux Paëz, dont la voix, connue dans la plaine, réunit autant de lances qu'il y a de pasteurs. Refoulés jusque dans les marais, le Sertorius de la nouvelle

Grenade a résolu d'échapper à ses ennemis, et d'arriver au siége de la puissance espagnole. Le pillage et la prise de Santa-Fé sont les promesses qu'il a faites à ses soldats. Silencieux comme l'heure de la nuit, chaque cavalier relève, sur le côté de sa tête, ses cheveux dénoués pour goûter le sommeil ; presse, de la courroie, les flancs de sa monture, et suspend au pommeau de la selle une sabredache, formée de la peau soyeuse du daim, sur laquelle il repose sa tête au camp, et où sont ses provisions et ses rechanges.

Quelques ordres, transmis à voix basse, circulent sans bruit : déjà des groupes s'avancent à la faveur de l'ombre ; chaque soldat tient pressé contre sa cuisse la lame qui bondit dans son fourreau. Les lances elles-mêmes, fixées à l'épaule, sont immobiles, et les pas des coursiers, sans écho dans ces solitudes, n'émeuvent que fortuitement le silence qui protège cette fuite, premier gage de la victoire.

LXVI.

Cependant Barreira, chef des troupes espagnoles, s'aperçoit, aux premiers rayons de l'aube matinale, que son adversaire lui échappe. Il est sur ses traces, force de vîtesse, et l'atteint

près de *Tunja*. D'une part, c'est l'orgueil irrité de l'ancienne Castille; de l'autre, la mâle fierté des naturels chargés de l'outrage de trois siècles d'avilissement.... Il n'est plus de remise : la vice-royauté et la dictature vont se mesorer. Quelle transaction eût été possible : il n'en fut jamais entre le républicain et l'habitué des cours.... Repos aux victimes! la victoire est aux armes du libérateur.... Bogota l'a reçu dans son sein (7).

LXVII.

De quelles idées contraires n'est pas assailli l'homme qui a quitté sa patrie, quand, partagé entre ces scènes sanglantes et l'aspect d'une nature éloquente, il revient à ses souvenirs et demande à comparer les produits de la science avec les modèles, types primitifs de cette nature. — Oui, j'ai donné mon attention à l'art, et je suis resté surpris de ses efforts; mais mon admiration n'a pas été entière, et mon étonnement ne s'est soutenu que vis-à-vis ces hautes conceptions d'une création surhumaine, qui, neuve comme dans ses premiers essais, entraîne la pensée et domine la réflexion.

LXVIII.

Au sein des plus grandes populations, et au

milieu des Cordillières, je me suis trouvé préoccupé; mais, alors que je parcourais les capitales et que j'énumérais, dans le cercle rétréci d'une cité, les efforts pénibles dans lesquels s'épuise l'esprit humain pour élever quelques monuments, je me suis toujours senti tourmenté comme d'une suite de problêmes, dont il fallait chercher la solution. Aujourd'hui, mes pensées semblent s'agrandir avec les lieux qui m'environnent : je ne sache plus rien qui doive m'importuner, j'admire et reste ému : la satisfaction, sans la jalousie, et le contentement, sans le désir de primer, s'insinuent dans tout mon être et y jettent le trouble indicible du sublime.

LXIX.

Deux fois le soleil s'était couché depuis que j'apercevais à l'horizon comme deux promontoirs qui s'élèvent au loin sur la surface mobile des eaux, quand, à la première lueur du jour, je me trouvai à l'ombre du *Pakandé*. On dit aussi que les Pyramides du Caire s'aperçoivent à deux journées de marche : quelle distance de ce monument de la main des hommes à celui que j'avais devant les yeux. La pente insensible d'une plaine prolongée s'écoulait entre le Pakandé et

une autre branche des Cordillières ; sur les deux côtés sortaient, en saillie, les courbes majestueuses qui profilaient ces hautes montagnes. On eût dit des talus immenses ; ils n'avaient ni fonds, ni points de perspective ; le ciel recevait la ligne qui dessinait leur vaste projection, et l'espace s'ouvrait, sans aucun accident, à toute l'étendue de la vue.

LXX.

Le soleil venait de se lever : je crus poser le pied sur le parvis d'un temple dans lequel je m'avançais. Je ne sais quoi d'auguste et de monumental paraissait animer cet ensemble. Des montagnes, entassées les unes sur les autres, formaient les parties lattérales de cette édification gigantesque ; légèrement pourprées par les premiers feux de l'aurore, elles se déroulaient comme des draperies bleuâtres et frangées d'or, auquel la transparence de l'atmosphère ajoutait quelque chose de flexible et de moëlleux... On eût dit la riche tenture d'un des temples de Balbeck ou de Palmyre.

LXXI.

Mais des nuages qu'un souffle caressant sem-

blait écarter, laissèrent voir, tout-à-coup, le globe radieux du jour.... Et le temple fut inondé d'une lumière vive et resplendissante. Ainsi brille, de l'éclat d'une fête, le sanctuaire que la piété a décoré au moment où le saint des saints se découvre aux yeux de la multitude. Tel et plus imposant encore sera aussi l'univers entier lorsque, réunissant le passé et le futur, un Dieu viendra qui dispensera l'éternité et la répandra comme une lumière qui n'aura point d'ombre !

LXXII.

Précipices, roches escarpées, enfractuosités sinistres, tel était l'aspect des derniers plans. — Sur un point, s'élevait la croupe hideuse d'une montagne; on eût dit un de ces animaux dont l'épine dorsale décrit une courbe brisée, et dont la fourrure, altérée par la misère, laisse voir des taches dartreuses et d'un aspect aride; ailleurs, c'étaient des pierres entassées sur des sommités dégarnies de toute végétation; elles gisaient comme les scories vitrifiées qui sortent de la fournaise, ou les sédiments d'un feu souterrain qui s'est appaisé.

LXXIII.

Mais ce groupe de pierres, dont les arrêtes

aiguës se dessinent en aiguilles, qui en a ainsi varié le jeu bizarre, et quelle main a disposé ces ornements aux contours flexibles qui ressortent pareils aux moulures qui décorent la base d'un trophée. — Me trompai-je : j'ai retrouvé ici ces mêmes ornements dont le relief, sous la forme impérissable du bronze, rappelle ce que la gloire des nations eut de plus prodigieux..... Oui, c'est un aigle ; il entr'ouvre ses aîles gigantesques, et on le croirait au moment de prendre son vol pour lutter contre l'orage, ou remonter à la demeure des Dieux.

LXXIV.

Jeu bizarre et inconcevable de l'imagination, douce émotion, tiraillement du cœur ; je m'arrête.... Cette pierre m'a retracé le souvenir de la patrie. Mes yeux sont éblouis, peut-être, et je me livre à leur mensonge. Mais ce sont là cependant ses aîles, ici ses serres, et le foudre des Dieux..... Je n'en puis douter, c'est cet insigne que je suivais aux journées de Smolensk et du Kremlin. Hélas ! je le cherchai aussi au passage de la Beresina !!!

LXXV.

J'ai détourné les yeux et je suis venu me

reposer au milieu des habitants de Nyéva. La vertueuse Zoraï y a pris le jour : c'est une fleur que le souffle de la civilisation n'a pu flétrir. Le parfum qu'elle exhale est aussi pur que les essences les plus subtiles. — Zoraï avait la beauté et un nom illustre ; les vertus de sa mère étaient le modèle qu'elle s'était donné. On la voyait souvent, dans les fêtes et les lieux publics, toujours aux côtés de celle à qui elle devait le jour. Vêtue d'une mandille, ses cheveux d'ébène, dont les boucles retombaient sur son front, étaient comme le diadême, d'une candeur juvénile qu'elle conservait pure au lieu de s'abandonner à la recherche et aux manières d'un âge plus avancé.

LXXVI.

Cependant les habitants de Commana avaient levé l'étendard, et Carracas venait de proclamer son indépendance, quand, après quelques échecs, les patriotes de Nyéva furent appelés à seconder les soldats qui s'étaient réunis dans la plaine. Le père de Zoraï répondit au cri de la patrie et s'éloigna du toît domestique. Dans le court espace d'une année, Zoraï devint un modèle de grâce et d'élégance : on admirait surtout ses yeux, où l'étincelle du tropique

semblait rayonner d'une clarté lucide et s'épandre comme la douce lumière dont se couronne la reine des nuits. Les jeunes habitants de Ñyéva en recherchaient le suffrage comme le but de leurs espérances.

LXXVII.

Mais où la séduction ne se montre-t-elle pas. La tendre Zoraï n'avait point encore ressenti les premières atteintes de l'amour, que le hasard conduisit au lieu de sa naissance un des officiers de l'armée libératrice. Lancé dans une carrière avantureuse, il avait pris, dès ses jeunes ans, l'habitude des vives émotions, et les recherchait à tout prix. Des manières étudiées et un discours plus mesuré que ne l'étaient ses sentiments, furent les moyens dont il se servit pour se faire bien venir de la mère de Zoraï, et entretenir la jeune vierge de l'auteur de ses jours et de l'espoir de son retour.

LXXVIII.

Au nom de son père, la tête penchée et les paupières humides, la jeune adolescente posait ses mains dans celles de sa mère, comme pour lui demander quelles étaient ses espérances..... Mais Corréguagès (ainsi se nommait l'étranger)

avait déjà préparé la séduction, et, habile à émouvoir le cœur de l'innocence, il savait que chaque larme qui s'échappait de ses yeux était pareille à l'eau qui tombe d'une roche et va grossir la source à laquelle le voyageur se désaltère. Zoraï était d'ailleurs aussi naïve que ses pleurs étaient purs. Elle les laissait couler, et n'avait garde de penser que les soins de Corréguagès dussent lui préparer de longs chagrins.

LXXIX.

L'étranger devint pressant et insidieux; Zoraï resta simple et inhabile; elle pleurait, et une teinte sombre donna à son regard cette langueur que porte presque toujours avec lui le premier désir d'un amour innocent..... De ce moment, elle eut un secret, et elle regarda comme un acte de vertu de le céler au fond de son cœur, tant étaient pénibles les tourments qu'elle éprouvait.

LXXX.

Le succès de Corréguagès a fait fuir la foule, et Zoraï ne compte plus cette suite nombreuse d'adorateurs qui forma son premier cortége, à son entrée dans le monde. Un homme, dont

les fleurs de la jeunesse commençaient à tomber fanées sous le souffle des ans, était seul resté attaché à ses pas. Ami d'enfance du père de la jeune fille, il avait obtenu de lui l'espoir d'une alliance de famille. — Dire que la belle Zoraï n'était pas sensible à ses hommages, est ne rien apprendre. Incessamment sacrifié au rire public, le malheureux n'avait d'autre honneur que d'être l'objet des sarcasmes de Corréguagès.

LXXXI.

Mais l'amant fortuné appartenait à l'armée de la Colombie. L'ordre de partir lui a été signifié : ni les larmes, ni le désespoir de Zoraï ne peuvent le retenir.... Quand viendras-tu? — Toujours trop tard, a dit la naïve habitante des Andes.... Et deux années s'écoulèrent sans que le nom de Corréguagès ait été vu que sur l'écorce des arbres.... Qu'est-il devenu celui en qui Zoraï avait mis toutes ses espérances, celui qui avait disposé de ses premiers ans, celui qui avait eu son cœur et sa pensée, celui qui avait vu couler ses larmes.

LXXXII.

Douleurs, plaintes, accents lugubres et longs

gémissements, les échos ont tout répété. — Ils se taisent depuis la saison nouvelle. Zoraï ne prise plus ni la douceur d'un jour serein, ni la fraîche rosée dont elle humectait naguères ses pieds légers, quand elle se rendait à la grotte voisine pour s'entretenir de l'ingrat Corréguagès. A quoi reste-t-elle attachée; elle a épuisé tout ce qu'elle avait de larmes, et ses joues creusées ne s'humectent qu'à de longs intervalles, quand elle sent encore la douce pression des mains de sa mère, et qu'elle se rappelle celui à qui elle doit le jour. — Hélas ! ce père que j'ai tant aimé, disait-elle, ne le reverrai-je plus. Mais ce serait pour l'offenser, et elle gardait le silence....

LXXXIII.

Si au moins j'avais rempli ses intentions, si j'avais pu lui présenter celui que son amitié me destina? — Telles furent ses paroles au moment où on annonça le retour de celui à qui elle devait le jour. — Que le dévouement est noble et sa résolution sublime! si tu ne te fusses imposé un devoir de rigueur, jamais tu n'aurais été heureuse, ô Zoraï, mais celui que tu as repoussé est devenu ton époux. Cette seule épreuve t'a réhabilitée, et proteste de ton courage en effaçant tes faiblesses.

LXXXIV.

Oui, il y a de la vertu dans ce dévouement d'une jeune femme, dans cette consécration de la beauté au culte de l'infirmité et de la vieillesse. Honneur à la prêtresse qui a su s'oublier pour se dévouer au service d'un temple qui tombe en ruine; car, si l'erreur est dans sa résolution, on y trouve aussi la magie du devoir alliée à la poësie la plus sublime, à cette poësie qui fait naître les grandes résolutions, et qui allège le poids d'une obligation quand elle ne doit finir qu'avec l'existence.

LXXXV.

Jetés, pour quelques jours, sur une terre déserte, où nous consommons un pélerinage de rigueur, quel est donc ce plaisir, cette idée de contentement et de satisfaction qui s'attache au mot de sacrifice, quand, si faibles de nous-mêmes, tout nous échappe, et que nous ne semblons vivre que de privations? Serait-ce que, luttant avec la nécessité, nous nous plaisons à ajouter le sacrifice aux concessions que nous sommes forcés de lui faire comme pour la braver et nous dire qu'il existe, dans la pensée et sa résolution, quelque chose au-dessus des faits et de la matérialité.

LXXXVI.

Mais la faiblesse s'arrête devant le sacrifice. Combien cette même idée est puissante, au contraire, pour l'homme qui apprit, de bonne heure, qu'il est en lui quelque chose de supérieur. Quoi ! des lois, des coutumes, des habitudes, des nécessités : telles sont les obligations qui me sont prescrites ! La vie est donc un fardeau, et on me l'imposa ? — Non : avec elle, je reçus la liberté, et il me reste une ressource ; pressé par les sens, mais plus fort qu'eux, j'ai le sacrifice pour m'exercer : je saurai lutter et le faire avec avantage.

LXXXVII.

Ah ! c'est sans doute, dans ces réflexions, promptes comme le sentiment et pénétrantes comme lui, qu'il faut chercher ces pensées mâles et résolues qui rendent le sacrifice si doux et la privation si facile à des êtres qui n'ont souvent, pour résister aux épreuves les plus rudes, que la faiblesse et la conviction d'une pensée intime.

Quelle haute idée ne donnent pas d'eux-mêmes ceux qui savent se les imposer. Qui n'a vu des hommes, en réunion nombreuse, consommer

ainsi les sacrifices les plus pénibles et lutter contre leurs propres désirs. Qu'il est sublime alors ce triomphe de la pensée, et qu'elle est éloquente cette voix qui s'élève dans les forêts de l'Amérique et dans l'enceinte de Rome, dans le temple des Incas et dans celui des Vestales, sur les bords de l'Orénoque et sur les rives de la Seine; car, partout où s'exhale son onction sublime se renouvelle l'idée du dévouement et l'oubli de soi-même, seuls sentiments à l'aide desquels la vie humaine atteint sa destination.

LXXXVIII.

Quand l'entraînement a tant de puissance, faut-il demander aux mortels, dont le cœur a tressailli, s'il est un sentiment élevé, une passion noble et généreuse à laquelle le sacrifice n'ajoute encore. J'ai souvent entendu parler des plaisirs de l'amour; j'en ai trouvé partout des peintures plus ou moins brûlantes; mais, quand je recueillais, de la bouche de mes aînés, ces narrations qui occupent la jeunesse et embrâsent ses sens, quand je comptais les heures, en assistant aux détails que le loisir amène sur la chute et la faiblesse des femmes. Hélas! disai-je, faut-il que le nombre des victimes soit égal à celui des triomphes.

LXXXIX.

Infâme séducteur, te faut-il donc des pleurs et des remords pour le bonheur que tu as conçu ? Ah ! si telle est l'ardeur atroce dont tu te sens embrâsé, ne profane pas du moins le nom sacré de l'amour. Cherche, cherche d'autres expressions pour rendre ta brutalité; car, ou tu n'as pas aimé, ou tous les sacrifices ont dû témoigner de l'élévation de ta pensée. — Mais le délire, l'exaltation des sens, le désordre de l'esprit, l'entraînement du cœur et de l'imagination.... Qui saurait résister à ces puissances ?

XC.

Ah ! si ce cœur, auquel tu en appelles, avait eu de la noblesse, tu aurais senti qu'il est quelque chose de plus fort que les sens, tu aurais senti que le plus grand des sacrifices, celui du dernier plaisir qu'on s'est promis, ce sacrifice qui conserve l'honneur, est le calme de la conscience; douce abstinence qui fait la joie des âmes pures. Oui, s'il avait pu être que tu eusses su te l'imposer : quel charme nouveau tu eusses trouvé dans ce mot d'amour si tendre et si persuasif, dans cette expression d'un sentiment élevé qu'une bouche pure et exempte de souillures

t'eut fait goûter avec la légère émotion du trouble.

XCI.

Si tu n'eus pas le bonheur d'arriver à cette profonde persuasion de ce que la pensée a de plus auguste. Quand le hasard, jeune adolescent, te fera entendre, dans la bouche d'un de tes compagnons d'âge, une parole de retenue, mêlée à l'expression ravissante d'un amour pénétrant, prête une oreille attentive et goûte cette joie indicible qu'il n'a pas été donné à tous les hommes de connaître. Adjoins à cette joie un sentiment de reconnaissance pour celui qui professera de tels principes, et n'aie garde de repousser l'influence persuasive de ses paroles. Celui-là est un ami sûr; il a la force et la pureté.

XCII.

Je connus aussi une puissance capable de m'inspirer cette retenue. Hélas! elle fut comme l'idole devant laquelle se consuma le feu de ma jeunesse. Une main barbare vint troubler mon culte, et j'ai vu le temple s'écrouler sur lui-même.

O toi, qui parcours ces lignes, pour prix de mes soins, mêle une de tes larmes aux tor-

rents de pleurs que je verse incontinent. Permets que j'épanche dans ton sein mon cœur obsédé de souvenirs; et, m'aidant à disputer à la mort une dernière illusion, regarde avec moi cette étoile que je vois briller sur un fond d'azur, suis sa lumière oscillante.... N'est-ce pas l'image de celle que j'ai perdue, le feu caressant de son œil quand il me transmettait les agitations de son âme.... Mais elle n'est plus, et cette lumière tremblante, qui s'agite à la surface des eaux, n'est que l'emblême du souvenir qui doit s'effacer lui-même.

XCIII.

O doux souvenir, tu répands cependant sur les longues périodes cette lueur paisible qui adoucit tout ce que la mort a de hideux et de pénible. Oui, je te révère, sentiment indéfinissable, affection triste et mélancolique, pâle lumière du passé, nouvel amour qui s'entretient de larmes, de douleurs et d'espérances. Comme le feu du ciel, qui féconde la terre et réchauffe son sein, tu appaises aussi les angoisses de l'âme et tu rends à celle-ci sa force et son activité.

QUATRIÈME CHANT.

I.

Déja l'astre du jour avait parcouru les trois quarts de sa course annuelle, et ses bienfaits s'étaient répandus sur la terre où germe l'or. Les nombreux descendants de *Manco*, les yeux tournés vers l'occident, épiaient le moment où brillerait, au milieu de la voûte enflammée du soir, le disque argenté du nouveau croissant. Telle brille aussi la lame arquée qu'un artiste a fixée au sommet d'une flèche, de laquelle tombent des draperies de pourpre, que des vierges viennent tirer sur la couche nuptiale d'un époux heureux, au moment où il va se soustraire aux regards de la multitude.

II.

Toute la cité sainte s'inspire d'un pieux recueillement. Les Incas se pressent en foule dans la maison sacrée du soleil, et chaque

habitant de Cusco se dispose, par la prière, à la solennité qui doit commencer au prochain lever de l'astre du jour. Les vierges choisies, retirées dans le réduit mystérieux, où s'exhale leur amour pour l'époux divin qu'elles honorent, attendent l'heure où, procédant aux détails de la cérémonie, elles commenceront leurs chants pour demander à *Pachamac* l'invisible, que les maux qui affligent l'humanité soient écartés de l'empire. »

III.

« Par ordre suprême, émané de la bouche auguste du grand-prêtre, oncle de l'Inca royal, et du plus pur sang des descendants du soleil, l'austérité sévère du *Caci* a été décrétée. Quelque peu de maïs torréfié sous la cendre, et les feuilles amères d'une plante herbacée, dont l'épice est mitigée par le sel, doivent être la seule nourriture du peuple péruvien, d'un soleil à l'autre. — Conduites de leur demeure au temple, les chastes épouses du dieu de la lumière ont tendu le lieu saint en tentures tissées de leurs propres mains, et où brillent l'or et les plumes éclatantes de l'oiseau sacré qui erre sur le bord des lacs. »

IV.

« Deux agneaux, blancs comme la neige et

venus de la même portée, ont été remis, par les vierges choisies, au collége des prêtres, après que leur toison a été lavée à l'eau courante d'une source vive qui jaillit au milieu du temple et retombe dans un bassin d'or massif. En rentrant dans leur demeure elles se sont inclinées sous la voûte d'un arc-en-ciel, figuré par des bandes de métal poli, sur lesquelles des couleurs, heureusement fondues, s'animent d'une transparence ardente. Elles ont aussi heurté les portes d'argent de la demeure de leur mère, épouse céleste du soleil, et ont adressé leur prière à *Chasca* (a) la chevelue, qui est, au firmament, le guide du berger et le précurseur du jour. Pendant que le peuple de Cusco se livre au sommeil, et que les Incas, prosternés sur les degrés extérieurs du temple, au pied d'un obélisque couronné de fleurs, attendent, le front dans la poussière, les premières lueurs de l'aube matinale, elles pétrissent la farine du maïs et y mêlent le sang que des matrones font tomber goutte à goutte de leur jeune front, incisé avec le tranchant d'une pierre consacrée. »

V.

« Cependant les heures s'écoulent, et la nuit se

(a) Etoile de Vénus.

retire comme un mystère. Tout le peuple s'est rendu dans la place publique qui sert d'avenue au temple et qu'entoure la maison des Incas et celles des vierges sans tache. Lisses et polis comme les masses rocheuses que la mer lava de ses eaux pendant des siècles, les murs de ces édifices, cimentés par des torrents de métal infiltrés dans les joints, s'élèvent par étages et portent des dômes en pyramides qui s'élancent vers le ciel en échelons variés. On distingue par dessus tout, le faîte majestueux de la maison du soleil, recouvert de chaume et couronné d'une large bande d'or qui se présente sous la saillie d'un diadême où se réfléchiront les premiers feux de l'astre du jour. »

VI.

« Près de l'obélisque que les Incas entourent depuis la veille, paraît l'Inca royal, élevé sur un siége du métal le plus précieux, œuvre recherchée des artistes de Cusco, et que portent sur leurs épaules des serviteurs, en nombre égal aux étoiles brillantes de la lyre céleste, tous élus entre les plus distingués de deux provinces, qui seules ont le droit de pourvoir aux besoins de sa personne royale. L'*anuco* (*a*),

(*a*) Espèce de tunique.

formée d'un tissu léger et blanc comme le corsage d'un cygne, bat sur la poitrine de l'Inca et descend jusqu'à ses genoux. Jetée sur ses épaules, la *yacolla* (*a*), sans prendre le contour de ses membres, sert à les parer de l'ardeur du climat, et laisse voir sur le côté gauche, fixé à la trame légère d'une ceinture nuancée des couleurs les plus variées, une bourse carrée où se trouve l'herbe des sacrifices. »

VII.

« Toute la majesté de l'empire semble briller dans le regard solennel de cet aîné du soleil, et la foule nombreuse des Incas, ses fils, s'humilie devant son bandeau royal, que surmontent des plumes tachetées de noir et de blanc, arrachées à l'aîle d'un oiseau solitaire habitué des rives lointaines et qui servit de guide au vertueux Manco, lorsque, traversant les déserts de *Villacanuta*, il fonda la céleste Cusco, en fichant sa verge d'or dans le premier lieu de la terre qui ait été éclairé de la lumière du jour. »

VIII.

« Près de sa personne vénérée sont les *cu-*

(*a*) Pièce de flanelle de couleur dont les coins étaient atta-

racas ou interprètes de la loi. Vêtus de robes semées de lames d'or et d'argent, ils ont, avec la garde des *quipos* (*a*), le soin de perpétuer les actions éclatantes des Incas et de transmettre les traditions de l'histoire, sous les formes allégoriques de l'apologue. Des gardes couverts de peaux de jaguar, dont les griffes retombent en croix sur leur poitrine, viennent après; une sarbacane, décorée des couleurs nuancées de diverses espèces de bois, enchâssés l'un dans l'autre, pend à leur épaule, et l'on remarque à leur côté un faisceaux de flèches empoisonnées, deux fois longues comme la palme de la main et ornées à l'extrémité de quelques mèches de coton tournées en spirales. »

IX.

« Suit enfin une troupe nombreuse de jeunes Péruviens armés de toutes pièces, ayant la *mucana*, sorte d'épée à deux tranchants, dont la lame, formée d'un silex jaune ou verd, a le fil aigu du damas. A peine vêtus, ils portent à la chute des reins la fourure d'un animal aquatique, dont le velouté est doux comme un satin

chés sur l'épaule gauche par une épine de cactus ou une épingle en or, appelée *topas*.

(*a*) Filets et nœuds servant de légende.

et les couleurs partagées par bandes. Ardents et pleins de hardiesse, ils font brandir le *chuqui* (*a*). Autour de leur tête que décorent des fleurs entremêlées dans les touffes de verdure d'une plante qu'ils appellent *toujours jeune*. Prestes et vifs comme le chevreuil sauvage, dont le duvet sert à tisser la trame des étoffes royales, leurs jambes, entièrement nues, ont pour défense l'*usûta* (*b*) à la semelle de jonc et aux tresses de laine. C'est parmi eux que sont choisis les courriers qui transmettent aux extrêmités de l'empire les messages de l'Incas royal. »

X.

« Après ces corps, élus parmi ce qu'il y a de plus noble dans l'empire, s'agite en flots tumultueux la foule nombreuse des Incas. Leur chevelure est tombée sous le vif tranchant de l'obsidienne pour être présentée en hommage au soleil leur père. La tête ornée du *Llantu*, on voit battre sur leurs tempes les extrêmités de cette tresse dont les plis redoublés forment un bandeau noir comme l'ébène. Presque tous ont pour pendants d'oreille des morceaux de bois

(*a*) Espèce de javelot.

(*b*) Chaussure en usage chez les anciens Péruviens.

odoriférants, ou seulement un flocon de laine, produit précieux de la fourure de quelqu'animal recherché. Ces dons sont les marques de la munificence royale. Les uns portent sur l'épaule un instrument en bois de forme triangulaire, armé d'un globe; c'est le signe de l'abondance et l'instrument du labour. D'autres portent un javelot dont la pointe, durcie à la flamme, résiste comme la pierre. Plusieurs sont aussi parés des plumes du condor, oiseau formidable dont les ailes sont trois fois longues comme la verge du pasteur; ils se vantent de tirer leur origine de cet oiseau redouté. »

XI.

« Cependant la lumière avait déjà blanchi la voûte du ciel, et les portes d'or de la maison du soleil commençaient à darder une flamme vive dont l'œil pouvait à peine soutenir l'éclat, quand le collége des *amuntas*, contemplateurs des mondes et du globe céleste, parurent s'émouvoir. On ne tarda pas à voir un Inca du sang royal venir de la forteresse et descendre la colline de *Sacsahuaman* à toute haleine. La robe retroussée autour du corps, il avait à la main une lance garnie de plumes de diverses couleurs et décorée d'un grand nombre d'anneaux en or:

c'était un courrier du soleil. Il fut droit au grand prêtre et toucha de sa lance les armes de quatre autres courriers, vêtus comme lui, et qui attendaient ce signal pour partir du centre de la place et se diriger vers les quatre parties du monde, afin d'apprendre à toute la terre que le soleil écarterait de l'empire les maux qui peuvent affliger l'homme. »

XII.

« Aussitôt les docteurs de la loi et les prêtres s'inclinèrent à diverses reprises; et, comme pour disposer leurs paupières à recevoir la douce influence de la clarté céleste, ils s'arrachèrent les sourcils et les dispersèrent du souffle après avoir épuré leur haleine en pressant contre leur bouche les tiges de l'herbe aromatisée qui est consacrée à l'astre du jour. — L'Inca royal, toujours sur les épaules de ses sujets, se dirigea vers le temple : chacun des Incas s'était dépouillé de l'*Usuta* et s'avançait pieds nus. Les premiers degrés de la demeure du soleil étaient franchis et les portes s'ouvraient. »

XIII.

« La multitude, rangée sur les pas de ses

chefs, se tenait dans un pieux et craintif recueillement. On apercevait les plaques d'or et les lames brillantes qui formaient, au milieu de l'enceinte, la figure gigantesque du soleil. Les gerbes radieuses de l'astre générateur s'y réfléchissaient sous mille couleurs éblouissantes, et les restes embaumés des rois, assis près du soleil leur père, la face tournée vers l'orient, semblaient s'animer au feu de cette clarté nouvelle et retrouver le sentiment, à la vue du peuple, dont ils furent aussi les pères, quand un nuage, poussé de l'occident, interrompit tout à coup la douce lucidité de l'aube du jour. »

XIV.

« L'inquiétude aussitôt s'empara des Péruviens. Le vase sacré que porte l'Inca sacrificateur, et dont la concavité sert à réfléchir les rayons du soleil pour embrâser les aromates qui sont sur l'autel, s'est échappé de ses mains et roule sur le parvis. Le peuple entier a les yeux au ciel et suit le mouvement d'un aigle en but à des milliers de faucons et se défendant à peine. — Le combat n'a pas été long : le malheureux oiseau vient tomber au milieu de l'assemblée, non loin de l'obélisque que les enfants de la nature vénèrent comme

le siége où se repose le soleil à l'époque du solstice. »

XV.

« Les devins se souviennent qu'on vit, à la dernière lune, trois disques voiler de leur opacité l'astre des nuits. Vainement ils en ont fait un mystère au peuple : on se répète que naguères la foudre est tombée sur la demeure des rois, et que les éclairs furent toujours les précurseurs de la justice divine. Quelques-uns assurent que la mer, sortant de son lit, se soulève à l'occident et menace d'envahir les dernières limites de l'empire. On dit aussi que des comètes incendiaires ont été vues secouant leur chevelure ardente au bord de l'horizon, et qu'elles s'avancent pour consommer la ruine entière des fils de Manco. »

XVI.

« Tels furent les présages sinistres d'une catastrophe qui dépassa autant la crainte et les alarmes des Péruviens que les Almagre et les Pizarre sont au-dessus des criminels ordinaires. Alors la conquête n'était pas encore résolue, et les Espagnols, rassasiés de sang, comme le tigre

que toute une journée de carnage retient dans son antre, attendaient d'autres occasions et le moment de fondre sur une nouvelle proie.

« Trois aventuriers, cependant, recueillent déjà tous les récits qui pourront seconder leurs projets. La soif de l'or est la passion qui les anime : ils vont affronter les dangers que Nugnez de Balboa n'a pu surmonter, et, suivant leur expression, éteindre dans le sang l'injure que des barbares ont faite au nom Espagnol. Réunis dans le port de Panama, Pizarre, Almagre et Lucques n'attendent, pour le départ, que le renfort qui leur a été promis de l'île espagnole. »

XVII.

» Impatiente d'aventures et entraînée par la renommée de Pizarre, une troupe de Castillans traverse l'Isthme et remonte le fleuve des Lézards, pour s'associer à la conquête du Pérou.

» Assis à l'arrière d'une longue pirogue était Antonio de Ribera, dont le caractère bouillant ne connut jamais le retard ; la main sur la tête d'un énorme dogue, le Castillan regarde tour-à-tour les esclaves qui se penchent sur leurs rames, et l'animal dont les yeux étincelants semblent n'attendre qu'un signe. »

XVIII.

« Astrato, c'était le nom de ce chien de guerre, payé trente esclaves à l'un des soldats de Ponce de Léon, a depuis long-temps compris l'impatience de son maître.

» Il le regarde et laisse pendre sa langue sur ses lèvres épaisses, battant lentement l'une contre l'autre, en même temps qu'une salive abondante coule sur les longues pointes d'émail qui brillent aux deux côtés de sa puissante mâchoire.

» Tout-à-coup le dogue s'élance; d'un bond, il est à l'extrémité de la pirogue, plonge et ramène un esclave qui s'est précipité dans les flots, demandant à la mort la liberté qu'on lui ravit.

» Astrato l'a saisi de ses dents aiguës et reparaît à la surface du fleuve traînant vers son maître l'esclave téméraire qui a ainsi enfreint le droit de propriété. »

XIX.

» Par Saint-Jacques, a dit Ribera, jouissant des triomphes de son chien de guerre, et à peine ému de la trépidation convulsive du sauvage qui se débat à ses pieds.

» Que des soldats timides épargnent les femmes :

je promets ici devant toi, heureux patron de l'auguste Espagne, que, dans les jours les plus difficiles, Astrato boira jusqu'à satiété le sang des infidèles.

» N'est-ce pas honorer ton saint nom que d'immoler ces barbares; n'est-ce pas en purger la terre et être agréable à celui qui rejette de son église ceux qui ne suivent pas sa loi.

» Oui, que le fruit précieux du sein de la femme soit ta pâture, Astrato, et que tes naseaux fumants aillent trouver l'enfant qui n'a pas vu le jour pour apprendre à connaître nos ennemis avant qu'ils aient manié l'arc. Comme le compagnon chéri de Ponce tu mériteras aussi et le triomphe et la triple solde. (a) »

XX.

« Et Ribera, nonchalamment allongé sur un tapis de velours vert, mêla aux strophes d'un hymne sacré le chant antique d'un boléro, dont ses compagnons redirent le refrain.

» Cependant l'esclave mutilé sous la dent du dogue expire. Le Castillan, sans interrompre ses chants, a fait entendre le cri aigu d'un sifflement particulier.

(a) Brezerillo. (*Voir le Chant précédent.*)

» Astrato s'élance de nouveau, porte ses griffes sur le malheureux Indien ; et, la tête plongée dans la poitrine de sa victime, les soies épaisses qui recouvrent sa gorge sont imprégnées d'un déluge de sang.

» L'œil ardent de l'animal a étincelé : il s'éteint bientôt sous la langueur de l'ivresse. »

XXI.

« Ribera donne un nouvel ordre ; et les restes déchirés du cadavre vont rougir les eaux du fleuve de quelques gouttes de sang qui n'ont pu être épuisées. — En cet instant le vent balançait des masses de lianes au-dessus des pirogues où voguait l'expédition ; des fleurs s'effeuillèrent indistinctement sur les compagnons de Ribera, et les esclaves qui refoulaient l'eau du fleuve sans oser suivre, du regard, les restes de leur malheureux frère, qui allaient passer au pied de leurs huttes et parcourir le cours entier de la rivière des Lézards. »

XXII.

« Le moment de l'arrivée n'était plus loin : l'heure de l'expédition devait le suivre de près, et les projets de Pizarre allaient s'accomplir. —

A peine Ribera a-t-il rejoint Panama, que l'assemblée générale des Castillans est convoquée. Tous montent à bord du navire qui doit porter l'expédition. Almagre et Lucques, ministres de l'autel, et qui ont secondé de leurs épargnes les conceptions de leur chef, ont fait dresser, sur la proue du navire, une table recouverte d'un tapis de lin. »

XXIII.

« Une image du Christ a été déposée sur cet appareil. A ses côtés sont quelques vases en terre grossière et des coquillages consacrés, que de pieux sectateurs de l'illustre Saint-Jacques ont offerts pour la cérémonie. Du reste, ni or ni argent : l'expédition avait tout absorbé ; et Fernand de Lucques n'a conservé, pour la célébration des saintes solennités de la religion, qu'une chasuble où brillent à peine quelques fils en or, débris déshonorés des larges galons que l'opulence avait étalés sur les coûtures.

XXIV.

« Le Saint Sacrifice est offert à Dieu pour lui demander sa protection. Lucques se prosterne, et toute la foule suit son exemple. — Mais, qu'est-ce, l'hostie qui devait préparer cette

conquête est profanée dans les mains même du prêtre ! Au moment de l'exaltation, Lucques osant partager la victime pure et céleste, qu'il tient entre ses doigts, la déchire et l'offre à ses deux associés, les interpelant de sceller leur infâme convention du sang même de leur Dieu. « *Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des » idolâtres.* »

« Et l'avenir de notre infortunée patrie fut décidé par ces paroles. »

XXV.

Tel fut l'intéressant récit que me faisait un jeune Américain des traditions de son pays, quand, parcourant la cité de Cusco, nous arrivâmes sur une promenade publique où nous fûmes distraits par la vue d'une femme dont les doigts couraient rapidement sur une harpe qu'elle faisait retentir d'un accent plaintif. Quel ne fut pas mon saisissement, lorsque, dans ma langue maternelle, j'entendis les strophes suivantes :

1.

Voyageur, voyageur, si tu eus une patrie, aie pitié de l'orphelin qui court le monde; et si le soleil dora jamais le toit hospitalier de tes pères, espère.... espère toujours : tu t'assiéras encore sur le banc de tes ancêtres.

2.

Voyageur, voyageur, presse, presse tes pas; car le temps que tu donnes à contempler les merveilles de l'art ne saurait être aussi doux que celui qui s'écoule à l'ombre du foyer domestique. Ah! retourne t'asseoir à côté de ta mère: là tu auras une larme pour l'orphelin.

3.

Voyageur, voyageur, sois plus heureux que celui qui t'implore. Je n'ai jamais puisé l'eau à la fontaine de mon village; je ne goûtai non plus ni l'aimable liberté de l'enfance, ni son enjouement folâtre. Le premier pain que j'ai mangé je le dévorai sur la borne des lieux publics.

4.

Voyageur, bon voyageur, aie pitié de mes peines; car si mes yeux sentirent la douce langueur du sommeil, ce ne fut que lorsque ma tête reposa sur les marches d'un temple ou les degrés d'un palais. Jamais je n'ai fermé l'œil sur le sein de ma mère.

5.

Ah! voyageur, voyageur, accorde-moi une larme, car il me souvient d'avoir vu la colombe et le pigeon, aux ailes bleues, s'arrêter sur le chaume où je pris le jour; mais, dès les premiers rayons de l'aube matinale, j'ai fui vers des plages lointaines.

6.

Bon voyageur, ne ferme pas ton cœur au doux souvenir des premiers ans. Laisse aux âmes arides ce désir de voir et cette passion si sèche d'elle-même qui les porte aux lieux

où sont la foule. Aie une larme pour l'infortuné : tu en recevras la récompense dans le calme de la solitude, au foyer générateur des affections de famille.

XXVI.

Et ma malheureuse compatriote continua à toucher les cordes de son instrument, terminant, par quelques phrases accentuées, le mode qu'elle venait de parcourir. Un jeune enfant l'accompagnait, et il avait cessé ses chants, non ses gestes. C'était le moment de la collecte : il adressa sa prière aux spectateurs, en y joignant la démonstration enfantine de ses deux petites mains. — Comment rester étranger à une pareille scène? C'était sur le déclin du jour, sous un ciel éloigné, à l'heure où les promenades et les avenues publiques se remplissent d'une foule nombreuse. Une clarté indécise, mais encore brillante de quelques jets de lumière répandait sa douce lueur.

XXVII.

Des tentures, enrichies de soieries et relevées par des franges en or, flottaient sur la tête des jeunes beautés de Cusco. Nonchalamment accoudées sur des bancs de gazon, elles étaient comme les fleurs d'un parterre, quand l'haleine du soir

les caresse. C'est dans ces lieux que l'Albane eut retrouvé ses inspirations; c'est aussi sous les plis transparents des gazes légères que le Zéphyr agitait, et dans les nœuds qui fixaient la chevelure bouclée de plus d'une belle, que je crus voir les enfants de Cypris se jouer et agiter leurs aîles brillantes, comme pour répandre le prestige et le mensonge grâcieux de leur sourire sur une multitude que la préoccupation du plaisir semblait avoir réunie. Mais quel contraste présente cette harpiste qui mendie, dans des lieux publics, le pain dont elle soutient sa misère. Et quelle pensée sinistre réveille l'œil déjà terne de cet enfant, qui, avec toutes les grâces de son âge, porte les stygmates de l'abjection et ne connaît rien de l'avenir qui l'attend et des traverses qui compléteront ses années.

XXVIII.

Qu'il me soit encore permis, pour consommer mon pélerinage, de revoir le pic neigeux des Andes et de contempler la nature avant de descendre au champ d'Yacuccho, pour y mêler mes larmes au sang des braves.

Combien n'est pas douce, en effet, cette rêverie expansive qui nait comme par enchante-

ment dans les solitudes pittoresques de la Sierra; et qui pourrait s'en détacher, quand, sous le charme d'une divagation inspirante, l'esprit et la pensée acquièrent cet élan qui donne de la magie aux moindres détails, et je ne sais quelle couleur poëtique aux contrastes les plus bizarres.

XXIX.

Ici c'est une caravane dont la file allongée serpente sur les flancs de la Cordillère. Pareille à une spirale, elle suit avec lenteur son mouvement d'ascension, en se déroulant sur les échelons angulaires d'un sentier étroit. Qui pourrait suivre, sans inquiétude, la marche indécise des mules et de leurs conducteurs; quand, penchés sur l'abyme, ils s'avancent entre des roches siliceuses, dont les masses, prêtes à se détacher, forment sur leur tête comme un dais, sous lequel la mort, toujours à leur côté, semble les conduire.

XXX.

Çà et là, dans le fond des précipices, ou sur le revers d'un éboulement, sont des squelettes blanchis par le temps. Une végétation

triste et désolée semble se survivre à elle-même. Quelques mimosas épineux adhèrent au sol ; et, sous la langueur de l'épuisement, attendent que les trombes et l'orage viennent les alimenter de la poussière et des débris qu'emportent avec eux leurs noirs tourbillons. L'aigle et le condor, dont les aîles voilent la lumière du soleil, passent seuls sur ces lieux attristés, et se balancent par delà les nuages, épiant les mouvements de la caravane et toujours prêts à fondre sur la victime qui va tomber pour ne plus se relever.

XXXI.

Tel s'offre, aux yeux troublés d'un mortel, que l'épaisse obscurité de la nuit a écarté de sa route, un champ de sépulture protégé de son silence et frappé de l'immobilité de sa douleur. Tel s'offre ce même champ quand le ciel en feu s'ouvre, et, dans la perturbation de l'orage, darde et brise, sur le marbre des tombeaux, ses étincelles se dispersant au milieu des cyprès comme les émanations douteuses d'une clarté sinistre sortie du sein de la terre pour reporter, à sa surface, l'horreur entière des sépulcres.

XXXII.

Approche-t-on de la région des neiges ; plus

hideuse, la nature, dépouillée de tout ornement, se présente avec tout ce qu'elle a de repoussant comme pour détourner le voyageur de son entreprise. Déchiré et sans gazon, le sol ne montre plus à l'œil que ce nu désastreux d'un bouleversement dont les traces et les ravages se confirment par l'aspect irrégulier des roches insolites jetées çà et là. Prompt à passer dans le cœur du voyageur, le sentiment d'une telle convulsion manque rarement de frapper le plus fier courage de stupeur et d'indécision. — Mais où l'homme s'arrêterait-il : le versant de la Cordillère est ici le terme qu'il s'est donné.

XXXIII.

Sans hésiter, il s'aventure dans la profonde coupure d'une gorge qui sillonne le sommet des monts. L'appât du gain et l'amour de l'or ont découvert ce passage, presque fermé à la lumière par les escarpements élevés des masses de basalte qui en forment les parois. Bientôt le ciel, en effet, ne paraît plus que comme une écharpe d'azur, dont les bords déchirés dessinent les inégales aspérités du cratère. Quelques filets d'eau ou des flocons de neige, que le tourbillon emporte en faisant retentir la voix sourde de cet

écho, sont, avec le bruit aigu et les répercussions des pieds des mules, sur des cailloux roulants, les seuls accents qui se fassent entendre dans ces couloirs. Les couleurs diversifiées des transudations diluviennes semblent avoir décorés ceux-ci d'un vernis brillant et limpide pour saisir l'âme et la contrister par cette image d'un isolement lugubre.

XXXIV.

Mais quel autre spectacle se montre à la sortie de cet antre; et de quel ravissement n'est pas transporté le voyageur, quand, rendu à la lumière, il contemple le disque radieux du jour épandant sa chaleur puissante sur la vaste étendue des pampas et les animant de son expansion splendide! Déroulées en nappes de verdure, quel agrément n'ont pas ces steppes s'animant au souffle léger du vent, et qui ne prendrait plaisir à considérer les larges feuilles du palmier se heurtant et se choquant entre elles à l'égal des lames qu'une brise de mer émeut sous les molles ondulations d'une courbe prolongée.

XXXV.

Toute trace de désolation n'est pas cependant

effacée de cette scène. Le feu a porté ses ravages dans ces forêts, et les lieux que l'incendie a dévorés rappellent le malheur d'un peuple moissonné par la peste, ou celui d'une grande population tombée sous le fer d'un conquérant. Mais à peine les flammes se sont-elles éteintes, que les arbres épargnés étendent leurs ramées pour voiler ce champ de deuil. C'est aussi quelquefois au milieu d'une clairière, ainsi couverte de cendres, qu'apparaît, laissé comme témoin d'une journée de désastre, un cèdre majestueux dont la tête s'élève par delà le dôme uniforme de la forêt. Recouvert de plantes parasites qui s'attachent à ses rameaux, on dirait un géant, la crainte et le respect des âges, au moment où la main du temps vient de jeter un manteau sur son torse sillonné par le feu.

XXXVI.

Là demeure l'Indien, enfant des déserts et dominateur absolu de la plaine. Dans ses veines coulent, confondus ensemble, le sang espagnol et le sang américain. Destiné aux plus rudes épreuves du corps, sa gymnastique, aussi simple que grossière, consiste à bondir sur la peau tendue d'un taureau sauvage. Encore au sein de

sa mère, il se roule déjà sur un lit de chardons, seules plantes qui couvrent les pampas dans une saison de l'année ; ou sur les tiges fanées des herbages qui servent de litière au coursier, compagnon de sa fortune. Une dague et les bandes flexibles d'un *lasso*, arme terrible dans ses mains, sont les hochets de son enfance.

XXXVII.

Il a serré, de ses faibles membres, les flancs arrondis des vieilles cavales, qu'il ne peut encore atteindre, de la main, le mors couvert d'écume d'un étalon dont les naseaux fumants vont chercher la terre après une longue carrière. Cependant le moment arrive où ses pieds ne devront jamais rester empreints sur la plaine. Un coursier sauvage, pris parmi les plus fougueux des hardes nombreuses qui errent dans les pampas, lui est amené par ses aînés.

XXXVIII.

De ses mains doit tomber la crinière flottante de l'animal indompté. Un fer lui est remis, et il le promène en signe de domination, sur l'encolure hardie de l'animal qu'il dépouille des plus nobles attributs de sa liberté. — D'un saut il s'élance, et ce premier compagnon de la vie

aventureuse, dont il va faire l'essai, doit fléchir sous sa main et laisser la trace du sang au travers de l'arène qu'il va franchir.

XXXIX.

Pour prix de son courage, et comme signe distinctif de son entrée dans la vie, le jeune nomade, en revenant à ses compagnons, saute à terre, et, après avoir promené sa main sur la croupe humide de son coursier, humecte sa chevelure du sang qui ruissèle des larges coupures qu'il a tracées de ses éperons dans le flanc de l'animal. De ce jour il pourra se mesurer avec les nomades rivales, porter sa main à la bouche et pousser le cri de guerre, manier le lasso et ceindre son front d'une couronne de balles, réserve meurtrière qui ne doit plus le quitter, et qu'il porte comme le signe d'une existence toujours livrée aux périls.

XL.

Aux yeux de cet homme demi-sauvage, la dignité de l'homme est de monter les chevaux les plus rapides, et de forcer l'autruche ou le gamma. Une tranche saignante du bison ou du peccari, qu'il vient d'atteindre, fait toute sa nourriture. Tel est le seul prix de ses fatigues

et des rudes combats qu'il livre aux plus redoutables animaux des forêts. D'ailleurs, habitué à se jouer des orages, il les voit fondre sans émoi, et ne fait que sourire au bruit terrible de leurs déchirements, quand, s'élançant du haut de la Cordillère, ils résonnent sous la tête panachée des forêts séculaires dont il fréquente les détours depuis son enfance.

XLI.

Jamais cet habitué des pampas n'ouvrit un sillon pour demander à la nature quelques fruits. Sa case n'est que le lieu où il trouve un mors de rechange, de nouveaux éperons, la bande de cuir propre à remplacer le lasso qui vient de se rompre entre ses doigts. Quelques peaux, jetées en travers sur des ais, forment sa demeure et lui servent d'abri : c'est là qu'il étend ses membres harassés sur l'épaisse fourrure du buffle, et que ses yeux s'appesantissent sous les langueurs de la fatigue, n'ayant d'autre appui que le crâne blanchi d'un coursier, ancien compagnon de ses aventures dans le désert.

XLII.

Mais revenons sur nos pas et passons à *Ga-*

manguilla. C'est là que, poussées dans une lutte décisive, les traditions du passé et les espérances du jour se sont mesurées pour la dernière fois. J'ai, dans plus d'une occasion, promené mes regards sur les champs de carnage. Comme Byron, j'ai pris plaisir aussi à descendre des hauteurs du Mont-Saint-Jean dans la plaine de Waterloo, et à y couvrir mes pieds de la poudre d'un empire; mais, au milieu des débris que je foulais, j'ai vu un aigle enseveli sous les traits qui l'avaient atteint; on lisait sur une bande ensanglantée: *la garde meurt et ne se rend pas.*

XLIII.

Ici, dans la vaste étendue des pampas, on voit aussi la terre jonchée de débris et de cadâvres; mais un génie semble être descendu des régions éthérées pour jeter un voile sur ces tristes restes. Le passé doit-il ainsi s'effacer? et le soleil de la liberté aura-t-il sa première aurore pour ces régions engourdies par le despotisme? Tel me parut le champ d'*Ayacuccho* (1) Lorsqu'aux premières lueurs du crépuscule j'arrêtai mes regards sur ce lieu, où le voile blanc d'une rosée féconde se déroulait comme pour cacher, sous ses plis ondulés, les derniers vestiges d'une puissance monstrueuse.

XLIV.

Platée, Salamine, Pharsale, Actium, se présentèrent aussitôt à ma mémoire; je me rappelai aussi la journée de Bedder dans les déserts de l'Arabie; je me rappelai la mâle résolution du prophète et cette vive inspiration du courage qui lui valurent la victoire et le partage de l'univers. Mais rien de cela était-il égal à la journée d'Ayacuccho. Ici c'est plus qu'une victoire : c'est le triomphe de la vérité sur l'erreur; c'est l'homme rentrant dans ses droits et retrouvant la dignité que le ciel lui avait départie..... Les mercenaires qui l'avaient flétrie ont mordu la poussière. Vingt siècles de despotisme se sont arrêtés là.

XLV.

Dans ces mêmes lieux va s'élever, devant la postérité, un monument unique dans son genre. On y lira sur le bronze que le Pérou fut libre tel jour : ce sera la première page de l'affranchissement général de l'Amérique. Des milliers de braves y inscriront leurs noms; et, sur cette pierre angulaire de la liberté, paraîtra le buste d'Antonio Jose Sucre. Puisse-t-il résister aux orages révolutionnaires! — Mais, à quelques siècles de nous, l'étranger, préoccupé d'un nom illustre, demandera peut-être où était Bolivard?

XLVI.

Arrêtez vos regards sur la base de cet édifice : *le 27 décembre* 1824, le libérateur votait cet hommage à son digne compagnon d'armes. — Noble et touchante expression de ce que le sentiment et la modération ont de plus pur, puisses-tu servir d'exemple aux races futures et arriver jusqu'à elles avec ces paroles du conquérant pacificateur : « A l'armée du Pérou et au triomphe » de la liberté : que les épées des braves qui » m'entourent me percent le sein si jamais j'op- » prime les nations que je délivre actuellement. » Que l'autorité du peuple soit la seule puis- » sance sur la terre, et que le nom de la ty- » rannie soit effacé de la langue des nations. (*a*) »

XLVII.

O bienfait inexprimable de la sociabilité, de quelle douce satisfaction tu inondes le cœur de l'homme ! Un autre univers vient de s'offrir à mes regards, et j'ai parcouru des merveilles sans nombre. Oui, que le jet brillant de la pensée

(*a*) Propres paroles de Bolivard dans un repas de corps qu'il présidait après l'affaire de *Janin*.

anime cette civilisation nouvelle. J'ai vu de nombreux citoyens, et je les ai comptés comme des frères. La même pensée les animait : c'était celle qui triomphe de tous les obstacles, celle qui défie le présent en comptant sur l'avenir, et braverait le néant lui-même si l'éternité ne se montrait aux dernières portes de la vie.... Mais à ce mot que sont la gloire, les triomphes et les succès même de la civilisation, que sont-ils? que l'éclat incertain que jette l'aîle d'un moucheron quand il traverse un rayon de lumière.

XLVIII.

O déité terrible, sévère postérité, idole trop souvent encensée, tu me fis tressaillir et je n'ose te nommer.... Oui, tu te ris de mon audace, et, quand je parle de l'avenir, je te vois qui soulève la pierre qui doit fermer ma tombe. — C'est là que tout va finir; là se dissipera l'illusion, et les échos auront gardé le silence. — O présage redouté! quel rêve a été le mien : pourquoi m'avoir trompé, pourquoi m'avoir séduit.... Mais j'entrevois encore une ombre, une dernière trace de la tyrannie : que le peu de forces qui me reste soit employé à la poursuivre.

XLIX.

Là, dans Lima, s'ouvrait une arène sanglante, institution sauvage, que la férocité recommanda, que l'abrutissement a tolérée, que la dégradation nationale approuvait de ses exclamations stupides. Ce fut le champ réservé aux combats de taureaux. — Un animal en fureur et quelques mercénaires entraient en lice; et une population dégradée, que ses maîtres avaient habituée à la démoralisation, se pressait en foule comme pour se familiariser avec la cruauté et le sang. — Que le temps et la liberté fassent justice de cette institution, dernier symptôme de l'existence abjecte des vice-rois.

L.

Mais quelle est cette pièce bizarre, cet objet de curiosité qui arrête tous les regards et qu'on voit dans un lieu d'exposition publique. Lima eut-elle aussi ses catacombes; serait-ce une momie que j'ai devant les yeux? — On la croirait extraite d'Elethia ou d'Elephantine. Mais, ici, ni bandelettes, ni aromates conservateurs, et cependant toutes les formes sont intactes.... Le calme, toutefois, n'est pas sur cette figure: la contraction et la souffrance y ont laissé leurs

traces. La mort du malheureux dont nous examinons les restes fut donc violente. — « Ah ! » pourrait nous dire un des indigènes : ces » restes que vous considérez sont ceux des an- » ciens héritiers de *Manco*. Pour se soustraire » au joug de l'Européen ils ouvrirent le sable » et y descendirent : la mort la plus affreuse, » alors, leur était douce comme le sommeil. »

Et ces restes ne doivent plus décorer que des cabinets où l'oisiveté porte son indifférence!!!! (2)

LI.

Quels traits pourraient donc peindre le gouvernement qui régna sur ces contrées. De quel nom désigner le maître qui faisait exécuter les ordres sanglants de l'ombrageuse Espagne. — Et au nom de la liberté des murmures se font cependant entendre.

C'est le sang qui coule, dites-vous, qui vous indigne. — Ah ! trop bienveillants partisans de la paix, puisqu'il me reste assez de force pour vous exposer la vérité, ne vous étonnez point si je souille ces pages de la peinture hideuse de vos atrocités.

LII.

N'est-ce pas de Madrid, vous demanderai-je,

qu'on donnait l'ordre d'arrêter l'accroissement de la population! N'est-ce pas dans vos murs qu'on décerna la mort à l'étranger qui tentait de s'y établir! N'est-ce pas de Madrid qu'on défendait aux naturels l'exercice de certaines professions, l'usage de certains métaux! N'est-ce pas les mêmes maîtres qui faisaient défense de cultiver le lin, le chanvre, l'olivier, ces premiers dons de la nature; n'est-ce pas eux, enfin, pour tout dire, qui faisaient arracher les vignes dans le nord du Mexique, et qui exerçaient le monopole, outre qu'ils prélèvaient des dimes et l'horrible impôt de l'*Alcavala!*

LIII.

Qui ne frémirait à tant d'atrocités. Le sol et ses habitants, regardés comme le domaine de l'étranger, étaient exploités comme une mine qu'il eût été question d'épuiser dans un temps donné. Astreint à la *mita* et aux *repartimientos*, le malheureux Indien n'avait à lui que ses bras. Attaché à la glèbe, ou travaillant au fond d'une galerie souterraine, toujours sous le fouet, il n'avait de salaire que celui qu'il plaisait à ses maîtres de lui accorder. — Mais une retenue sur ce salaire devait solder son habillement, une

autre, sa nourriture. — Lui reste-t-il quelques deniers, le corrégidor et le pasteur se présentent : le premier, pour lui faire accepter, à un prix fixé d'avance, tel ou tel objet de ses approvisionnements mercantiles; l'autre, pour échanger ses prières contre ses dernières épargnes, exigeant, pour prix d'une messe ou d'un convoi funèbre, une dernière obole, ou la natte qui reste au malheureux pour reposer ses membres.

LIV.

Et c'est là ce que vous appelâtes un gouvernement ! Quelle fut donc sa charte d'institution : est-ce le tarif officiel des places qu'une cour corrompue abandonnait à des légions de mercénaires, recrutés sur la place publique ou dans les couvents de la Péninsule ? est-ce la liste de ces gens, souillés de débauches, qu'on voyait, chaque année, comme des bataillons coloniaux, d'une composition nouvelle, venir envahir un sol étranger, s'emparer des hautes cours et vendre la justice au poids de l'or. — Mais on pouvait se soustraire à ces rigueurs, dites-vous? — Il est vrai : des exemptions et des licences pouvaient s'obtenir.... Qu'étaient-elles, qu'un délai illusoir, une remise intéressée, un ajournement

féroce à une spoliation inévitable et retardée seulement dans l'espoir cupide d'un plus riche butin.

LV.

Est-ce assez ; mais conduisons ceux que l'évidence n'entraîne pas toujours à l'entrée des antres obscurs où le despotisme entassa ses victimes. Là étaient, pêle mêle, hommes, femmes, jeunes gens et vieillards, le crime et l'innocence, le patriote et le meurtrier. — L'alcade, l'élu de la lie du peuple, était le sultan dont la volonté régnait sur ces lieux. — Qui put voir tant de victimes, au jour où leurs fers furent brisés, et ne pas être ému ; on eût dit des spectres prêts à fléchir sous leurs chaînes : leurs yeux, baissés vers la terre, n'osaient chercher le jour, et leurs membres, stygmatisés de la verge des alguazils, tombaient dévorés d'ulcères, en proie à une dissolution lente et cruelle.

LVI.

O noble liberté ! puissante passion des âmes généreuses, qu'es-tu donc, que peux-tu pour les mortels qui t'appellent ? Ne serais-tu qu'un mensonge, qu'une illusion trompeuse, un sou-

rire de dérision, le sourire du désespoir quand il éclot sur le bord d'une tombe.... Qu'es-tu : mon cœur déchiré te le demande. Qu'es-tu.... Qu'es-tu encore une fois? — Je t'ai cherché depuis mes premiers ans, et quelques pages ensanglantées m'ont seules révélé ton nom. Ta voix m'est à peine connue, et, si je l'entends, c'est comme un long gémissement que se renvoient les bords déserts d'un fleuve profond, que des torrents de larmes viennent grossir chaque jour.

LVII.

Trop fatal prestige, faut-il, pour t'honorer, que des milliers de victimes tombent baignées dans leur sang, et le poignard des tyrans est-il le fer qui doit déchirer le sein de ceux qui se pressent aux pieds de tes autels. — Où es-tu? quelle est ta puissance et quels sont les mortels que tu protéges?... Des ruines, toujours des ruines! — Lorsque j'ai touché une terre étrangère devait-ce être encore pour verser des larmes; et, lorsqu'ici je vois briller la liberté, ne dois-je plus reporter mes regards sur les terres lointaines que j'ai quittées. Cette liberté que je cherche fuit-elle de tout un continent, où Tyr, Carthage, Memphis, Balbeck, Palmyre,

Babylone passèrent et ne parurent que comme l'ombre qui se projette sur la plaine.

LVIII.

Missolonghi, Missolonghi, je t'appelle, et tu ne t'éveilleras plus.... Un cri de douleur s'est échappé de tes décombres ; c'est la voix mourante de tout un peuple qui descend au tombeau : elle s'est élevée dans les airs comme la fumée qui s'échappe de tes cendres. Et les échos sont restés muets.... O noble Missolonghi ! il est donc vrai que la liberté t'a été ravie. — Mais des cendres te recouvrent, tes enfants ne pleureront plus.....

LIX.

Qu'ils approchent, ces monarques qui ont autorisé le Musulman de leur silence ; qu'ils approchent, et, s'ils osent t'envisager, qu'ils baissent aussitôt leurs fronts, car je vois la main des siècles qui jette sur leurs diadêmes la poudre ensanglantée des patriotes. — Que vos yeux secs et arides, leur dirai-je, comptent ici deux mille cadavres que vient de moissonner le fer de l'Asiatique ; que vos yeux se repaissent de cette hécatombe ! Le croissant de l'islamisme ne pou-

vait briller que sur des ruines ; il n'appartenait qu'à vous de les voir s'accumuler sans frissonner.

LX.

Mais qu'est-ce, lorsque des tyrans jouissent de ce spectacle ensanglanté, et qu'ils remuent, de leur sceptre, les cendres de tout un peuple, n'est-ce pas le signe de la rédemption, le symbole du sacrifice et du dévouement que j'aperçois au milieu des débris.... Oui ! c'est la croix, la croix même que portait hier un vertueux patriarche; quand, parcourant le camp et les lignes militaires, il annonça aux Grecs assemblés que le ciel avait prononcé et qu'il demandait des martyrs....

LXI.

L'heure a sonné, disait-il : Missolonghi doit tomber ! Que ses ruines nous servent de tombeau; et, quand le tocsin de la liberté ne retentira plus, que ceux que nous appelions nos frères soient effrayés du silence qui régnera sur ces lieux. Que le remords déchire leur âme, puisqu'ils ont été insensibles à nos malheurs, ou plutôt que le repentir y entre, car la palme des élus nous a été remise; nous sommes tom-

bés pour la liberté et le Dieu de nos pères; quels mortels eurent un sort plus fortuné!

LXII.

Là, fut Missolonghi!.... là, fut le dernier soupir de la Grèce!.... Là, fut une autre Sparte!.... Telles sont les paroles qui reviendront chaque jour à vos oreilles, impassibles tyrans, sentinelles avancées du despotisme en armes.... Mais je m'arrête : les fauves qui viennent se désaltérer dans le sang des Grecs sont comme le loup et le chacal, qui errent au milieu des déserts de l'Afrique; c'est dans les restes d'un sanctuaire qu'ils se retirent, et c'est de là qu'ils surprennent le malheureux voyageur qui est assez imprudent pour aller pleurer sur la ruine des empires.

LXIII.

O noble Bolivard, fils chéri de la liberté! toi, l'élu de vingt peuples, le protecteur de tout un monde, jette un crêpe funèbre sur le le pommeau de ton épée : Missolonghi n'est plus!!!! — Que la liberté, chassée de sa terre natale, soit accueillie par un de ses plus nobles enfants : puisse-t-elle être long-temps honorée

de tes mains ! Une larme est tombée de ses yeux, c'est ton foudre qui doit la dessécher ; et le cri de guerre, oui, le cri de la justice, celui qui fait trembler l'oppresseur, voilà l'oraison funèbre que demande tout un peuple.



Notes.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(1) On descend d'Huttsgate (île Sainte-Hélène) dans un petit vallon où sont déposés les restes de Napoléon. Le tombeau ne présente en lui-même rien de remarquable; c'est un simple carreau de marbre, sans ornement et sans inscription; mais cette simplicité même a quelque chose qui en impose et qui augmente l'émotion avec laquelle on approche de cette sépulture. Le site où elle se trouve a été heureusement choisi : tout y respire le calme et la solitude. Le vallon est fermé de tous côtés par des collines dont quelques-unes s'élèvent presqu'à pic, et qui, comme le vallon même, ont leur surface couverte d'une épaisse verdure. La végétation y est extraordinairement active, et on y voit constamment fleurir une foule d'arbustes et d'arbrisseaux, tels que le seringat, le rosier, le myrte, le jasmin, le géranium, le magnolier et d'autres. A quelques pas du monument est une source vive, d'où jaillit une eau qui coule dans un bassin grossièrement taillé dans le roc. Deux saules pleureurs ombragent le tombeau, et tout autour croissent des fleurs que quelques habitants de l'île entretiennent. (*Vues prises à Sainte-Hélène par M. Ennis, de la marine anglaise, février* 1825.)

(2) Un des signes les plus certains de l'approche des ouragans qui désolent si souvent les Antilles, est l'aspect noi-

râtre que prennent les lieux escarpés et l'élévation qu'ils paraissent acquérir à l'aide de cette teinte foncée.

(3) Il n'est personne qui n'ait entendu parler des ouragans qui ravagent quelquefois nos colonies. Il paraît que celui dont notre pélerin fut le triste spectateur n'eut pas un effet moins désastreux que ceux des 1.er septembre 1821 et 9 septembre 1824, dont la Guadeloupe, particulièrement, eut tant à souffrir.

(4) On ne peut contester que notre jeune voyageur ne se soit étrangement abusé en prenant quelques pierres pour des pétrifications humaines. Depuis les recherches des Cuvier et des Brongniart, il ne reste plus d'incertitude sur ce point de l'histoire naturelle, et les savants de nos jours sont d'une opinion unanime pour dire qu'on ne connaît point encore d'antropolithes. Mais, avant les nouveaux progrès de la science, on citait plusieurs lieux où l'on prétendait trouver des pétrifications humaines, et quelques auteurs ont été jusqu'à parler de cavaliers pétrifiés avec leur armure complète (voyez Acosta). Je ne sais si ces erreurs s'étaient accréditées à la Guadeloupe; mais je crois avoir entendu dire qu'on montrait dans cette île trois pierres de figure humaine que l'on donnait pour des pétrifications. Ne nous étonnons donc point que l'imagination de notre voyageur se soit emparée de cette tradition.

(5) Hérodote rapporte qu'on lui avait conté que la grande pyramide était le tombeau de Chéopes, l'un des rois d'Egypte; que la pyramide voisine était celui de son frère Chephrenes, qui lui avait succédé; que les travaux qu'avait exigés le premier de ces édifices avait rendu Chéopes odieux

à son peuple, et que, malgré les corvées qu'il avait imposées, les seules dépenses de la nourriture des ouvriers s'étaient élevées si haut, qu'il avait été obligé de prostituer sa fille pour achever le monument; enfin que, du surplus qu'avait rapporté cette prostitution, la princesse avait trouvé de quoi bâtir la petite pyramide qui est vis-à-vis et qui lui servit de sépulture. Ce qui fait dire à V. Denon que les princesses égyptiennes qui se prostituaient se faisaient alors payer bien cher, ou que l'amour filial était porté à un bien haut degré chez elles, puisque la fille de Chéopes, dans son enthousiasme, avait couvert les dépenses de son père, et recueilli, en outre, de quoi bâtir une autre pyramide pour son compte. (*Voyage dans l'Egypte. V. Denon, T. 1.er*)

(6) Les flibustiers et les boucanniers désolèrent longtemps les possessions de l'Espagne dans les Antilles. Ils en voulaient surtout au nom Castillan, et ils s'étaient organisés en troupes assez nombreuses pour dominer dans ces mers. Se recrutant de toutes les nations, ils furent principalement composés de Normands, de Français et d'Anglais. La bravoure et la férocité leur étaient familières.

(7) Ce fameux aventurier était de la province de Galles, d'où il partit pour se rendre à la Barbade, et de là à la Jamaïque. D'abord, lieutenant du flibustier Mansfield, il lui succéda ensuite et désola pendant plusieurs années, et notamment en 1760, les plus riches comptoirs des Indes Occidentales. On rapporte qu'après s'être gorgé de butin, il se retira à la Jamaïque, où il épousa la fille d'un des principaux officiers de l'île et devint lui-même vice-gouverneur.

(8) Cet événement que notre auteur rattache à l'histoire de Saint-Domingue, ne lui appartient pas en effet. On trouve dans le *Voyageur Français* : qu'un esclave de couleur, qui servait dans les milices armées d'une des Antilles, eut la douleur de se voir ravir, par un officier européen, l'épouse à laquelle il avait uni son sort. Il recourut aux tribunaux, mais inutilement. N'ayant pu obtenir justice et ayant rejoint sa femme, ou l'ayant rencontrée de quelqu'autre manière, au lieu de se répandre en reproches, il lui ouvrit les bras et la pressa contre son sein. Au même instant il la frappa d'un poignard et s'en perça lui-même, immolant à la fois deux victimes à la chasteté conjugale.

(9) L'opinion commune a été jusqu'à présent que le tombeau de Christophe Colomb se trouvait dans la cathédrale de Séville. De Paw prétend que ses restes furent transportés à l'île espagnole (Saint-Domingue). Quelques voyageurs modernes ont dit qu'ils se trouvaient à Cuba.

(10) Colomb, à son départ de Gênes, fit en effet naufrage près de Lisbonne, et ne parvint à se sauver qu'en s'attachant à une planche qu'il avait saisie.

(11) Personne n'ignore que l'illustre Colomb reçut, pour prix de ses découvertes, les traitements les plus durs ; et qu'après avoir été dépossédé du gouvernement de l'île espagnole, il fut jeté dans les fers et maltraité par Bovadilla, qui le força à retourner en Europe. C'est dans ces circonstances qu'Isabelle rendait justice à ses éminentes qualités.

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

(1) Le bananier était l'arbre de vie dont nos premiers pères mangèrent le fruit défendu. (Flore Médicale, 14.e livraison. Panckoucke.)

(2) On a remarqué, en effet, que les naturels s'étaient montrés peu empressés à prendre part aux mouvements qui ont amené les diverses révolutions qui viennent de rendre la liberté aux états de l'Amérique du Sud. Cette observation est surtout applicable aux états de l'Amérique centrale. Ne serait-ce point qu'après avoir été souvent trompés, ces naturels ont regardé comme un piége, l'espèce d'invitation qu'on leur faisait de s'associer au nouvel ordre de choses.

(3) D'après les savantes recherches de M. Humboldt, sur l'Amérique et sur l'ancien empire des Astèques, il parait que le plateau où fut assise Mexico, dut être plusieurs fois occupé et conquis par des hommes descendus du nord, comme ces barbares, qui, vers la chute de l'empire romain, s'étendirent sur toute la partie méridionale de l'ancien continent. Mais les migrations du nord de l'Amérique ont cela de particulier, qu'au lieu de retarder la civilisation ou d'en interrompre le cours, elles contribuèrent au contraire à son avancement. Cette circonstance a fait dire à M. Humboldt qu'il pourrait être, d'après cela, qu'il eût existé des communications anciennes entre le nord des deux continents. Je ne sais ce que ce fait problématique peut avoir d'intéressant; mais, ce qui me paraît beaucoup plus digne de remarque, c'est que les peuples méridionaux de l'Europe, malgré leur civilisation, furent soumis par les barbares, et que les naturels du Mexique résistèrent à leurs oppresseurs quoique ceux-ci fussent plus civilisés qu'ils ne l'étaient.

(4) Les anciens habitants du Mexique étaient dans l'habitude de figurer avec des fleurs et de la verdure toute espèce d'animaux. Le capitaine Hall, qui voyageait en 1822 et 1823 sur les côtes du Pérou, rapporte qu'on trouve encore dans le pays beaucoup d'habitants qui ont conservé l'habitude de conduire et de tailler les fleurs de leur jardin de manière à leur donner la figure de divers animaux, tels que poissons, quadrupèdes, etc. Cet usage s'est évidemment perpétué des anciens habitants de Mexico : il n'est pas étonnant que notre jeune barde se soit emparé de cette pensée.

(5) Ces souvenirs, ces traditions réunies ici dans un rhythme particulier, sont la lettre exacte de tout ce que l'histoire nous a transmis sur les craintes et les inquiétudes bien naturelles des Mexicains à l'arrivée des Espagnols. Comme tous les peuples de la terre, ce fut aussi à leurs dieux qu'ils en appelèrent. D'un autre côté l'inconnu leur parut surnaturel; et, comme des peuples plus civilisés, ils eurent et leurs terreurs paniques et leurs présages. Le courage cependant ne les abandonna jamais : ce seul fait n'eut-il pas dû modérer leurs vainqueurs si la soif de l'or pouvait être étanchée, et si la superstition et l'ignorance pouvaient raisonner.

(6) Une classe de guerriers était astreinte chez les Mexicains à un noviciat de quelques années, après lequel ceux qui en faisaient partie jouissaient de certains priviléges attribués à la profession des armes. C'est dans le sanctuaire, et entre les mains des prêtres, que cette espèce d'épreuve se consommait. Nos chevaliers étaient astreints à des pratiques de la même espèce.

(7) *Chapultepeca* était le lieu de sépulture des membres de la famille de Montezume. Les Espagnols qui firent la conquête rapportent, de ce dernier asile de la famille impériale de Mexico, des particularités qui font voir que les peuples du nouveau monde attachèrent aux lieux de repos et de sépulture la même vénération que les anciens, et particulièrement les Egyptiens.

(8) Voir la note (4) de ce même chant.

NOTES DU CHANT TROISIÈME.

(1) N'y aurait-il pas lieu, en effet, d'attendre que la révolution, qui s'est opérée dans la vie privée, parvint enfin à se consommer dans l'ordre public ; et si le droit de la force, exercé par l'épée et le duel, décidait naguères des contentions féodales et fut long-temps accepté comme une expression de justice, lorsque, pour les citoyens, un tel expédient n'est plus que la ressource de l'ignorance et le moyen désespéré d'une mauvaise cause, n'est-il pas permis de croire que le temps arrive où les gouvernements et les peuples trouveront dans *le droit d'élection* un principe virtuel de force et de réparation bien autrement puissant que celui de l'épée.

(2) En 1741 Vernon fit le siége de Carthagène, mais sans succès. Les Anglais avaient fait cependant frapper à Londres une médaille annonçant la prise de cette ville. Cette médaille portait, d'un côté, le buste de Vernon ; de l'autre, une inscription adressée à la postérité pour lui apprendre que Carthagène avait reconnu l'empire des armes britanniques. L'histoire qui ne justifia point cet événement,

rapporte que les troupes de Vernon furent obligées de lever le siége après avoir été fort maltraitées.

(3) Le 6 août 1538, *Quésada* fondait Santa-Fé de Bogota dans la plaine de ce nom, au pied de deux montagnes assez élevées. Elle ne renfermait alors que douze cabanes et 60 habitants; elle compte à présent environ 50,000 habitants. On rapporte que les restes de Quesada furent trouvés, il y a quelques années, dans l'enceinte même de Bogota et que les habitants les dispersèrent.

(4) Bolivard, réduit à un petit nombre de partisans, pris pour la pluspart parmi les bergers, erra long-temps dans les plaines de Casanare. Tout à coup il résolut d'échapper à ses ennemis : le pillage fut la promesse par laquelle il entraîna ses soldats; et, s'élançant vers Bogota, il prit et mit cette ville au pillage. Une chose remarquable est que les monuments religieux aient été respectés par les hommes à demi-sauvages qui le suivirent dans cette expédition, qui avait lieu en 1819.

(5) De bonne heure *Narino* se montra le zélé partisan des nouvelles idées. Il avait déjà été persécuté sous les vice-rois, lorsqu'il prit part aux mouvements de 1810 et de 1813. Le 9 janvier de cette dernière année il fut mis à la tête de l'armée par ses concitoyens et remporta deux victoires. Il fut défait dans une troisième rencontre.

(6) L'image que l'on montre aujourd'hui, à Notre-Dame-de-Lorette de la Colombia, représente une femme debout,

aux côtés de laquelle sont figurés Saint-Antoine et Saint-André.

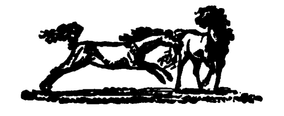
(7) Bolivard ayant résolu, en 1819, de se porter des plaines de Casanare sur Santa-Fé, et de se soustraire aux Espagnols qui le cernaient, échappa à *Barreira*, son antagoniste, au moment où il venait d'être renforcé de 3,000 hommes. Le général espagnol fut aussitôt sur ses traces; et, craignant avec raison qu'il ne fût accueilli par les habitants de Santa-Fé, il doubla ses marches et l'atteignit à *Boyaca*, près de Tunja. Malgré la faiblesse du nombre, Bolivard eut l'avantage, et ce fut une victoire de plus pour les républicains. Les Espagnols, mis en déroute, laissèrent aux mains des indépendants, leur général et trente-huit de leurs officiers. La prise de Santa-Fé fut le résultat de cette victoire.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME.

(1) *Ayaccucho* signifie en indien *champ des morts*. Ce plateau a déjà été témoin d'une grande bataille pendant les guerres civiles des premiers conquérants espagnols. Dans la dernière affaire qui vient d'y avoir lieu, le jeune Cordora, commandant sous les ordres de don Antonio Josse Sucre, décida le succès de la journée par une charge à la baïonnette ou, comme il le commanda lui-même, *par une charge à la française*.

(2) Plusieurs cabinets d'Europe, et notamment celui de Londres, ont des momies de l'espèce de celles dont parle

notre auteur. Ce sont, comme il le dit, des Indiens qui, pour se soustraire à la fureur des Espagnols, se faisaient enterrer tout vifs plutôt que de porter le joug. Des hommes, des peuples, aussi courageux auraient bien dû obtenir une meilleure composition de leurs maîtres; mais, avant de jouir de la civilisation, ils devaient en acquitter le bienfait par trois siècles d'asservissement.






Nantes,
Imprimerie et Lithographie,
de Mellinet Malassis.

